

REVUE DE PRESSE

Sortie France – 29.01.2025





Julie se tait

Leonardo Van Dijl

Une future star du tennis vit un âpre match intérieur alors qu'une enquête vise son entraîneur. Percutant.



À Roland-Garros, on saluerait un *ace*, soit un service imparable qui sèche l'adversaire sur place. Repéré à la Semaine de la critique de Cannes 2024, le premier long métrage du Belge Leonardo Van Dijl impressionne par sa maîtrise, non pas, ici, synonyme de toute-puissance ou d'asphyxie (en ce qu'elle empêcherait la vie de circuler à l'écran), mais

fruit d'un alignement parfait entre le fond et la forme. La Julie du titre (Tessa Van den Broeck) se tait, donc, alors que tout le monde – la directrice de son club de tennis, ses parents, ses camarades – lui enjoint de participer au mouvement général de « libération de la parole ». Jérémy, son coach, vient en effet de se voir suspendu après le suicide d'une ancienne élève et une enquête doit déterminer s'il a commis des abus sur les adolescentes qu'il entraînait. Dont Julie. Laquelle garde le silence, aussi obstinément que le réalisateur aligne les plans fixes.

Le premier la saisit sur un court en salle, dans l'attente d'un Jérémy qui ne viendra pas. Avec un sérieux de grand

chelem, Julie lance dans les airs une balle imaginaire, sert, monte au filet, sort du champ, y revient, recommence. De scène en scène, le réalisateur l'observe, l'isole, souvent en floutant alentours et arrière-plans, pour signer le portrait opaque, un brin austère, d'une sportive apparemment imperturbable. Il faut dire qu'elle est tout près du but, puisque se joue bientôt une compétition décisive. Flancher maintenant, après tant d'efforts, de sacrifices, ajouterait de l'injustice au malheur.

Tout cela se devine, se réfléchit petit à petit, au gré d'une écriture faisant l'impasse sur les dialogues explicatifs ou psychologisants. Quand *Slalom* (signé Charlène Favier, 2021) détaillait, avec force et empathie, l'emprise exercée par un prof de ski sur une graine de championne, Leonardo Van Dijl emprunte une voie moins frontale, mais riche en suspense, pour esquisser le cheminement de sa petite héroïne libérée, délivrée. Sa manière de filmer le tennis, scotché à Julie, indifférent aux échanges, à la mécanique du jeu ou à ses résultats, confère au film une radicalité à ne pas confondre avec de la coquetterie. Intérieur, le match n'en est pas moins âpre.

► Marie Sauvion

| Belgique/Suède (1h37) | Scénario : L. Van Dijl, Ruth Becquart. Avec Tessa Van den Broeck, R. Becquart, Koen De Bouw.

Julie (Tessa Van den Broeck) semble imperturbable, mais... Un premier film brillant sur la libération de la parole.

Aveu de silence

Impressionnant coup d'essai de **Leonardo Van Dijl**, *Julie se tait* ausculte avec délicatesse les tempêtes qui habitent sa jeune héroïne, sportive de haut niveau abusée par son entraîneur.

Les Inrockuptibles



Mais le cadre offert par la caméra n'est pas la seule délimitation que Julie doit respecter. À l'intérieur des plans, son corps semble toujours en décalage avec ceux des camarades de jeu qui l'entourent, aligné sur un axe que seule elle habite. Quand Julie est de profil, les autres autour sont toujours légèrement de biais. Quand Julie occupe le premier plan, le groupe est relayé au second, quand elle est floue, ils et elles sont net-tes. Julie est un être captif. On comprendra vite qu'elle l'est d'un secret, celui de l'abus qu'elle a subi par son entraîneur et qu'elle tait. Au moment où le film s'ouvre, l'homme a déjà été évincé du club après le suicide d'une autre jeune joueuse qu'il entraînait aussi. Dans les couloirs, les discussions forment une rumeur lointaine, comme une tempête prête à éclater.

Le film, très délicat, nous dit tout cela sans qu'aucun mot ne soit prononcé, nous place dans une connivence secrète avec sa jeune héroïne, et évite tout effet d'attente d'une révélation. Nous ne savons rien de Julie, pourtant nous devinons tout ce qui s'agite derrière la placidité de ses traits et le mouvement fuyant de son regard triste. Le silence est toujours un aveu, semble nous dire le film dont le dispositif sonore est là pour nous laisser écouter son bruit à elle, ausculter son malaise, entendre son souffle court.

La maîtrise dans *Julie se tait*, c'est aussi celle de l'emprise qui perdure, de ses effets indicibles. En nommant l'agresseur de Julie, en lui donnant une consistance, un visage, une voix douce et enveloppante, Leonardo Van Dijl fait le choix, très fort, de démystifier la figure du supposé monstre pour en faire un être terriblement banal et interchangeable. À plusieurs reprises, Julie, à la fois sous influence mais lucide sur ce qu'elle est en train de vivre, s'entretiendra avec lui, au téléphone et même dans un café dans une scène de confrontation stupéfiante parce que leurs interactions y sont humanisées, complexifiées par la manipulation des sentiments. Film exsangue, *Julie se tait* se réchauffe néanmoins auprès des autres, adolescent-es, adultes qui entourent

la jeune fille, rompent sa solitude, ne brusquent rien et font confiance au bénéfice du temps qui passe. Le récit partage cette croyance : aucun grand revirement n'advient mais plusieurs événements accompagnent la sortie progressive de cet état de paralysie, de cette grisaille généralisée. Soutenue par ces réseaux sensibles, la raideur du film s'assouplit comme un corps en pleine phase de rééducation. Dans sa tourmente et son horizon éclairci, *Julie se tait* s'écoute et se regarde comme une élégie, appelle à une forme de recueillement silencieux mais terriblement manifeste.

♥ Marilou Duponchel

Julie se tait de Leonardo Van Dijl, avec Tessa Van den Broeck, Koen De Bouw, Claire Bodson (Bel., Suè., 2024, 1 h 37). En salle le 29 janvier.

Pour son premier long métrage, Leonardo Van Dijl, cinéaste belge de 33 ans, réalise une œuvre impressionnante de maîtrise. Le terme pourrait paraître éculé, l'équation entre grand formalisme et maîtrise, un peu trop facile, si celle-ci ne constituait pas le cœur du film, le liant entre sa forme et son fond. Si Julie, jeune joueuse et espoir du tennis, s'applique tous les jours, avec sérieux et rigueur, à se rendre sur un court, à saisir sa raquette, c'est bien pour parvenir, comme tout-e joueur ou joueuse de haut niveau, à une pratique totale, quasi parfaite de son art. Le film de Leonardo Van Dijl, qui s'intéressait déjà dans ses courts métrages au monde du sport et à sa rigidité, prend pleinement en charge ce désir d'absolu – on pourrait même dire de puissance – pour l'inscrire dans une mise en scène performative. Dans des cadrages très stricts, composés avec une exigence maniaque qui s'assure que rien ne débord, le cinéaste filme Julie qui évolue dans le périmètre très limité que lui offre un cadre fixe de cinéma. Elle y est d'ailleurs souvent seule, surtout au début quand on l'observe s'entraîner contre un-e ennemi-e invisible (en "shadow", cette technique sportive qui consiste à mimer les gestes alors qu'il n'y a ni balle ni adversaire) et parfois contre elle-même, les rebonds de la balle lui revenant depuis un mur situé hors champ. Il y a toujours un angle mort.



Kanaksans/Jour2Fête



« Slocum et moi », de Jean-François Laguionie. MELUSINE PRODUCTIONS

L’aventure immobile d’un père et de son fils dans les années 1950

Le film d’animation de Jean-François Laguionie revisite ses souvenirs, lorsque ses parents se lancèrent dans la construction d’un voilier

SLOCUM ET MOI

Poète et artisan de l’animation, auteur de quelques chefs-d’œuvre, Jean-François Laguionie, né en 1939, a renouvelé plus d’une fois son style et sa palette : une esthétique surréaliste pour *La Traversée de l’Atlantique à la rame*, Palme d’or du court métrage en 1978, un décor de science-fiction pour *Gwen (le livre de sable)*, en 1984, une image soyeuse pour *Le Tableau*, en 2011, etc. Dans *Slocum et moi*, inspiré de ses souvenirs d’enfance, il mêle pinceaux et crayon au trait charbonneux, comme dans le bouleversant *Louise en hiver* (2016).

En 1949, François, 10 ans, alter ego du cinéaste, vit avec ses parents dans une maison avec jardin potager, près de Noisiel (Seine-et-Marne), en bord de Marne. Son père est représentant de commerce, sa mère reste à la maison, ou bien prend un travail quand il

manque de l’argent. L’été, après le Tour de France, François s’ennuie, mais ses parents ont un projet fou : construire la réplique du voilier de Joshua Slocum (1844-1909), grand navigateur qui fit le tour du monde en 1895. Le couple en salopette va juste adapter les dimensions du bateau à la taille du jardin. Fan de l’explorateur, le père a reçu le surnom de « Slocum ».

Utopie d’un voyage

Le chantier, avec tous ses imprévus, devient le moteur de la vie familiale, mais aussi l’utopie d’un voyage qui commence dans la tête. Béret, cigarette au bec, le père ne se décourage pas, sa femme toujours à ses côtés. L’enfant observe, étonné, ce couple toujours amoureux, et va nous raconter l’histoire en voix off : d’abord la sienne, celle d’un jeune ado qui commence à s’émanciper et à découvrir sa passion pour le dessin ; mais aussi les péripéties de Joshua Slocum qu’il dévore, dans des

Le cinéaste s’inspire des thématiques qui lui sont chères, tel l’amour qui résiste à toutes les épreuves

albums, lesquelles donnent lieu à quelques pastilles et clichés d’aventurier.

Laguionie croque des silhouettes des années 1950, l’urbanisme d’après-guerre, ou une guinguette avec des danseurs, s’inspirant de photos de Robert Doisneau (1912-1994), de films de Marcel Carné (1906-1996), de Julien Duvivier (1896-1967)... Le titre du film, *Slocum et moi*, désigne aussi la relation qui va se forger entre l’enfant et cet homme qui l’a élevé, mais qui n’est pas son père biologique.

Sans nostalgie, mais sur un mode plus tendre que dans ses œuvres précédentes, le cinéaste revisite des thématiques qui lui sont chères, comme l’amour qui résiste à toutes les épreuves : *La Traversée de l’Atlantique à la rame* était déjà une métaphore (déjantée) du couple, avec cet homme et cette femme perdus au milieu de l’océan, dans une simple barque, ramant parfois en se tournant le dos (!), croisant le *Titanic* en train de sombrer, le 12 avril 1915... Ici encore, la petite et la grande histoire se croisent, tandis que François grandit et devient un jeune adulte. Dans des ciels splendides, aux tons pâles, Laguionie travaille la « carte postale » et le souvenir muet (très peu de dialogues), scrutant les sentiments dans les traits des visages. ■

CLARISSE FABRE

Film d’animation luxembourgeois et français de Jean-François Laguionie (1 h 15).

Une jeune fille dans la solitude du court de tennis

Leonardo Van Dijl traite avec finesse la question des violences sexuelles dans le sport

JULIE SE TAIT

Les violences sexuelles dans le milieu du sport, où les risques de dérive foisonnent, sont aujourd’hui massivement dénoncées. En octobre 2024, Angélique Cauchy, 37 ans, relatait dans *Si un jour quelqu’un te fait du mal* (Stock) avoir été violée et humiliée, de ses 12 à 14 ans, par son entraîneur de tennis, Andrew Geddes. *Julie se tait*, de Leonardo Van Dijl, prix SACD de la Semaine de la critique à Cannes en 2024, résonne à plus d’un titre avec ces révélations glaçantes.

A la différence d’un autre film sorti sous l’étendard #MeToo sport – *Slalom* (2020), de Charlène Favier, décortiquait les mécanismes de l’emprise au sein d’une relation toxique entre un entraîneur (Jérémie Renier) et une jeune championne de ski (Noée Abita) –, *Julie se tait* situe son action après la période des agressions, lorsque la victime se retrouve face à elle-même, dans un silence qu’elle est seule à pouvoir rompre. En se pas-

sant d’une matière narrative riche et inépuisable (la description de la relation abusive entre un adulte et une adolescente), c’est avec beaucoup de virtuosité que ce premier long-métrage observe le cadre dans lequel la parole peut advenir.

Effet chape de plomb

En deux mots. Un club de tennis, en Belgique. Un coach est suspendu, à la suite du suicide de l’une de ses anciennes élèves, après qu’elle a abandonné la compétition. Il y a des rumeurs selon lesquelles la dépression fatale de la jeune fille aurait quelque chose à voir avec le confinement, mais d’autres font état d’un comportement inapproprié de la part de cet entraîneur. La directrice de l’académie cherche à y voir plus clair et incite les juniors à parler, mais Julie, la petite protégée du coach en raison de ses grandes capacités, reste mutique.

Au premier abord, il va sans dire que l’intrigue donne dans la pédagogie : mise à l’écart de l’accusé, climat de confiance restauré, professeurs, parents et camarades at-

tentionnés sans être pressants. Le silence de Julie devient l’affaire du groupe. Le film apparaît dès lors comme l’exemple parfait à montrer dans les écoles, tant il indique la marche à suivre en matière de prévention et de sensibilisation. Mais ce serait injuste de le réduire à sa part éducative.

Produit par les frères Dardenne, que l’on sait attachés à dénoncer les injustices sociales à travers des œuvres âpres et émouvantes, *Julie se tait* se rapproche davantage, dans sa forme, du cinéma de la Suisse Ursula Meier, avec un sens du cadre dans le cadre, un goût pour ce qui délimite et cloisonne. C’est à cet endroit qu’il est le plus intrigant. La séquence d’ouverture se résume, en un plan fixe, à une série de services sans balle et sans partenaire, qui procède du mime et, par là même, d’une évocation que l’on pourrait interpréter comme la première solitude d’après le cauchemar.

Au-delà de l’effet chape de plomb, c’est la dimension feutrée de l’ensemble, qu’on a peu l’habitude de voir sur les courts de ten-

nis, qui frappe. Il suffit de se remémorer les couleurs saturées de *Challengers* (2024), de Luca Guadagnino, avec son ciel bleu, sa terre battue et les tenues de son triangle amoureux. Même dans les vieux films en noir et blanc, comme *Jeu, set et match* (1951), d’Ida Lupino, c’est toujours l’idée du match spectacle qui prime.

Au contraire, *Julie se tait*, pris dans l’œil du chef-opérateur Nicolas Karakatsanis, passé par Hollywood (*Moi, Tonya ; Cruella*), évolue dans des tons bleu gris dévolus à une certaine forme de sobriété, si ce n’est d’opacité. Longé par de lourds rideaux, le terrain de tennis couvert est un écho évident aux coulisses et à la chambre à coucher. Cette imagerie-là dit beaucoup de l’intimité forcée. Dès lors, tout le film tend vers ceci : rendre le terrain propice au sport au grand jour, sans ambiguïté ni trahison. Un jeu décisif. ■

MAROUSSIA DUBREUIL

Film belge et suisse de Leonardo Van Dijl. Avec Tessa Van den Broeck, Ruth Becquart (1 h 37).

L E S A U T R E S F I L M S D E L A S E M A I N E

■ ■ ■ ■ À VOIR

April

Film français, géorgien et italien de Dea Kulumbegashvili (2 h 14).
Le cinéma plastique de Dea Kulumbegashvili est habité par un réalisme cru – *April* s’ouvre sur le corps d’une femme en train d’accoucher. Le film met en scène une sage-femme, Nina, qui pratique aussi des avortements clandestins. Elle se retrouve sur la sellette le jour où un nouveau-né meurt de détresse respiratoire. L’actrice la Sukhitasvili campe une héroïne inflexible, maîtresse d’elle-même et de sa sexualité furtive, mais aussi dotée d’un alter ego suffocant – prétexte à des scènes fantastiques qui s’étirent. Le film séduit par la radicalité de sa mise en scène, suivant les trajets pendulaires de Nina en voiture. ■ **CL.F.**

Apprendre

Documentaire français de Claire Simon (1 h 45).
Claire Simon pose sa caméra dans l’école élémentaire Makarenko à Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne). La cinéaste filme l’école de la République dans sa mixité sociale, l’engagement des enseignants, leur créativité pour transmettre les savoirs. Dans la classe, la caméra fluide capte les regards qui circulent, les doigts qui apprennent à compter. Plutôt que de camper des personnages, en se concentrant sur une poignée d’enfants, Claire Simon fait le choix de montrer une multitude. De cette quête patiente jaillissent quelques perles, une conversation sur la religion, ou encore un échange ubuesque sur le mot « République ». ■ **CL.F.**

■ ■ ■ ■ POURQUOI PAS

Le Choix du pianiste

Film français de Jacques Otmezguine (1 h 46).
François Touraine, jeune prodige pianistique, fut sauvé par le dévouement de sa professeure, Rachel. Durant l’Occupation, devenu célèbre, François, victime d’un chantage, accepte de jouer en Allemagne pour sauver celle dont il est tombé amoureux. On lui reprochera cet acte dans l’après-guerre. Raconté en flash-back par l’intéressé, le récit prend une forme beaucoup plus sinieuse, et aussi plus musicale, que celle suggérée par les phrases qui précèdent. Une certaine naïveté dans la composition des personnages et de la reconstitution empêche cependant le film, entre horreur et mélo, d’arriver à ses fins. ■ **J. MA.**

Un monde violent

Film français de Maxime Caperan (1 h 25).
Le mouvement des « gilets jaunes » de 2018 sert de toile de fond à ce premier long-métrage en équilibre entre film social et polar. L’histoire de deux frères (Kacey Mottet-Klein et Félix Maritaud), employés dans une usine de logistique, qui organisent le vol d’une livraison de smartphones avec l’aide de l’assistante d’un directeur (Olivia Côte). Evidemment, rien ne se passera comme prévu. Si le scénario fait preuve d’une certaine efficacité, le charme de ce *Monde violent*, qui se rêve en héritier des films de James Gray, tient beaucoup à ses interprètes. Tous donnent chair de manière convaincante à cette France délaissée. ■ **B. B.**

Une nuit au zoo

Film d’animation canadien de Ricardo Curtis et Roberto Perez-Castro (1 h 31).
L’idée de ce film d’animation consiste à transformer la saga *Madagascar* en film de zombies. Soit un zoo, une bande d’animaux fortement caractérisés et un incident : la chute d’une météorite, un premier lapin infecté, et la propagation foudroyante du carnage qui s’ensuit. Seul un petit groupe de survivants va tenter de ramener le zoo à son état normal. Le film souffre cependant d’une sévère dichotomie, liée à son ambition, avortée, de séduire les adultes, avec une référence cinéphilique par plan, et les petits, avec une intrigue confinante au dénuement. ■ **J. MA.**

Sing Sing

Film américain de Greg Kwedar (1 h 47).
Incarcéré à la prison de Sing Sing, Divine G (Colman Domingo), dramaturge et connaisseur de Shakespeare, se consacre avec passion à l’atelier théâtre. Il embarque Divine Eye (Clarence Maclin), un caïd qui se laisse contaminer par l’art dramatique. Inspiré d’une histoire vraie, *Sing Sing* se veut une sorte de feel-good movie carcéral, non dénué de talent et de morceaux de bravoure, notamment dans toutes les séquences de répétitions. Reste que ces éclats sont contenus dans une mise en scène un peu trop lustrée et un scénario obéissant à une efficacité toute hollywoodienne. ■ **M. JO.**

À L’AFFICHE ÉGALEMENT

Companion

Film américain de Drew Hancock (1 h 37).
En sortant de l’école. A nous le monde !
Programme français de 13 courts-métrages d’animation (40 min).
Jacques
Documentaire canadien de Lysandre Leduc-Boudreau (1 h 31).
Jour d’éclipse
Film français de Guy Marignane (1 h 24).

LES MEILLEURES ENTRÉES EN FRANCE

	Nombre de semaines d'exploitation	Nombre d'entrées (1)	Nombre d'écrans	Evolution par rapport à la semaine précédente	Total depuis la sortie
Mufasa. le Roi Lion	6	198 487	832	↓ – 25%	4 450 747
Un ours dans le Jura	4	152 126	977	↓ – 15%	1 088 001
Jouer avec le feu	1	143 281	371		143 281
Better Man	1	119 883	530		119 883
Sonic 3, le film	5	96 243	813	↓ – 34%	2 337 546
La Chambre d'à côté	3	84 240	622	↓ – 30%	461 503
En fanfare	9	84 219	646	↓ – 18%	2 228 087
Vaiana 2	9	75 270	624	↓ – 26%	7 843 664
Babygirl	2	64 458	320	↓ – 41%	197 114
Je suis toujours là	2	56 371	187	↓ – 28%	152 464

AP : Avant-première
Source : « Ecran total »
* Estimation
Période du 22 au 26 janvier inclus

« Sing Sing » : derrière les barreaux, les planches de la liberté

Constance Jamet

Nommé aux Oscars, Colman Domingo campe un prisonnier qui se consacre corps et âme à l'atelier théâtre. Un film coup-de-poing.

Un drame carcéral sans émeute ni règlement de comptes se finissant au couteau. C'est le petit miracle de *Sing Sing*, de Greg Kwedar, portrait d'un groupe de prisonniers passionnés de théâtre. Incarcéré dans le tristement célèbre pénitencier de Sing Sing, dans l'État de New York, établissement de haute sécurité, pour un crime qu'il n'a pas commis, Divine G est le pilier de l'atelier de théâtre par sa force directrice. Il surprend ici ses camarades en dé-

cidant d'admettre dans leur groupe un certain Divine Eye. Ce caïd, qui gère de la prison un lucratif trafic de drogue, a un tempérament bouillonnant. Il ne tarde d'ailleurs pas à contester l'autorité de Divine G en persuadant la troupe de jouer contre son avis une comédie musicale sans queue ni tête où il est question de voyage dans le temps, de momie, de gladiateurs, du *Hamlet* de Shakespeare.

Ce scénario improbable est pourtant basé sur des faits réels, y compris cette pièce farfelue baptisée *Mummy's Code*.

Le programme de *Sing Sing* est un de ceux qui prônent la réinsertion par l'expression artistique (RTA). « J'ai découvert ce dispositif par hasard. Il y a huit ans, je tournais un court-métrage dans une prison du Kansas qui permettait à ses détenus de s'occuper de chiens errants. J'ai été sidéré de trouver autant de beauté et de compassion derrière les barreaux. Cela m'a donné envie de me renseigner sur les autres initiatives de ce genre », racontait Greg Kwedar en septembre dernier au Festival du cinéma américain de Deauville.

Une expérience cathartique

Un article d'*Esquire* le met sur la piste de *Sing Sing* et lui permet d'entrer en contact avec le professeur de l'atelier théâtre. Ils débloquent avec d'anciens élèves libérés. Cette rencontre convainc le cinéaste d'être le plus authentique possible. Il rédige le scénario de *Sing Sing* - en lice pour l'Oscar de la meilleure adaptation, le 2 mars - avec son complice de toujours, Clint Bentley, et les vrais Divine G et Divine Eye, alias Clarence Maclin. Ce dernier, sollicité pour jouer son propre rôle, est une sa-

crée révélation. « Quand il est entré dans la pièce, j'ai été frappé par l'intensité de sa présence et de son charisme », se souvient Greg Kwedar, qui a mis la main à la pâte et animé des ateliers RTA. Comme pour ses précédents films, les seconds rôles sont tenus par des acteurs non professionnels issus du milieu qu'il dépeint.

Si Divine G échoit à Colman Domingo (*La Couleur pourpre*, *Rustin*), ses partenaires sont des ex-prisonniers qui ont accepté de renfiler leur uniforme et de tourner dans la prison désaffectée de Downstate. Une expérience cathartique pour les intéressés comme pour les spectateurs.

En résulte un long-métrage à fleur de peau flirtant avec le documentaire tout en laissant une grande part à l'improvisation, à l'humanité. La joie de renouer avec son imagination et ses émotions illumine les visages des prisonniers. L'oppression de l'incarcération surgit au détour d'une fenêtre grillagée dont s'échappe une brise qui laisse deviner l'Hudson tout proche. Les détenus s'étirent sur de longues files. Vétéran de Broadway qui récolte avec cette perfor-

mance une seconde nomination aux Oscars dans la catégorie meilleur acteur, Colman Domingo est magnétique en homme recherchant dans le jeu toute la liberté dont il est privé. Au service des autres, il refuse d'écouter sa propre détresse et sa rage. Sa rencontre avec Divine Eye va le forcer à demander de l'aide.

« La prison est très efficace pour dés-humaniser ceux qu'elle réduit à un numéro de matricule imprimé sur leur chemise. Avec ce film, j'aimerais que l'on reprenne conscience que ce sont des individus qui se cachent derrière nos barreaux, qu'on les regarde dans les yeux et entrevoie un autre avenir », plaide Greg Kwedar. Et de rappeler : le risque de récidive chez les prisonniers suivant un programme RTA est seulement de 3 % contre 60 % en moyenne pour les autres. ■

« Sing Sing »

Drame de Greg Kwedar
Avec Colman Domingo, Clarence Maclin, Sean San Jose, Jon-Adrian Velazquez
Durée : 1h47
Notre avis : ●●●○

« Julie se tait » : jeu, facette et match

Éric Neuhoff

Leonardo Van Diji réussit son entrée dans le cinéma avec l'histoire d'une star de tennis montante.

C'est l'histoire d'un silence. En gros, on n'entendra que le bruit des balles. Après le suicide d'une de ses camarades et la mise à l'écart de son entraîneur, Julie (Tessa Van den Broeck), prometteuse joueuse de tennis belge, décide de se taire. Un groupe de parole est créé pour que les langues se délient. Les responsables sont fébriles. Que s'est-il passé au juste, au Club des Hirondelles ? L'adolescente se protège. Les autres n'ont qu'à faire ce qu'elles veulent. On dirait que ça n'est pas son problème. Les choses sont plus compliquées que ça. Julie a l'habitude de se sentir différente. Déjà qu'elle est la seule à ne pas payer sa cotisation, ce qui suffit à la distinguer. Les rapports de classe tiennent à des détails de ce genre. Elle est plus douée que ses concurrentes. L'avenir est à elle. Cette fille sérieuse refuse les sorties. Le physique avant tout. Une fois, une unique petite fois, elle acceptera un week-end chez une amie, dans cette grande maison avec piscine. Dans le jardin, les invitées échangent des blagues idiotes. C'est de leur âge. Est-ce que la carotte est un fruit ? La parenthèse est brève.

Un nouveau coach prend la sportive en main. Au téléphone - allongée sur son lit, elle pose son appareil sur le ventre -, son prédécesseur le criti-

que. Entre eux, les liens ne sont pas vraiment rompus. Dans la journée, Julie s'escrime sur le court, enchaîne smashes et revers. Elle tient sa raquette comme une arme de défense. On ne voit jamais son partenaire, astuce de mise en scène assez élogieuse.

Étrange Julie, qui multiplie les pompes, ne rate pas une séance de kinésithérapie, continue à rêver d'intégrer la Junior Pro, comme si s'épuiser était une façon d'oublier. La question qu'on lui pose le plus souvent se résume à ces mots : « Tu n'as rien à me dire ? » Elle ne prend même pas la peine de secouer la tête. Le mutisme est un refuge. C'est son choix, son secret.

Hors-champs judicieux

Elle promène son chien comme si de rien n'était. Les parents ne comprennent pas. Le suspect lui donnera rendez-vous dans un bar. Moment de trouble. L'emprise semble avoir existé. On soupçonne le pire. Ce Jeremy, pourtant pas bien inquiétant, lui touche le bras. Soudain, une phrase détonne : « Quand tu m'as demandé d'arrêter, j'ai arrêté. » On imagine alors le pire. On n'a peut-être pas tort. Des abîmes s'ouvrent sous les yeux du spectateur.

Feutrée, économe, presque froide, la forme renforce le propos, avec des cadrages géométriques, des hors-champs judicieux, une absence de psychologie qui est la bienvenue. Sur une intrigue qui rappelle *Slalom* (2020), de Charlene Favier, Leonardo Van Diji ne rate pas son entrée en cinéma avec *Julie se tait*. Il filme mâchoires serrées, avec une efficacité contenue à la Björn Borg. Dévorée de l'intérieur, luttant pour ne pas fondre (en larmes ou comme une banquise), Tessa Van den Broeck monte au filet avec la tension d'une héroïne de Bresson sur terre battue. Sur l'écran, cette subtilité constitue une surprise de taille. Service gagnant. ■

« Julie se tait »

Drame de Leonardo Van Diji
Avec Tessa Van den Broeck, Ruth Becquart, Koen De Bouw, Claire Bodson
Durée : 1h37
Notre avis : ●●●○



Tessa Van den Broeck dans *Julie se tait*. NICOLAS KARAKATSANIS/JOURZÉTE



Colman Domingo (à gauche) est Divine G et Clarence Maclin joue sa propre histoire dans *Sing Sing*.

texte ici 1

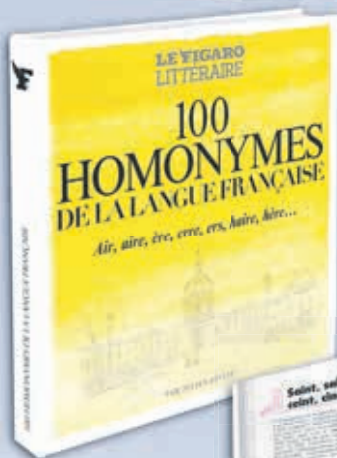
METROPOLITAN FILMEXPORT

NOUVEAU

LE FIGARO LITTÉRAIRE

présente

Linguistiques, étymologiques, ludiques, humoristiques, voire poétiques, les homonymes sont une des merveilles de la langue française.



Homophones ou homographes, redécouvrez une sélection épatante et pourquoi nous en sommes arrivés là !



9,90

150 pages, EN VENTE ACTUELLEMENT
Chez tous les marchands de journaux et sur www.figarostore.fr



Ia Sukhitashvili (Nina). PHOTO PYRAMIDE FILMS

«April», excès clinique

Autour du quotidien d'une gynécologue-obstétricienne qui pratique des avortements clandestins, le deuxième long métrage de la Géorgienne Dea Kulumbegashvili distille un mystère froid et enveloppant.

L'éprouvant *April*, prix spécial du jury au dernier festival de Venise et deuxième long métrage de la Géorgienne Dea Kulumbegashvili, marche dans les traces boueuses

de Nina (Ia Sukhitashvili), gynécologue-obstétricienne d'un hôpital de province en Géorgie. Nina accouche des femmes épuisées par des grossesses à répétition, à qui l'on ne semble rien

proposer en terme de contraception, et sillonne la campagne en voiture pour pratiquer des avortements clandestins (la procédure est légale jusqu'à douze semaines en Géorgie, mais apparemment peu pratiquée) et distribuer des pilules contraceptives avec un professionnalisme sec et irréprochable.

April n'est pas, pourtant, le drame réaliste auquel cette description pourrait l'assigner, malgré un (véritable) accouchement filmé intégralement en plongée et un avortement réalisé sur une table de cuisine en toile cirée. Il se déploie dans des architectures étrangement vides et léchées, au cœur de scènes et silences étirés au-delà du nécessaire, enveloppant Nina dans une espèce de glamour froid et opaque qui sied à la magnétique Ia Sukhitashvili, et

pimentant ses trajets de rencontres sexuelles risquées et sans lendemain. Ce mystère est encore augmenté par le surgissement régulier d'une créature monstrueuse et flasque qui respire bruyamment (l'on imagine que ce doit être la manière dont Nina se voit, ou dont elle s' imagine que les autres la voient), laquelle, ajouté au travail sonore omniprésent (bourdonnement de mouches pendant l'avortement, respiration à plein volume du monstre...) tire le film vers le coup de force esthétique davantage que le parti pris convaincant.

ELISABETH
FRANCK-DUMAS

APRIL de DEA
KULUMBEGASHVILI
avec Ia Sukhitashvili, Kakha
Kintsurashvili... 2 h 14.

VITE VU

Dans une interview de 2023, Christopher Nolan expliquait l'inanité à réaliser un film traitant d'IA après *2001*, qui disait en 1968 tout ce qu'il y avait de pertinent à dire sur le sujet. On est tenté de lui donner raison quant à cette pénible variation autour du robot de compagnie qui pète les plombs, décalque gris de *Black Mirror* qui évite soigneusement tous les vertiges sci-fi offerts par son scénario (la robote découvre sa condition au milieu du film). S'esquisse vaguement, au gré des péripéties fades, une satire des bros mascus et leur rapport purement exploiteur à la technologie, mais le jeu de massacre est bien trop soft, trop peu sanglant pour qu'on y prenne du plaisir. **O.L.**

COMPANION de DREW HANCOCK
avec Sophie Thatcher, Jack Quaid...
1 h 37.

«Julie se tait», trop plat d'émotions

Leonardo Van Dijn explore en surface le trauma d'une adolescente réfugiée dans un mutisme en raison de l'emprise qu'exerce sur elle son entraîneur de tennis.

C'est un film à sujet, l'étude d'une jeune fille, 15 ans, Julie, joueuse de tennis de talent, qui garde le silence après qu'une autre joueuse du même âge et partageant avec elle le même coach, s'est suicidée. Le coach est suspendu d'enseignement le temps d'une enquête mais il continue à échanger avec Julie à travers textos et coups de fil et ils finissent même par se voir. «Quand tu m'as demandé d'arrêter, j'ai arrêté», dit-il lors d'un face-à-face feutré mais explicite sur l'emprise exercée par cette tutelle sportive douce-reuse et toxique. Le parti pris de *Julie se tait* est intégralement contenu dans son titre. Le Belge Leonardo Van Dijn, qui signe ici son premier long métrage, a réduit la dramaturgie à son strict minimum, cherchant à étirer le plus possible la tension d'un mutisme scellant un trauma, l'adolescente étant presque constamment regardée dans un isolat de perceptions cotonneuses, tout autour d'elle continuant de fonctionner normalement. Le dilemme, intéressant en soi, c'est comment réagir et agir dans l'extrême confusion de la jeunesse et de l'inexpérience, quand les points de

comparaison manquent et qu'un adulte de confiance censé vous enseigner des choses en a profité pour satisfaire ses désirs ou pulsions. Mais le film est-il à la hauteur de son ambition ?

Pas vraiment, il pose les enjeux et après il ne lui reste que les ressources de son actrice principale (Tessa Van Den Broeck) ayant objectivement peu de vraies situations à jouer et la jolie de plans fixes habilement structurés et éclairés (mais on est au bord d'un magazine de mode suédois) pour s'en tirer à bon compte entre geste d'esquive et contournement d'obstacle nimbé de flou et du bruit élastique des balles sur le court.

DIDIER PÉRON

JULIE SE TAIT de LEONARDO VAN
DIJN avec Tessa Van Den Broeck, 1 h 40.



NICOLAS KARAKATSANIS



Un monde violent est un film social trop studieusement écrit. PHOTO UFO DISTRIBUTION

«Un monde violent» explose en vols

Hésitant entre genres politique et policier, le film de Maxime Caperan peine à convaincre.

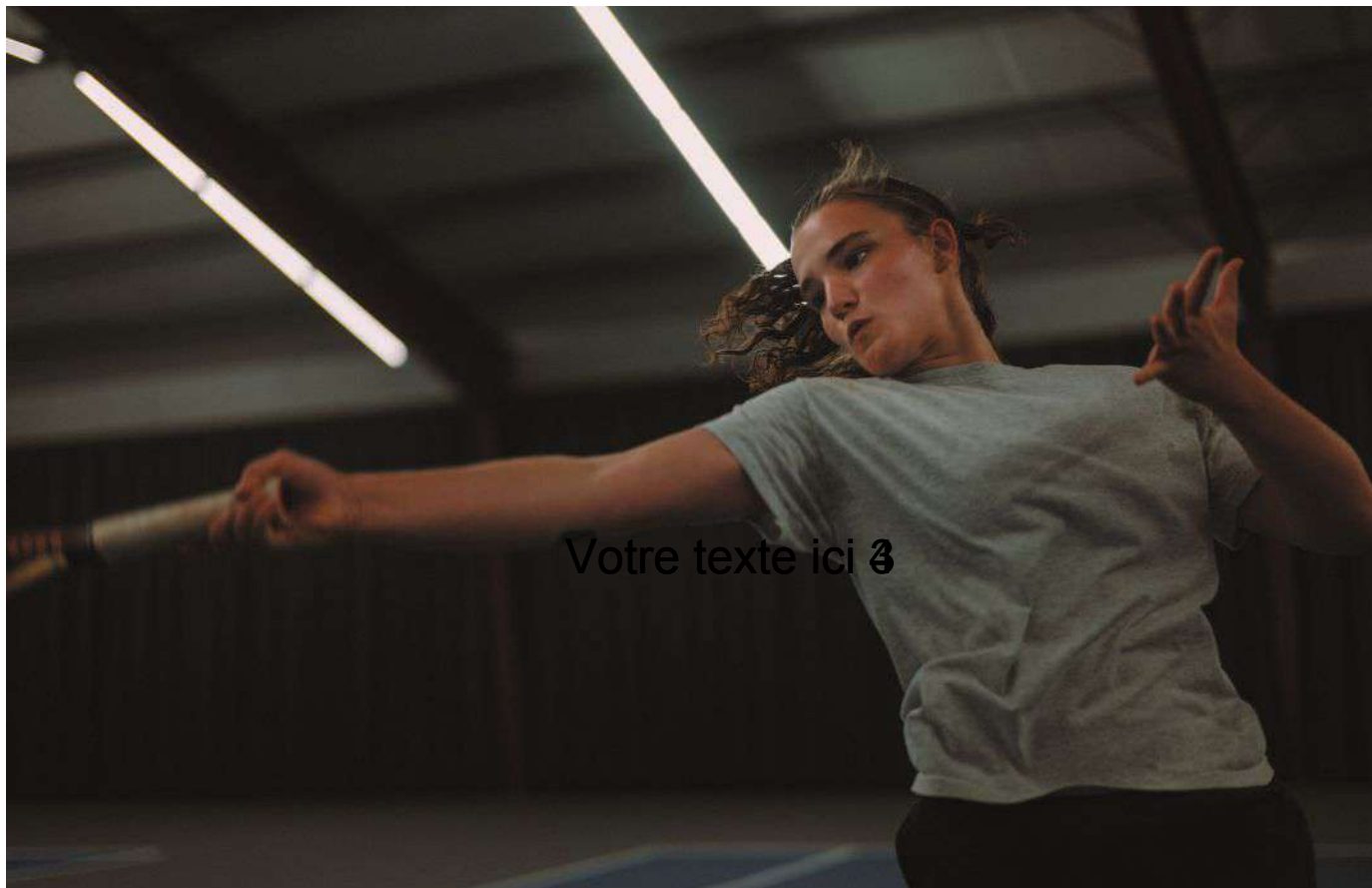
Le premier long métrage de Maxime Caperan s'ouvre sur une captivante scène nocturne et silencieuse, l'intrusion de deux silhouettes dans le camion d'un routier, la prise d'otage et le dérapage qui s'ensuit. Quelque part en France, une nuit... On pense à *Night Moves* de Kelly Reichardt qui, dans un tout autre territoire, explorait la force d'un moment décisif, la concentration dans le passage à l'acte. Hélas,

passé ce beau et sobre début, *Un monde violent* hésite entre deux films qui se neutralisent : d'un côté, la tragédie, ligne claire qui irait du premier au dernier plan vers la chute de deux frères, gangsters à la petite semaine tout destinés à se perdre dans cette combine foireuse de vol de smartphones ; de l'autre, le film policier en prise avec la société française, qui voudrait les inscrire dans un milieu dont il n'a en réalité pas grand-chose à dire. En choisissant l'époque des gilets jaunes, un événement politique encore tout frais dont chacun peut convoquer la mémoire et se souvenir de l'intensité, le réalisateur s'expose à dévoiler les faiblesses de son

programme de film social trop studieusement écrit. La chose politique reste dissociée de l'itinéraire des frères, elle est uniquement un arrière-plan com-mode, un alibi pour faire vrai. Quant à la tragédie, elle aurait demandé des liens plus surprenants, plus forts, et c'est l'espoir que l'on nourrit lorsqu'on voit arriver un beau personnage de jeune fille lucide qui pourrait rebattre les cartes. Mais la rencontre est avortée, et ce qui devait arriver arrive sans surprise.

LAURA TUILIER

UN MONDE VIOLENT
de MAXIME CAPERAN,
avec Kacey Mottet-Klein, Félix
Maritaud, Olivia Côte, 1 h 25.



Votre texte ici 3

Julie se tait

UN FILM DE
Leonardo Van Diji

AVEC
Tessa Van den Broeck,
Koen De Bouw

EN SALLES
le 29 janvier

Dans un club de tennis belge réputé, l'entraîneur principal est mis à pied. Une jeune joueuse a mis fin à ses jours et il pourrait bien avoir une responsabilité dans cette histoire. Si l'organisation du club est bouleversée, c'est aussi toute la vie de Julie qui bascule : le tennis est son moteur principal et rien ne peut lui faire rater un entraînement. Sans coach, elle perd ses repères et il ne faut pas plus de quelques minutes pour comprendre qu'elle a aussi souffert de l'emprise de cet homme. Dans ces premières séquences,

Julie se tait met brillamment en scène son héroïne en opérant un jeu précis autour de la netteté. Alors que plusieurs personnages occupent les plans, ils apparaissent tous légèrement flous ; Julie mise à part. Quand au contraire la directrice du club annonce qu'il va y avoir des entretiens individuels pour témoigner, la jeune sportive est la seule qu'on ne distingue pas vraiment : une zone grise qui la désigne tacitement comme victime. Difficile de savoir ce qu'elle a réellement vécu, mais par ce geste simple, le cinéaste nous indique qu'elle a bien des choses à dire. Pourtant, Julie va s'enfermer dans un silence de plomb, que le titre de ce long-métrage parfaitement maîtrisé nous avait déjà annoncé.

ZENDAYA AU VESTIAIRE

Dans *Challengers*, qui a récemment remis le tennis sous le feu des projecteurs, Zendaya, Josh O' Connor et Mike Faist tapent la balle à grand renfort de montage cut. À l'inverse, nul besoin de s'appeler Nelson Monfort pour saisir que dans *Julie se tait*, la balle n'est pas ajoutée en post-production. Tessa Van den Broeck est une vraie joueuse et passe devant la caméra pour la première fois. Sa détermination et son sérieux transparaissent à l'écran et composent le portrait d'une

jeune femme dans un état de concentration permanent. Les sentiments n'ont guère leur place sur le court mais la retenue est aussi de mise dans sa vie de tous les jours. Leonardo Van Diji inspecte cette carapace avec une confiance absolue. Il évite les pièges du film post-metoo et troque un discours appuyé contre une observation patiente de Julie et de son entourage.

De fait, l'ancien entraîneur est dépeint comme un véritable prédateur. Il rôde et tourne, tant autour du film que de son personnage principal. D'abord seulement évoqué au détour des dialogues, sa première apparition est sonore avant qu'il apparaisse à l'écran. Une manifestation progressive, insidieuse, animale, qui le rend d'autant plus oppressant. À cette présence fantomatique s'oppose un environnement d'une bienveillance salvatrice. De sa famille à l'école, en passant par les autres membres du club, tout le monde semble être à l'écoute et prêt à accueillir la parole. Même la musique de Caroline Shaw, composée de chœurs féminins, paraît soutenir son personnage. Le mutisme inébranlable de Julie devient, alors, aussi suffocant que mystérieux ; et le moindre sourire sonne comme une délivrance. **LÉO ORTUNO**



Julie se tait

de Leonardo Van Dijl

Belgique, Suède, 2024. Avec Tessa Van den Broeck, Pierre Gervais, Juliette De Hous.
1h37. Sortie le 29 janvier.

« J'aime le tennis parce qu'on joue toute seule. »

Prononcés dans un entretien vidéo par une jeune joueuse quelques mois avant son suicide, ces mots résument le programme narratif de *Julie se tait*. Jeune promesse, Julie (Tessa Van den Broeck) se retrouve au centre des regards dans son club comme chez elle : c'est que son coach Jérémy semble avoir une part de responsabilité dans le suicide de son autre pupille. Suspendu par le club, mais continuant à appeler Julie sur son portable, Jérémy

F.G.

redouble avec son absence la solitude de la jeune femme et devient une paradoxale force d'oppression : son discours manipulateur semble dépasser les bornes, mais la jeune fille place son smartphone sur sa poitrine comme si cette voix vibrante la rassurait. Lors de la seule vraie rencontre entre les deux, on en saura plus sur cette domination lascive (« J'ai arrêté de faire ça dès que tu me l'as demandé ») dont Julie se défait progressivement. Drôle de chemin

où une figure par définition esseulée s'ouvre petit à petit aux autres jusqu'à la prise de parole promise par le titre, tout en affirmant que c'est dans la solitude que tout se joue ou, mieux, s'est déjà joué. Si la fixité des cadres de Leonardo Van Dijl tend à l'isolement, elle évite le risque de dardennisme (les frères à la caméra tremblante produisent le film) tout en trouvant des solutions qui, sans jamais prendre de la hauteur par rapport au personnage, font des gestes sportifs les termes d'un langage

cinématographique. Ainsi des coups droits que Julie exécute à répétition en orbitant autour d'un plot auxquels répond dans la dernière partie du film une partie tour-nante en plan fixe où la joueuse défile devant la caméra pour frapper la balle au même degré que ses camarades de club. Davantage que de briser le silence, il s'agit ici d'oublier une phrase perfide : « Elles ne sont pas comme toi. »



Julie se tait de Leonardo Van Dijl.

Julie se tait (Julie zwijgt) de Leonardo van Dijl

Jeune espoir du tennis, Julie garde un silence obstiné au moment où son entraîneur est mis en cause suite au suicide d'une autre joueuse. Ce silence devient alors à la fois le sujet et l'enjeu formel de ce très prometteur premier film.



★★★ Premier long métrage d'un metteur en scène flamand, Leonardo Van Dijl, *Julie se tait* se déroule a priori dans un cadre relativement convenu, où en tout cas très exploré ces dernières années. Soit une adolescente, potentielle championne de tennis et élève d'un entraîneur problématique, puis la révélation du suicide d'une autre des élèves de ce dernier, conduisant à l'ouverture d'une enquête et à sa mise à l'écart. Dès lors, les langues se délient, sauf une : celle de Julie, pourtant la claire favorite dudit coach. Julie reste silencieuse donc, et regarde la situation se déliter en spectatrice, feignant une absence d'intérêt qui ne trompe pas grand-monde. On pourrait paresseusement parler de pudeur, d'ellipse, ou de non-dits, pour évoquer ce qui se joue là, mais ce serait probablement faire fausse route. Tout le film, en effet, se joue dans une opacité incertaine, où rien ne semble jamais être réellement exprimé, et formulé encore moins. Mais ce silence n'est pas un choix narratif fait par le cinéaste, il est au contraire la matière même, thématique et visuelle, de *Julie se tait*. L'entraîneur est évoqué, suggéré, puis finalement montré, mais sans jamais que soit mise en scène une quelconque révélation spectaculaire. Le cinéaste parvient à faire de la répression même du trauma par Julie l'axe central de la réalisation. L'héroïne est renfermée sur elle-même, sur son micro-monde, à distance d'une vérité qu'elle refuse de laisser apparaître, jusqu'à ce que celle-ci surgisse, sans un pathos cathartique qui aurait été trop évident. Rarement un film aura aussi bien porté son nom : Julie reste silencieuse, car ce silence même est une conséquence de ses blessures. **_S.G.**

DRAME
Adultes / Adolescents

♦ GÉNÉRIQUE

Avec : Tessa Van den Broeck (Julie), Ruth Becquart (Liesbeth), Koen De Bouw (Tom), Claire Bodson (Sofie), Laurent Caron (Jeremy), Pierre Gervais (Backie), Juliette De Hous (Juliette), Sam Bellan (Sam), Stefan Gota (le physiothérapeute), Sofie Declair, Grace Biot, Tijmen Govaerts, Alyssa Lorette.

Scénario : Leonardo van Dijl et Ruth Becquart **Images :** Nicolas Karakatsanis **Montage :** Bert Jacobs **1^{er} assistant réal. :** Joke Pevenage **Musique :** Caroline Shaw **Son :** Boris Debackere, Gustaf Berger et Arne Winderickx **Costumes :** Ellen Blereau **Dir. artistique :** Julien Denis et Quentin Warzée **Maquillage :** Michelle Beeckman **Casting :** Sien Josephine Teijssen **Production :** De Wereldvrede **Production associée :** New Europe Film Sales, Blue Morning Pictures, Paradiso Films et Proximus **Coproduction :** Les Films du Fleuve, Hobab et Film i Väst **Producteurs :** Gilles De Schryver, Gilles Coulier, Wouter Sap et Roxanne Sarkozi **Producteurs délégués :** Leonardo van Dijl, Edgar Daarnhouwer, Dirk De Lille, Florian Zeller, Naomi Osaka, Federica Sainte-Rose, Jan Naszewski, Stuart Duguid, Olivier Mortagne, Marcin Luczaj et Martien Uyttendaele **Coproducteurs :** Delphine Tomson, Luc & Jean-Pierre Dardenne, Nima Yousefi, Kristina Børjeson et Anthony Muir **Productrice associée :** Valérie Berlemont Distributeur : Jour2Fête.

97 minutes. Belgique - Suède, 2024
Sortie France : 29 janvier 2025

♦ RÉSUMÉ

Julie, jeune espoir du tennis, apprend que Jeremy, son coach, est suspendu : Aline, joueuse prometteuse, s'est suicidée. Un espace de parole est créé au sein du club afin de comprendre le geste de la jeune fille et de pointer une éventuelle responsabilité de l'entraîneur. Julie prépare le BTF et Backie remplace Jeremy. Les joueurs n'ont rien à reprocher à leur professeur. Julie décide de se taire alors qu'elle entretient une relation privilégiée avec son coach. Les notes de Julie baissent, ce qui inquiète autour d'elle. Elle converse en secret avec Jeremy au téléphone. La directrice du club se rend chez elle et tente de la convaincre de parler.

SUITE... Julie et Jeremy se rencontrent dans un café ; il continue de démentir toute responsabilité dans le suicide d'Aline. "Quand tu m'as demandé d'arrêter, j'ai arrêté", dit-il à Julie. La jeune fille est donnée en exemple par Backie au groupe, ce qui la gêne. Julie ment et annonce à ses amis qu'elle s'est confiée à la cellule d'écoute. Elle se rend à la sélection du BTF. Ses camarades l'ont inscrite à la compétition interclubs contre l'avis de Jeremy. Julie demande à Backie de continuer à l'entraîner. On vient la chercher en cours pour lui montrer une vidéo postée par Jeremy. L'affaire est transmise à la police. Julie participe au BTF. Elle apprend que Jeremy a trouvé une place ailleurs. Julie se repasse l'enregistrement de leur dernière entrevue et se laisse aller aux larmes devant ses parents. Puis elle se rend à la police pour témoigner.

AGENDA

Par ici la sortie !

Enzo Lefort, une fiction sur le tennis, deux films d'animation...
Le meilleur de l'actu culture sport par le « Mag ».

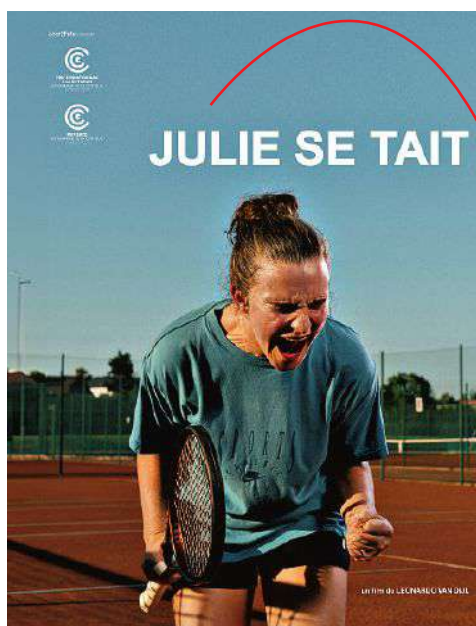


PHOTO. Beauté fatale

Cinq mois après sa médaille de bronze en fleuret par équipes aux Jeux de Paris, Enzo Lefort retourne à sa deuxième passion, la photographie. Sa nouvelle exposition est titrée « Accidental Beauty » et met en lumière les détails de scènes du quotidien à travers des jeux de couleurs, de perspectives et de textures pour « montrer la beauté là où on ne la voit pas forcément ».

Nation Photo, 46, rue Lamartine, Paris (IX^e). Jusqu'au 14 mars.

CINÉMA. Toxic Tennis

Les bonnes fictions sur le tennis se comptent sur les doigts d'une main. Saluons ainsi la sortie de *Julie se tait*, de Leonardo Van Dijl, qui raconte le cheminement psychologique d'une star montante dont le charismatique entraîneur est suspendu après le suicide d'une joueuse de son club. Alors que tous les membres sont encouragés à partager leur histoire, Julie décide de garder le silence. Un quasi-thriller sur fond de toxicité masculine, ultradépouillé, qui renvoie aux affaires (Andrew Geddes, Angélique Cauchy, Fiona Ferro) auxquelles le tennis nous a habitués. **B. G.**

« *Julie se tait* » de Leonardo Van Dijl, 1 h 40, en salles ce mercredi.

FESTIVAL. Destins animés

L'édition 2025 du Festival du court-métrage de Clermont-Ferrand propose deux petites perles d'animation. Dans *Papillon*, fable poétique et fantasmagorique, Florence Miaïlle évoque le destin du champion de natation Alfred Nakache, rescapé d'Auschwitz, disparu en 1983 à 67 ans, foudroyé d'une crise cardiaque alors qu'il effectuait son kilomètre quotidien à la nage dans le port de Cerbère. Plus léger, *Ma footballeuse à moi*, de Cheyenne Canaud-Wallays, imagine un monde où les footballeurs sont exhibés telles des bêtes de foire par des clients fortunés. Une relecture drolatique de la lutte des classes et des sexes en short et en crampons. **J. L.**

Festival du court-métrage de Clermont-Ferrand, du 31 janvier au 8 février.

MODE. Maap x Life in the Peloton

Une collection tellement cool entre *Life in the Peloton*, le podcast de cyclisme lancé par Mitchell Docker (pro australien chez EF Education jusqu'en 2021) et la marque Maap. « Marquant l'amour partagé de Mitch et de Maap pour leur terre natale, cette capsule évoque les jours passés à rouler avec des amis dans les collines et la campagne australiennes. » **T. H.**

www.maap.cc/litp



"Julie se tait", un beau (et lent) long-métrage sur les abus dans le sport

Culture. Notre chroniqueur aurait préféré que la démonstration de Leonardo Van Dijl soit moins lourde.

Par [Christophe Donner](#)

Publié le 29/01/2025 à 11:00



"Julie se tait", film de Leonardo Van Dijl

Distribution Jour2Fête

Le film de Leonardo Van Dijl s'intitule *Julie se tait*. Tout se passe dans un centre d'entraînement de jeunes sportifs, [en Belgique](#). Il met en scène une jeune joueuse de tennis, Julie (Tessa Van den Broeck). Suffisamment douée pour ambitionner une carrière professionnelle, Julie est l'élève favorite de Jeremy, son coach, avec lequel, on le comprend vite, l'histoire n'est pas claire. Le trouble se précise quand la direction du club informe les élèves que Jeremy est suspendu après qu'une autre jeune joueuse du club, placée sous sa responsabilité, à la fois meilleure amie et concurrente de Julie, s'est suicidée.

On ne sait pas ce qui est reproché au coach, mais on pense à des trucs. Sans indice, sans histoire ni témoignage, on est livré à la folle du logis, l'imagination, celle qui ne produit, comme on le sait, que des lieux communs. Ça doit être l'intention du metteur en scène, le sujet de son film n'étant pas de nous raconter ce qui s'est passé entre Julie et son coach, mais peut-être de respecter le silence de Julie, son refus obstiné ou son incapacité physique à raconter ce qui s'est passé (s'il s'est passé quelque chose) et sa résistance face à l'acharnement de son entourage qui veut à tout prix lui faire dire ce qu'elle n'a pas envie de dire. La direction du centre a besoin de sa parole pour étoffer l'enquête dont est l'objet le coach, et pour comprendre les éventuelles erreurs qui auraient pu être commises. Mais il s'agit aussi de "libérer Julie" qui, en effet, on le voit, n'a pas l'air d'aller bien du tout. "Ça va, Julie ? – Oui, ça va. – Tu sais, si tu veux parler, je suis là." C'est gentil mais non, elle ne veut pas parler.

Mon meilleur ami d'enfance était comme ça, taciturne. Violé par son beau-père, il ne m'a lâché le morceau que le jour de ses 50 ans. Allais-je devoir attendre que Julie ait 50 ans ?

Le tic de la lenteur

Plans fixes, esthétiques, longs, lumières contradictoires, cadrages recherchés, le choc des balles de tennis, sans le poids des mots de Julie qui tape et retape sur la balle, toujours de la même façon, sans qu'on puisse même déceler dans sa manière de frapper ces balles, la nature ni les variations de ses sentiments. Entre deux séries de services-volées, l'actrice n'ayant rien à faire d'autre que se taire, elle en fait trop, son inexpressivité vire au cabotinage.

Heureusement, arrive la grande scène du film : Julie et son coach sont assis à une table de café, face-à-face. Lui aussi il veut la faire parler. Mais elle continue de se taire. Ne pouvant soutenir le malaise, il se lance : "Elle n'a pas supporté que tu sois meilleure qu'elle, c'est pour ça qu'elle s'est suicidée." Maintenant c'est clair, le coach est un gros pervers. Après avoir rendu Julie responsable de ce qui s'est passé, il s'innocente : "Quand tu as parlé d'arrêter, j'ai arrêté... Hein, Julie !... J'ai arrêté ?" Mais arrêté quoi ? Je vous ai dit que ça n'était pas le sujet du film !

Julie retourne à l'entraînement, des balles, encore des balles, de la musculation. Son nouveau coach, croyant bien faire, lui demande alors de réaliser un "kick", je n'ai pas compris ce qu'était un kick, même en la voyant en faire une série. Ça non plus le cinéaste ne veut pas nous le dire. Serait-il gagné par le mutisme de son personnage ? Le nouveau coach veut que toute la classe regarde Julie faire un kick, pour prendre exemple sur elle. Julie n'aime pas ça, servir d'exemple. Et elle le dira au coach. Lequel semblera comprendre. Nous apprenons ainsi que Julie ne se laissera plus faire, désormais.

Julie se tait est le premier long-métrage de Leonardo Van Dijn qui a réalisé trois courts-métrages avant, que je n'ai pas vus. Mais ce long-métrage a le défaut paradoxal, remarqué dans nombre de courts-métrages : la lenteur. Un tic qui rythme souvent la lourdeur des démonstrations. Démontrer qu'on a du talent, démontrer que

l'amour est plus fort que tout. Que la guerre est une connerie. Et ici, que le viol des jeunes tennisswomen par leur coach est une abomination. En général.

« Julie se tait » : un film percutant sur une jeune joueuse de tennis sous l'emprise de son coach

Drame par Leonardo Van Dijl, avec Tessa Van den Broeck, Ruth Becquart, Koen De Bouw (Belgique, 1h37). En salle le 29 janvier ?????

Nourrissant l'espoir de passer professionnelle, Julie (Tessa Van den Broeck), jeune talent du tennis, doit se débrouiller sans son entraîneur de toujours, suspendu par son club le temps qu'une enquête fasse la lumière sur le suicide d'une de ses protégées, pourtant promise à un brillant avenir. Cofinancé par les frères Dardenne, dont l'intérêt pour les sombres coulisses de la discipline se confirme (après « Terre battue », produit en 2014, où le père d'un jeune espoir empoisonnait ses futurs adversaires), le film de Leonardo Van Dijl ne fait pas mystère de la nocivité du coach, maintenu dans l'ombre tel un spectre menaçant. Tout l'enjeu repose ici sur la capacité de Julie à s'extraire de son emprise, défi plus corsé qu'un match au couteau, tant la bienveillance générale dont elle fait l'objet agit paradoxalement comme un surplus de pression : invitée de toute part à dénoncer ce mentor toxique dont elle est subitement privée, la voici plus acculée que jamais et seule au monde. La grande subtilité de ce film percutant, pourtant presque immobile, tient aussi à sa grande violence : suspendu à son déni, il n'a pas d'autre levier qu'attendre une réaction de la joueuse.

par Le Nouvel Obs





CULTURE

CINÉMA



Tessa Van den Broeck joue l'héroïne du film « Julie se tait ».
Nicolas Karakatsanis via AlloCiné

On refait les matches

"Julie se tait", "Élève libre", "Terre battue" : le court de tennis, terrain de choix pour le cinéma ?

Par Olivier De Bruyn

Publié le 27/01/2025 à 19:00



Dans « Julie se tait », au cinéma à partir du mercredi 29 janvier, le cinéaste belge Leonardo van Dijl raconte l'histoire dérangeante d'une jeune joueuse de tennis qui subit l'influence néfaste de son entraîneur. Avant lui, d'autres réalisateurs, s'inspirant d'histoires vraies ou

privilégiant l'imagination, ont tiré le meilleur parti dramaturgique de ce qui se jouait sur les courts et dans les vestiaires.

Certes, Jacques Tati a su nous faire rire avec les services improbables de son héros préféré (*Les Vacances de monsieur Hulot*, 1953). Certes, Alfred Hitchcock nous a fait frissonner avec son champion de tennis embarqué dans une sombre histoire criminelle (*L'inconnu du Nord-Express*, 1951). Certes, Michelangelo Antonioni nous a hypnotisés avec une partie jouée... sans balles (*Blow-Up*, 1966).

Les vacances de Monsieur Hulot version restaurée (bande ...



N'empêche : malgré quelques films notables, le tennis, jusqu'à une période récente, n'a guère inspiré les metteurs en scène et les *biopics* consacrés aux stars de la discipline – *Borg/McEnroe*, *La méthode Williams* – ont pour la plupart consterné les amateurs.

BORG / MCENROE Bande Annonce VF ☆ Shia LaBeouf Bio...



Mais depuis une quinzaine d'années, (petite) révolution sur les écrans : des cinéastes attirés par l'univers du tennis et conscients que les meilleurs

films sur le sport ne s'intéressent que rarement aux exploits sur le terrain, utilisent habilement les codes (et les dérives) de la discipline pour bâtir des fictions convaincantes. La preuve en cinq sets, pardon, cinq films.

***Élève libre*, de Joachim Lafosse (2009)**

Jonas, 16 ans et mal dans sa peau d'ado, patauge dans l'échec scolaire et mise tout sur le tennis, sport où il excelle. Le garçon rêve d'intégrer un prestigieux établissement sport-études et, aveuglé par son désir de réussite, il se soumet aux conseils d'un ami de sa mère pas forcément bien intentionné.

À LIRE AUSSI : «*A perdre la raison*», *le mal de mère*

Cinéaste fasciné par la manipulation et la perversité, Joachim Lafosse (*À perdre la raison*, *L'Économie du couple*) dépeint les tourments d'un jeune homme victime d'une relation toxique. Comme la plupart des (bons) metteurs en scène inspirés par les services-volées et les passing-shots, Lafosse, dans la structure même de son film, exploite les spécificités du tennis, sport répétitif plébiscité depuis toujours par les obsessionnels.

Elève Libre - Film Annonce



2. *Terre battue*, de Stéphane Demoustier (2014)

Jérôme (Olivier Gourmet), quinquagénaire et chômeur, décide de monter sa propre entreprise. Parallèlement, Ugo, son fils de 11 ans, apprenti tennisman, rêve de devenir joueur professionnel. Pour parvenir à leurs fins, le père et le fils piétinent les lois et la morale...

Terre Battue - Bande-annonce



Pour écrire le scénario de *Terre battue*, Stéphane Demoustier, ex-espoir du tennis français dans sa jeunesse et auteur du formidable *Borgo* l'an passé, s'est inspiré d'un sinistre fait divers : l'histoire accablante d'un père qui, pendant les tournois, droguait les adversaires de son gamin pour favoriser l'ascension de ce dernier au sommet du tennis hexagonal.

À LIRE AUSSI : "*Borgo*" de Stéphane Demoustier : entre film de prison et polar, la Corse vue sans ses poncifs habituels

Le film (coproduit par les frères Dardenne) prend ses distances avec le fait divers et met en scène l'itinéraire de deux protagonistes prêts à tout... et même à trop.

3. *Battle of the Sexes*, de Jonathan Dayton et Valerie Faris (2017)

Histoire vraie et championne d'exception. Dans les années 1970, Billie Jean King, *tenniswoman* émérite, règne sur sa discipline et se rebelle contre le machisme qui gouverne son sport. Avec quelques autres joueuses, elle crée des compétitions autonomes et s'affranchit des responsables tyranniques de la fédération internationale qui refusent d'aligner les rémunérations des femmes sur celles des hommes.

Battle of the Sexes - Bande Annonce [Officielle] VOST HD



Le tennis considéré comme une arme de combat : dans *Battle of the Sexes*, le duo Jonathan Dayton et Valerie Faris (auteurs de *Little Miss Sunshine*) honore avec le sourire la lutte de Billie Jean King (incarnée par Emma Stone) qui, il y a quarante ans, devint un symbole de l'émancipation féminine.

À LIRE AUSSI : *FoxCatcher*, *Battle of the Sexes*, *Palombella Rosa...*

Cinq films sur le sport à voir pendant le confinement

Battle of the Sexes s'intéresse moins aux exploits de la joueuse sur le court (le film évite ainsi les besogneuses reconstitutions) qu'à son militantisme pour défendre sa cause et pour vivre sa vie amoureuse en toute liberté, elle qui, à l'époque, n'osait assumer publiquement son homosexualité.

4. 5^e set, de Quentin Reynaud (2020)

Tennisman professionnel, Thomas Edison (Alex Lutz), 38 ans, écume les tournois de seconde, voire de troisième zone pour gagner sa vie. Malgré ses résultats en berne et son âge canonique sportivement parlant, Edison ne renonce pas à sa carrière, au grand désespoir de sa compagne qui rêve d'une autre existence. Le réalisateur Quentin Reynaud aime le tennis et, fait rare, il filme de façon convaincante les matchs auxquels participe son personnage de fiction (pour l'anecdote, la plupart ont été tournés sur le court 14 de Roland-Garros).

5ème SET - Bande-annonce



Mais l'essentiel est ailleurs. Avec son joueur qui cavale après ses espoirs déçus de jeunesse, le cinéaste dépeint la quête éperdue d'un homme et la révolte de son épouse, elle-même ancienne sportive, qui refuse de sacrifier sa vie en observant son compagnon lutter contre ses adversaires et ses névroses.

5. *Julie se tait*, de Leonardo van Dijl (2025)

Une jeune joueuse de tennis, obnubilée par ses performances, ne sait comment réagir quand son entraîneur est accusé de harcèlement par d'autres membres de son club.

JULIE SE TAIT Bande Annonce (2025) Tessa Van den Broe...



Le cinéaste belge Leonardo Van Dijl, influencé par Michael Haneke, met en scène un film glacial sur l'emprise dans le milieu du sport, sujet qui

avait déjà inspiré Charlène Favier en 2020 dans le remarquable *Slalom*, situé dans l'univers du ski professionnel.

À LIRE AUSSI : "Slalom", de Charlène Favier : la révélation française du printemps sur les écrans

Venez débattre !

Marianne respecte vos droits relatifs à vos données personnelles.

Vous n'avez pas autorisé l'utilisation de vos données personnelles à la solution de débat Logora, par conséquent nous ne pouvons pas afficher le bloc de discussion.

Si vous souhaitez modifier votre choix pour accéder aux débats, [cliquez sur ce lien](#)

« *Avec le monde du sport*, raconte Leonardo Van Dijn, *on peut traiter de sujets actuels dans un environnement défini. Le sport est une sorte de métaphore de notre société.* » (en salles le 29 janvier).



Par Olivier De Bruyn

CONTENU SPONSORISÉ

NOS ABONNÉS AIMENT

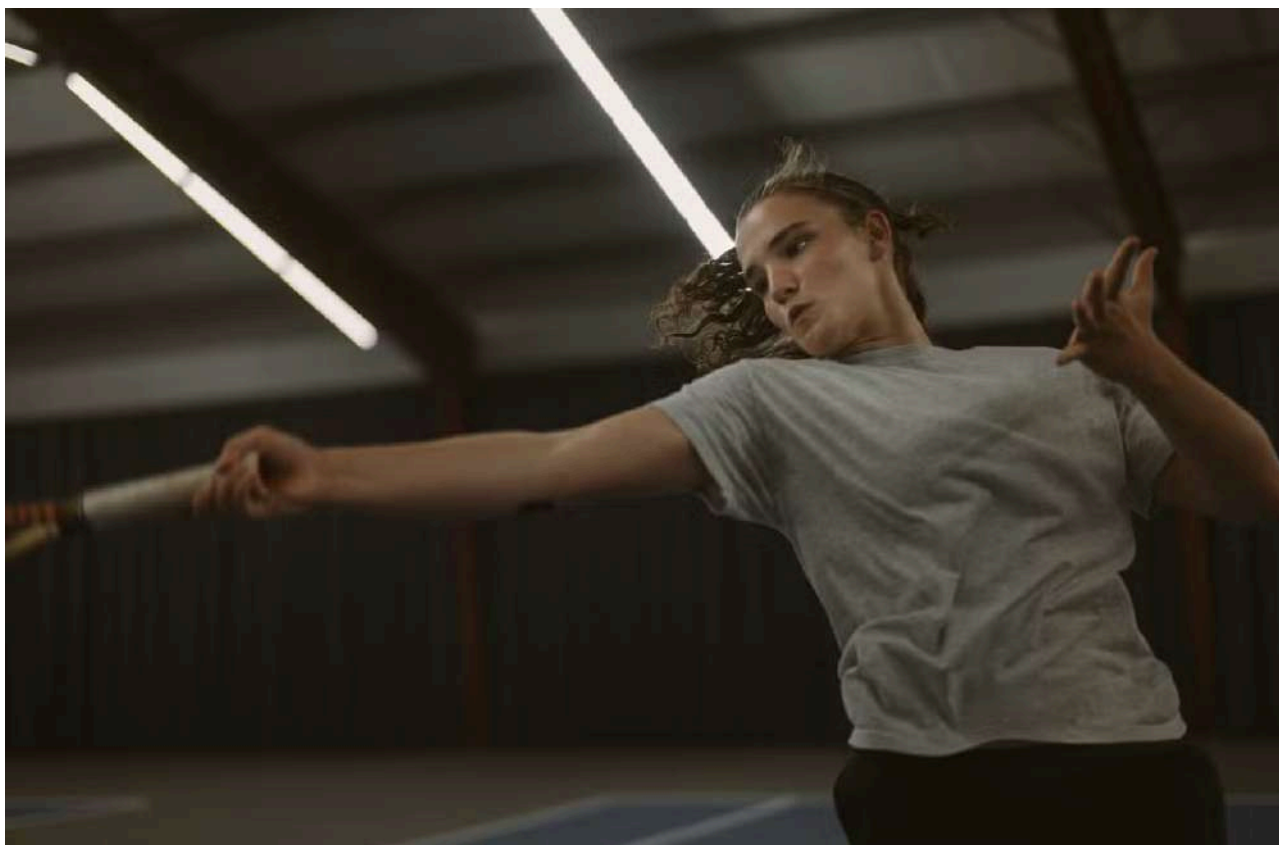
CULTURE • BELGIQUE • CINÉMA

“Julie se tait”, un “petit chef-d’œuvre” flamand sur le mécanisme de l’emprise

Le premier long-métrage du Belge Leonardo Van Dijl sort ce 29 janvier. Il met en scène une jeune championne de tennis aux prises avec un entraîneur toxique. Son originalité : explorer les conditions qui doivent être réunies autour de l’héroïne pour qu’elle puisse parler. Selon l’hebdomadaire bruxellois “Humo”, c’est un coup de maître.

SOURCE : **Humo**
Traduit du néerlandais

🕒 Lecture 3 min. 📅 Publié le 29 janvier 2025 à 11h20



🔗 Partager

[Cet article a été publié le 24 janvier 2025, puis republié le 29 janvier 2025.]

Ce matin, le menton enfoncé dans le creux de la main, nous observions comme souvent nos deux canaris, Dark et Vador. Pour une raison qui nous échappe, ils ne veulent pas chanter. Nous avons soudain pris conscience qu’il existait plusieurs types de silences.

LIRE AUSSI : **La pilule philosophique. Pourquoi il vaut parfois mieux garder le silence**

Il y a le fameux calme avant la tempête : votre partenaire qui, juste avant l'algarade, serre les dents. Il y a le silence des westerns, comme dans *Le Bon, la Brute et le Truand* et *Pour quelques dollars de plus*, où le personnage de l' "homme sans nom" (Clint Eastwood) ne dit mot parce qu'il maîtrise mieux que quiconque l'aura mystique que le mutisme lui confère. Votre serviteur, grand introverti, demeure lui-même le plus souvent muet. Sans doute parce qu'au fond de lui, comme nous tous, il veut aussi être l'homme sans nom.

Le magnifique long-métrage irlandais *The Quiet Girl*, sorti en 2023, mettait en scène une fillette de 9 ans qui ne s'épanouit qu'au contact de ceux qui respectent sa nature secrète. Et nous avons donc à présent Julie, joueuse de tennis ultradouée [jouée par Tessa Van den Broeck], qui s'enveloppe à son tour d'un silence persistant.

Rien d'explicite

PARTENARIAT

Le festival Un état du monde

Questionner l'actualité mondiale à travers le prisme du cinéma : tel est l'objectif du festival Un état du monde, que le Forum des images organise chaque année à Paris et dont *Courrier international* est partenaire de longue date. La quinzième édition, du 24 au 31 janvier, multiplie projections, rencontres et tables rondes. Entre autres temps forts annoncés : une rétrospective consacrée au cinéaste islandais Runar Runarsson et une carte blanche donnée au juriste franco-britannique Philippe Sands pour explorer la question de l'impunité. Côté français, les réalisateurs Nurith Aviv et Robin Campillo, ainsi que la musicienne et actrice Camélia Jordana, comptent parmi les invités. Plusieurs films seront projetés en avant-première, dont *Julie se tait*, le 28 janvier à 14 heures, en séance scolaire – avant sa sortie en salle, le 29 janvier.

Pour en savoir plus : forumdesimages.fr

Courrier International

Afficher la suite ▼

L'académie de tennis [où évolue Julie] vient d'être le théâtre d'une tragédie : une joueuse s'est suicidée. Jérémy, son entraîneur, pourrait y être pour quelque chose. Il a été provisoirement écarté de ses fonctions. Julie semble en savoir davantage mais, sans qu'on sache pourquoi, elle s'impose une omerta. Une enquête est lancée en interne. Tandis que la directrice du centre insiste sur l'importance d'une communication ouverte et transparente entre joueurs et entraîneurs, Julie, connue pour être la "chouchoute" de Jérémy depuis quelque temps, ne révèle rien de ses pensées. Au fil du temps, alors que les autres filles discutent joyeusement de Roger Federer ("*Sans doute le meilleur, mais pas le plus mignon*"), ses notes à l'école baissent et Julie s'isole de plus en plus de sa famille et de son cercle d'amis, enfermée dans sa bulle de morosité.



Pourquoi garde-t-elle le silence ? On touche ici à l'une des grandes forces du film : le jeune réalisateur Leonardo Van Dijl [dont c'est le premier long-métrage] n'expose pas immédiatement les pensées de son personnage principal. Il nous

fait, lentement mais sûrement, par des allusions subtiles, pénétrer dans son esprit. Julie – à l’instar du film dans son intégralité – se singularise par l’absence d’explicite.

Il n’est ici nullement question de grands discours et de monologues inspirés, aucune musique ne nous aide à ressentir les choses, il n’y a aucun flash-back explicatif et, à y réfléchir, pas de véritable trame dramatique. Calme et attentiste, la caméra se contente d’observer le personnage principal, tandis qu’elle frappe la balle ou erre, comme une bannière solitaire, sur les courts. La photographie raffinée est signée par le grand maître Nicolas Karakatsanis.

La difficile sortie de l’emprise

Au milieu du film, la tension retombe un très bref instant, et l’on se met à aspirer à une libération, à une catharsis, car on espère *vraiment* que les choses s’arrangeront pour Julie. On ne peut que se dire en sortant que le choix du réalisateur de se débarrasser de tout artifice explicatif, de toute verbosité cinématographique, a été le bon : le style tout en sensibilité de Van Dijk nous oblige à nous redresser, à nous tenir bien droits dans notre fauteuil, à rester à l’affût des moindres signes, à sonder Julie dans son âme.

Précise et mesurée, l’interprétation de la splendide Tessa Van den Broeck est, à ce titre, une aide précieuse. Observez sa posture, elle en dit souvent plus que n’importe quelle réplique. Les autres acteurs – Koen De Bouw, Tijmen Govaerts et Ruth Becquart – se montrent eux aussi à leur avantage, mais restent relégués, au propre comme au figuré, en marge du cadre, comme si le cinéaste ne voulait risquer que ces visages viennent détourner l’attention.

Dans une scène aussi forte que dérangeante, on entend Julie, allongée sur son lit, converser au téléphone avec Jérôme, l’entraîneur suspendu. Comme sous hypnose, comme sous l’emprise d’un sombre sortilège, elle écoute sa voix impérieuse, ses chuchotements. Le recours incessant par le réalisateur aux sonneries [dans d’autres scènes du film] nous saisit : chaque notification qui arrive sur le téléphone de Julie est la preuve glaçante du pouvoir qu’on tente d’exercer sur elle.

LIRE AUSSI : **Les mots des autres. Ce que raconte le silence**

Rapports de force malsains, dynamique toxique, comportements inappropriés : compte tenu des thématiques abordées, *Julie se tait* comporte en lui le danger du stéréotype, du film militant, de l’un de ces drames “brûlants d’actualité”. Si le long-métrage est effectivement un produit de notre époque, il est aussi et surtout un petit chef-d’œuvre. Pourquoi Julie garde-t-elle le silence ? Sans doute préfère-t-elle demeurer dans son univers, pelotonnée comme un embryon, occupée à donner une place à chaque chose. À Dark et à Vador : prenez votre temps, vous chanterez quand vous serez prêts.

Erik Stockman

[Lire l’article original](#)



Dans “Un parfait inconnu”, Timothée Chalamet en vient (presque) à éclipser Bob Dylan



La retraite au soleil ? Les expats néerlandais font demi-tour



L’Espagne en proie à un effondrement “catastrophique” du nombre de coquillages



“Johanne Sacrebleu”, la satire de la France par une Mexicaine qui parodie “Emilia Pérez”

Culture Cinéma Belgique Europe #MeToo Viols et agressions sexuelles

Cinéma. “Julie se tait”, un “petit chef-d'œuvre” flamand à découvrir au Forum des images à Paris

Ce 24 janvier débute au Forum des images, à Paris, le festival Un état du monde. L'occasion d'explorer l'actualité mondiale à travers le prisme du cinéma, et de découvrir des films étrangers en avant-première. Parmi eux, le long-métrage flamand “Julie se tait”, qui met en scène une jeune championne de tennis qui tente de se libérer d'un entraîneur toxique. Que nous présente l'hebdomadaire belge “Humor”.

Ce matin, le menton enfoncé dans le creux de la main, nous observons comme souvent nos deux canaris, Dark et Vador. Pour une raison qui nous échappe, ils ne veulent pas chanter. Nous avons soudain pris conscience qu'il existait plusieurs types de silences.

Il y a le fameux calme avant la tempête : votre partenaire qui, juste avant l'algarade, serre les dents. Il y a le silence des westerns, comme dans Le Bon, la Brute et le Truand et Pour quelques dollars de plus , où le personnage de l'“homme sans nom” (Clint Eastwood) ne dit mot parce qu'il maîtrise mieux que quiconque l'aura mystique que le mutisme lui confère. Votre serviteur, grand introverti, demeure lui-même le plus souvent muet. Sans doute parce qu'au fond de lui, comme nous tous, il veut aussi être l'homme sans nom.

Le magnifique long-métrage irlandais The Quiet Girl, sorti en 2023, mettait en scène une fillette de 9 ans qui ne s'épanouit qu'au contact de ceux qui respectent sa nature secrète. Et nous avons donc à présent Julie, joueuse de tennis ultradouée [jouée par Tessa Van den Broeck dans le film flamand Julie se tait] qui s'enveloppe à son tour d'un silence persistant.

Rien d'explicite

Partenariat Le festival Un état du monde

Questionner l'actualité mondiale à travers le prisme du cinéma : tel est l'objectif du festival Un état du monde, que le Forum des images organise chaque année à Paris et dont Courrier international est partenaire de longue date. La quinzième édition, du 24 au 31 janvier, multiplie projections, rencontres et tables rondes. Entre autres temps forts annoncés : une rétrospective consacrée au cinéaste islandais Runar Runarsson et une carte blanche donnée au juriste franco-britannique Philippe Sands pour explorer la question de l'impunité. Côté français, les réalisateurs Nurith Aviv et Robin Campillo, ainsi que la musicienne et actrice Camélia Jordana, comptent parmi les invités. Plusieurs films seront projetés en avant-première,

dont Julie se tait, le 28 janvier à 14 heures, en séance scolaire – avant sa sortie en salle, le 29 janvier.

Pour en savoir plus : forumdesimages.fr

Courrier International

Afficher la suite

L'académie de tennis [où évolue Julie] vient d'être le théâtre d'une tragédie : une joueuse s'est suicidée. Jérémy, son entraîneur, pourrait y être pour quelque chose. Il a été provisoirement écarté de ses fonctions. Julie semble en savoir davantage mais, sans qu'on sache pourquoi, elle s'impose une omerta. Une enquête est lancée en interne. Tandis que la directrice du centre insiste sur l'importance d'une communication ouverte et transparente entre joueurs et entraîneurs, Julie, connue pour être la "chouchoute" de Jérémy depuis quelque temps, ne révèle rien de ses pensées. Au fil du temps, alors que les autres filles discutent joyeusement de Roger Federer ("Sans doute le meilleur, mais pas le plus mignon"), ses notes à l'école baissent et Julie s'isole de plus en plus de sa famille et de son cercle d'amis, enfermée dans sa bulle de morosité.

Pourquoi garde-t-elle le silence ? On touche ici à l'une des grandes forces du film : le jeune réalisateur Leonardo Van Dijn [dont c'est le premier long-métrage] n'expose pas immédiatement les pensées de son personnage principal. Il nous fait, lentement mais sûrement, par des allusions subtiles, pénétrer dans son esprit. Julie – à l'instar du film dans son intégralité – se singularise par l'absence d'explicite.

Il n'est ici nullement question de grands discours et de monologues inspirés, aucune musique ne nous aide à ressentir les choses, il n'y a aucun flash-back explicatif et, à y réfléchir, pas de véritable trame dramatique. Calme et attentiste, la caméra se contente d'observer le personnage principal, tandis qu'elle frappe la balle ou erre, comme une bannière solitaire, sur les courts. La photographie raffinée est signée par le grand maître Nicolas Karakatsanis.

La difficile sortie de l'emprise

Au milieu du film, la tension retombe un très bref instant, et l'on se met à aspirer à une libération, à une catharsis, car on espère vraiment que les choses s'arrangeront pour Julie. On ne peut que se dire en sortant que le choix du réalisateur de se débarrasser de tout artifice explicatif, de toute verbosité cinématographique, a été le bon : le style tout en sensibilité de Van Dijn nous oblige à nous redresser, à nous tenir bien droits dans notre fauteuil, à rester à l'affût des moindres signes, à sonder Julie dans son âme.

Précise et mesurée, l'interprétation de la splendide Tessa Van den Broeck est, à ce titre, une aide précieuse. Observez sa posture, elle en dit souvent plus que n'importe quelle réplique. Les autres ac-

teurs – Koen De Bouw, Tijmen Govaerts et Ruth Becquart – se montrent eux aussi à leur avantage, mais restent relégués, au propre comme au figuré, en marge du cadre, comme si le cinéaste ne voulait risquer que ces visages viennent détourner l'attention.

Dans une scène aussi forte que dérangement, on entend Julie, allongée sur son lit, converser au téléphone avec Jérémie, l'entraîneur suspendu. Comme sous hypnose, comme sous l'emprise d'un sombre sortilège, elle écoute sa voix impérieuse, ses chuchotements. Le recours incessant par le réalisateur aux sonneries [dans d'autres scènes du film] nous saisit : chaque notification qui arrive sur le téléphone de Julie est la preuve glaçante du pouvoir qu'on tente d'exercer sur elle.

Rapports de force malsains, dynamique toxique, comportements inappropriés : compte tenu des thématiques abordées, Julie se tait comporte en lui le danger du stéréotype, du film militant, de l'un de ces drames "brûlants d'actualité". Si le long-métrage est effectivement un produit de notre époque, il est aussi et surtout un petit chef-d'œuvre. Pourquoi Julie garde-t-elle le silence ? Sans doute préfère-t-elle demeurer dans son univers, pelotonnée comme un embryon, occupée à donner une place à chaque chose. À Dark et à Vador : prenez votre temps, vous chanterez quand vous serez prêts.



https://focus.courrierinternational.com/2025/01/13/0/11/1390/927/1200/630/60/0/f9449f1_sirius-fs-upload-1-15snixpk8gi7-1736776997053-julie-se-tait.png

Dans le film flamand "Julie se tait", l'actrice Tessa Van den Broeck incarne une joueuse de tennis très prometteuse, mais dont la progression est compromise par un entraîneur toxique. Quelles conditions doivent être réunies pour qu'elle ose enfin parler et sorte de l'emprise de son coach ? Photo Nicolas Karakatsanis/Jour2Fête

https://focus.courrierinternational.com/2025/01/13/0/0/1413/927/640/0/60/0/f9449f1_sirius-fs-upload-1-15snixpk8gi7-1736776997053-julie-se-tait.png



https://focus.courrierinternational.com/2025/01/13/0/0/1413/927/640/0/60/0/f9449f1_sirius-fs-upload-1-15snixpk8gi7-1736776997053-julie-se-tait.png

Dans le film flamand “Julie se tait”, l'actrice Tessa Van den Broeck incarne une joueuse de tennis très prometteuse, mais dont la progression est compromise par un entraîneur toxique. Quelles conditions doivent être réunies pour qu'elle ose enfin parler et sorte de l'emprise de son coach ? Photo Nicolas Karakatsanis/Jour2Fête





Interview de Leonardo et Tessa.

<https://www.allocine.fr/video/video-20615485/>

à 9 :36





Au cinéma : un drame bouleversant sur une adolescente qui décide de se taire face aux accusations contre son entraîneur

29 janv. 2025 à 09:30



Solène Boutillier

-Rédactrice ciné-séries

Bercée aux rediffs de Walker Texas Ranger, Docteur Quinn et tant d'autres, elle raffole des séries en tout genre, sans jamais oublier son amour pour les comédies musicales et les œuvres fantastiques.

À découvrir en salle ce mercredi 29 janvier, Julie se tait dresse le portrait poignant d'une future star du tennis qui décide de garder le silence lorsqu'une enquête est ouverte contre son entraîneur. Un film à voir au plus vite !

Présenté en mai dernier à Cannes à l'occasion de la Semaine de la Critique, où il a reçu 2 distinctions (le prix Fondation Gan à la diffusion et le prix SACD), le film Julie se tait est à découvrir dès aujourd'hui en salle. Tout premier long-métrage du réalisateur belge Leonardo van Dijl, déjà remarqué en 2020 grâce à son court-métrage Stephanie sélectionné dans plus de 150 festivals à travers le monde, ce drame aborde avec sobriété et justesse le sujet des violences faites aux femmes.



Julie se tait

Sortie : 29 janvier 2025 | 1h 37min

De **Leonardo Van Dijl**

Avec **Tessa Van den Broeck, Ruth Becquart, Koen De Bouw**

Presse

3,7

Spectateurs 3,2

Le film raconte l'histoire de Julie, une star montante du tennis évoluant dans un club prestigieux, qui consacre toute sa vie à son sport. Lorsque l'entraîneur qui pourrait la propulser vers les sommets est suspendu soudainement et qu'une enquête est ouverte, tous les joueurs du club sont encouragés à partager leur histoire. Mais Julie décide de garder le silence...



Le courage de celles qui se taisent

Depuis plusieurs années, la parole des victimes de violences sexistes et sexuelles se libère, notamment dans le milieu du sport. À travers le personnage de Julie, Leonardo van Dijl et sa co-scénariste Ruth Becquart s'intéressent justement au cheminement qui précède cette prise de parole, ce fameux silence malheureusement encore trop souvent pointé du doigt, dans lequel réside en réalité un immense courage mis ici en évidence.

Car choisir de parler ou de se taire est loin d'être sans conséquences. *"Le silence peut être une violence qui vous ronge et anéantit votre identité. En même temps, prendre la parole peut aussi vous exploser à la figure. Que faire face à ce dilemme ? Confronté à la force destructrice des non-dits ou au danger de la parole publique, on risque de perdre quelque chose dans les deux cas,"* souligne le réalisateur.

"[La] décision [de Julie] de se taire introduit une énergie singulière, à la fois libératrice et rebelle, qui oblige le film à suivre son rythme, sans qu'elle cède aux pressions de la société. Au fil du récit, on découvre en Julie une héroïne contemporaine, qui met en lumière les injonctions et les injustices

invisibles de notre époque. Telle Antigone, Julie ose dire « non ». Dans un monde qui la pousse à parler, elle reste muette, ce qui amène son entourage à réellement l'écouter."



Si Julie choisit le silence, celui-ci n'est pas synonyme d'une absence de soutien de la part de ceux qui l'entourent, ni d'un mutisme d'ailleurs. Tout au long du film, la présence de son entourage est en effet cruciale dans son développement. Alors que l'emprise de son entraîneur l'avait éloigné des autres joueurs du club, elle va peu à peu apprendre à se reconstruire et à se retrouver au contact de ses proches.

Le personnage de Julie est brillamment incarné par la jeune actrice belge Tessa Van den Broeck, qui tient ici son premier rôle au cinéma.

"Nous sommes tous Julie"

Pour Leonardo van Dijn, il existe également une forme d'universalité dans la décision de son héroïne, qui permettra au plus grand nombre de se reconnaître en elle : *"En écrivant cette histoire, je me suis rendu compte qu'à bien des égards, nous sommes tous Julie. Chacun a des silences en soi, des choses qu'on n'a jamais confiées à personne ou qu'on n'a jamais sues dire. Julie nous permet d'explorer nos silences, qu'il s'agisse d'un mécanisme de défense, d'une forme de résistance, d'une source d'affirmation ou d'une violence."*



Avec ce premier long-métrage, il donne à réfléchir sur le chemin qu'il reste encore à faire, aussi bien dans le domaine du sport, ici dans un club de tennis, que de manière plus générale. *"En épousant [le] point de vue [de Julie], j'espère donner lieu à un questionnement constructif sur nos lois et nos mesures de prévention et de sensibilisation. Un monde plus sûr pour Julie sera un monde plus sûr pour nous tous, et c'est notre responsabilité à tous d'en faire une réalité."*

Lors du tournage, le réalisateur a justement apporté une attention toute particulière à l'accompagnement des jeunes acteurs, pour beaucoup non professionnels, en s'assurant de créer pour eux un environnement sûr. Il explique notamment leur avoir proposé d'inviter leur famille et leurs amis, et s'être assuré qu'une troisième personne (un acteur professionnel, un membre de la production...) soit présente dans la pièce pendant les répétitions afin de permettre aux adolescents de se tourner vers quelqu'un d'autre au besoin.

Très beau message de soutien aux victimes qui restent silencieuses, par choix ou non, Julie se tait est à découvrir dès aujourd'hui au cinéma.



Coup de cœur d'Antoine Guillot
A 15 :08

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-midis-de-culture/critique-cine-un-parfait-inconnu-de-james-mangold-9016280>

Critique ciné : Avec "Un parfait inconnu", James Mangold évite les pièges et réussit son biopic de Bob Dylan

Publié le mercredi 29 janvier 2025

Au programme du débat critique, du cinéma : "Un Parfait inconnu" de James Mangold et "La Pie voleuse" de Robert Guédiguian

Avec

- [Antoine Guillot](#) Journaliste, critique de cinéma et de bandes dessinées, producteur de l'émission "Plan large" sur France Culture
- Guillaume Orignac Cinéaste et critique de cinéma

Les critiques discutent de deux films en salle ce jour, avec *Un parfait inconnu* de James Mangold, un biopic qui retrace le parcours de Bob Dylan de sa révélation en 1961 au festival de Newport de 1965 et *La Pie voleuse* de Robert Guédiguian, nouveau long-métrage du réalisateur marseillais.

"Julie se tait" : le silence d'une jeune sportive abusée par son entraîneur dans un premier film exemplaire de Leonardo Van Dijn

Le réalisateur belge Leonardo Van Dijn aborde avec une grande justesse et sans voyeurisme le sujet des violences sexuelles dans le milieu du sport.

Article rédigé par Laurence Houot

Publié le 26/01/2025 15:51



Tessa Van den Broeck dans le film "Julie se tait" du réalisateur belge Leonardo Van Dijn, sortie le 29 janvier 2025. (NICOLAS KARAKATSANIS)

Nommé pour la Caméra d'or au Festival de Cannes où il a été présenté en avant-première, *Julie se tait*, le premier long-métrage, très fort, du réalisateur belge Leonardo Van Dijn sort dans les salles mercredi 29 janvier.

Julie, 15 ans, joueuse de tennis prometteuse, est entraînée par Jeremy depuis son plus jeune âge quand elle apprend que ce dernier a été suspendu après le suicide d'une jeune fille autrefois membre du club. Jeremy est écarté des entraînements pour que l'enquête interne au sein du club puisse se dérouler sans pressions de sa part sur les jeunes. Ces derniers sont invités à parler, mais Julie, toujours en contact avec Jeremy qui continue à l'appeler et à lui envoyer des messages, se tait.

Choisi par la Belgique pour représenter le pays aux Oscars 2025 dans la catégorie meilleur film international, *Julie se tait* aborde la question des violences et des abus sexuels dans le milieu du sport, un environnement particulièrement propice à ces crimes. L'intrigue se déroule en Belgique, mais aurait tout aussi bien pu être imaginée en France, où la parole s'est libérée dans le milieu du sport depuis les révélations en 2020 de la patineuse Sarah Abitbol.

Le sujet est traité ici sans voyeurisme. Plus que les détails des abus ou des violences, jamais montrés, jamais décrits, le film s'attache à décortiquer les mécanismes de l'emprise exercée par un adulte sur des enfants vulnérables. Dans le parcours exigeant et difficile de ces jeunes sportifs, qui demande discipline et sacrifices, l'entraîneur, très proche des enfants dès leur plus jeune âge, occupe en effet une position privilégiée.

Jeremy fait croire à Julie que lui seul détient les clés de sa réussite. En bon prédateur, il l'a isolée de ses pairs, de sa famille, et il règne sur sa vie. Julie, comme souvent les victimes, ne peut pas se défaire de cette emprise du jour au lendemain, d'autant plus que Jeremy continue à maintenir le contact avec elle. C'est en travaillant avec un autre entraîneur, à la même place pour faire le même travail que Jeremy, que Julie comprend peu à peu par contraste à quel point son entraîneur avait pris le pouvoir sur sa vie.

Prise de conscience

La sportive découvre aussi sa capacité à progresser avec l'aide d'un adulte aux comportements adaptés. Elle retrouve le sourire en partageant des moments avec ses camarades, avec sa famille, avec son petit chien. Malgré cette prise de conscience, que l'on sent naître au fil du récit, et malgré les mains tendues de

ses amis, de sa famille, ou encore de la directrice du club pour l'aider à parler, Julie continue à se taire.

La peur, la honte, la tristesse ou bien un acte de résistance ? Qu'est-ce qui empêche Julie de dénoncer son agresseur ? Le film ne donne pas de réponses toutes faites, mais montre dans une mise en scène très sobre, centrée sur Julie, magnifiquement incarnée par la jeune comédienne Tessa Van den Broeck, son cheminement intérieur.

"Dans un monde qui la pousse à parler, elle reste muette, ce qui amène son entourage à réellement l'écouter."

Leonardo Van Dijk réalisateur

La caméra ausculte la jeune fille, sa solitude, ses interactions avec son entourage ou avec l'agresseur, puis son retour à la vie, sa joie retrouvée quand Jeremy en est écarté. Julie trouve en elle-même les ressources pour reprendre le contrôle de sa vie. C'est cette réalité quasi impalpable qui est saisie, et qui est donnée à voir au spectateur.

Si elle ne parle pas, Julie ne s'effondre pas. Droite dans ses bottes, elle affronte en direct, sans l'intermédiaire des adultes, son agresseur, faisant preuve d'un courage et d'une maturité remarquables. Les mots finiront par venir, plus tard. Des mots qu'on n'entendra pas, que Julie réserve à la justice pour mettre son agresseur hors d'état de nuire.

Tourné en 35 mm, une image texturée, un beau travail sur le son et une réalisation sans artifices, le premier long-métrage de Leonardo Van Dijk aborde ce sujet complexe avec une pudeur extrême, qui met dans la lumière la victime, son courage et sa dignité, remisant l'agresseur dans l'ombre, dans le hors-champ, la honte de son côté.



Affiche du film "Julie se tait" de Leonardo Van Dijn, sortie le 29 janvier 2025. (JOUR2FETE)

La fiche

Genre : Drame

Réalisateur : Leonardo Van Dijl

Actrices, acteurs : Tessa Van den Broeck, Ruth Becquart, Koen De Bouw

Durée : 1h37

Sortie : 29 janvier 2025

Distributeur : Jour2fête

Synopsis : Julie, une star montante du tennis évoluant dans un club prestigieux, consacre toute sa vie à son sport. Lorsque l'entraîneur qui pourrait la propulser vers les sommets est suspendu soudainement et qu'une enquête est ouverte, tous les joueurs du club sont encouragés à partager leur histoire. Mais Julie décide de garder le silence.

l'actu

JEUDI 30 JANVIER 2025

N°7643

3,50 €



100% FAITS
0% OPINIONS

ISSN 1288 - 6939

On en apprend tous les jours!



L'ACTUALITÉ EN 10 MINUTES PAR JOUR

DÈS 13 ANS



Événement - 02-03

PRIX CLARA 2025: DES CONSEILS POUR ÉCRIRE TA NOUVELLE (ET ÊTRE PUBLIÉ)

France - 04-05

Moquée pour ses erreurs, l'IA Lucie fermée juste après son lancement

Monde - 06-07

De nouveaux câbles sous-marins endommagés en mer Baltique

Notre rédac' chef du jour (venu à L'ACTU, à Paris): Lucas, 14 ans, Pyr.-Atlantiques (64)



CONTEXTE

- 1 Le prix Clara Nouvelles d'ados récompense chaque année des écrivains en herbe de moins de 18 ans.
- 2 Ce prix a été créé en mémoire de Clara, une lectrice de L'ACTU décédée en 2006, à 13 ans, des suites d'une malformation cardiaque. Les textes primés sont publiés dans un recueil (aux éditions Fleurus).
- 3 Pour participer au concours cette année, tu devras avoir moins de 18 ans et plus de 13 ans au 30 septembre 2025. Envoie ta nouvelle avant le 20 mai. Toutes les infos sont sur : www.prixclara.fr

L'AVIS DE NOTRE RÉDAC' CHEF DU JOUR

Lucas : J'ai déjà écrit la chute d'une nouvelle, lors d'un cours de français. Si je devais en écrire une, ce serait sûrement une enquête policière. Je lis surtout des romans, parfois sur les conseils de mes parents.



« On n'écrit pas pour soi, il faut avoir envie d'être lu »

Pour écrire ta nouvelle pour le prix Clara, choisis un thème que tu as envie de partager avec tes lecteurs et n'oublie pas de bien te relire !

Les faits

Pour remporter le prix Clara, il faut retenir l'attention du jury. Sarah Malherbe, directrice éditoriale chez Fleurus, te donne quelques conseils.

L'experte

• **Écrire pour être lu.** « Le thème est libre. Mais l'idée est de toucher le lecteur. Une nouvelle n'est pas un journal intime. On n'écrit pas pour soi. Il faut avoir envie d'être lu, de

partager quelque chose. Il s'agit d'un concours en vue d'une publication dans un **recueil**, et on reçoit chaque année des nouvelles sur des thèmes très variés. Certaines sont en lien avec l'actualité (guerre en Ukraine, Covid-19...). Il y a aussi des thèmes récurrents : le climat, les guerres, les violences familiales, les bouleversements de la société par la technologie... Mais assez peu de textes abordent l'adolescence, l'acceptation de soi... On sent que les auteurs veulent alerter sur le monde et sa dureté, et être des porte-parole. Il n'y a pas de règles d'écriture, ni de style imposé. Le jury en découvre plusieurs et aime cette diversité. »

• **Attention à la chute.** « Dans une nouvelle, l'intrigue s'ins-

taille rapidement. Il faut embarquer le lecteur immédiatement avec du mystère, de l'action ou un dialogue... La chute est essentielle, elle ne doit pas être attendue. La fin d'une nouvelle est étonnante, sans être forcément un gros rebondissement. Réfléchissez aussi au titre : voulez-vous qu'il en révèle beaucoup ou peu ? » ...

« LA FIN D'UNE NOUVELLE EST ÉTONNANTE, SANS ÊTRE FORCÉMENT UN GROS REBONDISSEMENT. »

Petite histoire de la nouvelle

Le genre s'est répandu en France au XIX^e siècle. De nombreux romanciers ont aussi écrit des nouvelles.

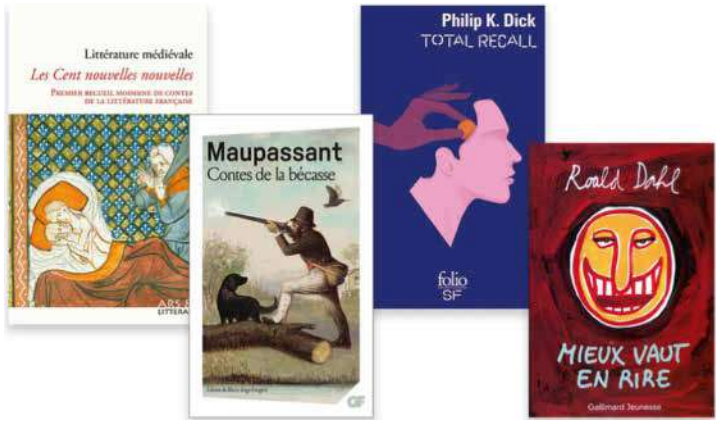
La nouvelle, court récit en prose, est un genre littéraire à part ayant évolué au fil des siècles.

Comprendre

- **Les racines.** Au Moyen Âge, le récit court se décline sous forme de **fabliaux**, de **chante-fables**... En France, *Les Cent Nouvelles nouvelles* (vers 1450, auteur inconnu) sont considérées comme le premier **recueil** de nouvelles. Elles sont inspirées du *Décamerón* (écrit vers 1350), de l'Italien Boccace.
- **L'essor du genre.** Au XIX^e siècle, le succès des nouvelles est lié à l'essor des journaux, qui publient ces textes courts. En France, des auteurs **naturalistes** proposent des récits fantastiques. Guy de Maupassant en a écrit plus de 300 : *Contes de la bécasse*, *La Maison Tellier*, *Le Horla*...

La nouvelle se développe dans d'autres pays : avec les Américains Edgar Allan Poe (*Histoires extraordinaires*) et Henry James (*Daisy Miller*), le Tchèque Franz Kafka (court roman *La Métamorphose*)...

• **Le foisonnement.** Science-fiction, polar, psychologie... Au XX^e siècle, de nombreux auteurs s'essaient au genre. Entre 1947 et 1982, l'Américain Philip K. Dick a écrit une centaine de nouvelles (*Minority Report*, *Total Recall*...). Tout comme l'Égyptien Naguib Mahfouz, prix Nobel de littérature en 1988. Autre auteur **prolifique** : le Britannique Roald Dahl (*Mieux vaut en rire*, *Kiss Kiss*...). En France, il existe depuis 1974 un prix Goncourt de la nouvelle. Ont été récompensés : Régis Jauffret, Véronique Ovaldé...



... • **Repos et relecture.**

« Même si on pense avoir terminé son texte, c'est bien de le laisser "reposer" et de le reprendre un peu plus tard, avec un œil neuf. Cela permet de repérer les répétitions, les mots à changer ou à préciser... On reçoit 90% des nouvelles la veille de la clôture du concours. Mieux vaut s'y prendre à l'avance ! Et il ne faut pas avoir peur de faire lire son texte à une personne de confiance, elle apportera un autre regard. »

MOTS CLÉS

- Chantefable**

Récit, surtout écrit au Moyen Âge, où alternent de la prose (récitée) et des vers (chantés).
- Fabliau**

Au Moyen Âge, petit récit simple, souvent amusant, en vers de huit syllabes. Il comporte souvent une satire sociale.
- Naturaliste**

Ici, adepte du naturalisme, courant littéraire visant à dépeindre de manière réaliste et précise la société, son fonctionnement, ses inégalités...
- Prolifique**

Ici, ayant beaucoup écrit.
- Recueil**

Ici, ouvrage regroupant plusieurs textes.
- Signe**

Ici, lettre, espace ou ponctuation. Le nombre de signes indique la longueur d'un texte.

CHIFFRES CLÉS

400 à 500 nouvelles sont envoyées chaque année pour le prix Clara. Des milliers d'ados ont participé au concours depuis 2007. Et plus d'une centaine ont été primés. Six d'entre eux ont été lauréats en 2024 (L'ACTU n° 7593).

7500 à 30 000 signes (5 à 20 pages) C'est la longueur de la nouvelle à écrire pour participer au concours. Les logiciels de traitement de texte te permettent de compter le nombre de signes.

12€ C'est le prix du **recueil** des textes gagnants vendu chaque année (éditions Fleurus). L'an dernier, il a été préfacé par l'autrice Amélie Nothomb.

LE SAVIEZ-VOUS ?

Qu'est-ce que la *maqâma* ?

Un genre littéraire arabe né au X^e siècle : un court récit rédigé en prose entrecroisée de poèmes.

15404 voitures sans permis neuves ont été immatriculées en France l'an dernier, dont 774 dans les Alpes-Maritimes, 705 dans le Nord et 664 dans le Pas-de-Calais, selon Franceinfo.



Le Japon a remporté samedi la Coupe du monde de la pâtisserie, devant la France et la Malaisie, conservant ainsi son titre à l'issue de deux jours de compétition, près de Lyon (Rhône).



Un homme vient d'être condamné à un an de prison avec sursis, à Dieppe (Seine-Maritime), pour avoir envoyé des photos de son sexe à une fille de 13 ans. L'ado était en réalité... un gendarme de Fécamp.

L'AVIS DE NOTRE RÉDAC' CHEF DU JOUR

Lucas : C'est drôle et fou qu'une intelligence artificielle se trompe autant, qu'elle donne des réponses aussi absurdes. La France semble en retard dans la création de nouvelles technologies, contrairement aux États-Unis.

MONTPELLIER

Condamnée à perpétuité pour avoir affamé à mort sa fille de 13 ans

Le procès de l'horreur s'est achevé vendredi aux assises de l'Hérault. Sandrine Pissarra, 54 ans, a été condamnée à perpétuité, avec une période de sûreté de 20 ans (elle ne sera pas libérable avant), pour avoir affamé à mort Amandine, sa fille de 13 ans. L'ado est décédée en 2020, au domicile familial de Montblanc. Enfermée depuis des semaines dans un débarras, elle ne pesait plus que 28 kilos pour 1,55 mètre. Depuis sa naissance, elle était victime de coups, d'insultes, de privations... Interrogée sur les raisons de ces maltraitements, sa mère a répondu : « Je n'ai pas la réponse. Je cherche encore. » Son ex-compagnon, lui, a écopé de 20 ans de prison.



TARBES

Tennis: un Français de 13 ans gagne les Petits As

Ce tournoi de tennis est considéré comme le championnat du monde des moins de 14 ans. La 43^e édition des Petits As a été remportée dimanche par le Francilien Mario Vukovic, 13 ans. Il devient le 10^e Français (garçon) à décrocher le titre. La Russe Ekaterina Dotsenko a gagné chez les filles.

C'EST DINGUE

CALAIS

Un serpent dans les rayons d'un supermarché

Vendredi, un serpent vivant a été découvert au rayon conserves d'un supermarché Auchan, à Calais. Le reptile de 30 cm, un inoffensif serpent des blés, avait été abandonné ou s'était échappé de chez son propriétaire. Il a été confié à une animalerie.

Instagram/ Les Petits As



PHOTO DU JOUR



PARIS

En flammes. La mairie du 12^e arrondissement de Paris, en particulier son beffroi (*tour*), a été touchée par un incendie dans la nuit de dimanche à lundi, sans faire de victimes. 150 pompiers et une soixantaine d'engins ont été mobilisés.

VILLE LA PLUS CHAUDE

Ajaccio
Corse-du-Sud (2A)

16°C



VILLE LA PLUS FROIDE

Belfort
Territoire de Belfort (90)

6°C



MOT DU JOUR

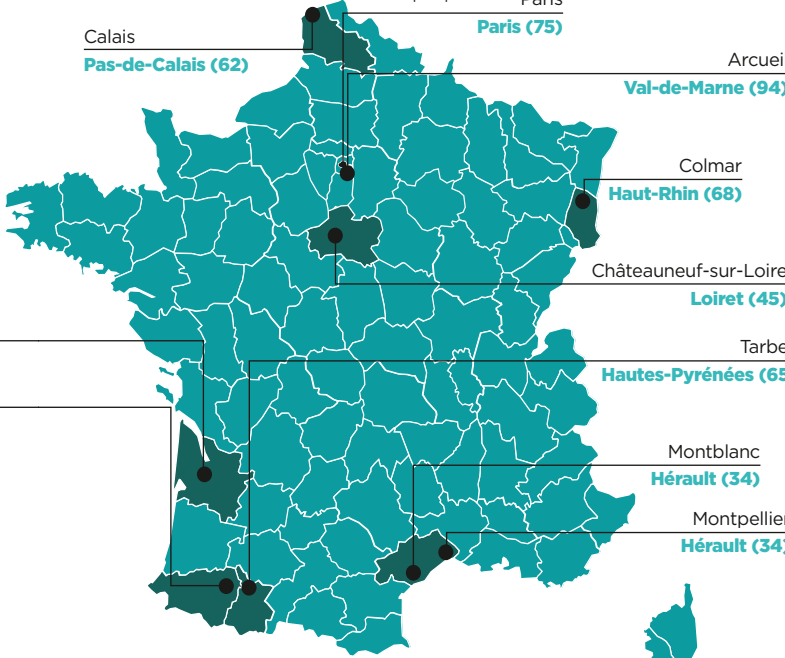
Nuage lenticulaire

Nuage ressemblant à une soucoupe volante ou à une tornade. Il naît près des reliefs, quand le vent souffle fort en altitude et que l'atmosphère est humide. Un photographe amateur haut-rhinois a immortalisé vendredi des nuages lenticulaires, près de Colmar. Son cliché : <https://tinyurl.com/5t4rtvk3>

FRANCE

Arrestation de deux jeunes extrémistes

Le 21 janvier, une fille née en 2008 et un garçon né en 2007 ont été arrêtés respectivement à Talence et à Pau. Selon *Le Figaro*, ils adhéraient au terrorisme islamiste de Daech et tenaient des propos violents sur Internet, souhaitant « semer l'horreur dans la masse des kouffars (infidèles) ». Ils étaient en contact avec un terroriste ayant voulu frapper pendant les Jeux olympiques.



LA QUESTION

CHÂTEAUNEUF-LOIRE

Un lycée prendra le nom d'Adrienne Bolland: qui était cette pionnière de l'aviation ?

Contexte. Le chantier du futur lycée de Châteauneuf-sur-Loire a été lancé samedi. L'établissement, qui ouvrira en 2027, portera le nom d'Adrienne Bolland.

Réponse. Née en 1895 à Arcueil et morte à Paris en 1975, à 79 ans, Adrienne Bolland obtient son brevet de pilote en 1920, à 25 ans. Peu après, elle traverse la Manche en partant de la France, le premier vol réalisé dans ce sens par une femme. En 1921, elle devient la

première à réussir la traversée de la cordillère des Andes, en 4 heures et 17 minutes (sans oxygène ni instrument de navigation). En France, elle participe à des démonstrations de voltige, décrochant un record mondial en 1924 en effectuant 212 loopings en 72 minutes ! Elle milite en 1934 pour le droit de vote des femmes, puis s'engage dans la Résistance pendant la Seconde Guerre mondiale avec son mari, l'aviateur Ernest Vinchon.

FRANCE

Bourrée d'erreurs, l'IA Lucie a été fermée prématurément



Les faits

Tremble, ChatGPT ! Lucie, projet expérimental d'intelligence artificielle (IA) français, financé par le gouvernement, a été lancé la semaine dernière. Devenue la risée d'Internet, cette IA a été fermée au bout de deux jours.

Comprendre

Créée par l'entreprise Linagora, en collaboration notamment avec le CNRS et l'université Paris 1, Lucie est une IA conversationnelle, avec un mécanisme de questions-réponses similaire à celui de ChatGPT. Elle est censée être « adaptée pour le monde de l'éducation courant 2025 ». Sa première version a été mise en ligne le

23 janvier. Des internautes ont immédiatement partagé les réponses absurdes de Lucie. Selon elle, par exemple, le poids moyen d'un trou dans du gruyère est de 10 à 20 grammes. Elle affirme que le calcul 5(3+2) donne 17 ou 50 (au lieu de 25). Qu'Hérode le Grand (73-4 av. J.-C) est connu pour avoir « joué un rôle important dans le développement de la bombe atomique » (pourtant créée il y a 80 ans). Ou qu'à la question de savoir quelle heure il est un quart d'heure avant minuit, la réponse donnée est 1h15 (au lieu de 23h45). Les créateurs de Lucie l'ont fermée samedi, expliquant avoir « besoin de calme et de temps » pour retravailler l'IA.

C'EST DIT

FRANCE



« J'ai envie de mettre de côté le projet dentiste pour l'instant. »

Marine Delplace, gagnante de la 12^e saison de la *Star Academy*, après sa victoire samedi (*au Parisien*). Elle terminait ses études de chirurgie dentaire quand l'émission a débuté.

L'AVIS DE NOTRE RÉDAC' CHEF DU JOUR

Lucas : Je n'avais jamais entendu parler de la civilisation de l'Indus. Elle est sans doute méconnue, car on ne sait pas déchiffrer les documents écrits qui nous sont parvenus.

INDE

Un prix d'un million d'euros pour le décodage d'une écriture de 5000 ans

L'État du Tamil Nadu, dans le sud de l'Inde, a promis, il y a peu, une récompense d'un million d'euros à la personne qui parviendra à décrypter l'écriture de l'Indus. Cette civilisation est apparue il y a plus de 5000 ans dans le nord-ouest de l'Inde et le Pakistan actuels. Ses habitants vivaient dans des villes fortifiées en briques. C'est l'une des premières sociétés urbaines au monde. La vie quotidienne dans l'Indus est mal connue, car son système d'écriture, constitué de signes et de symboles, n'a pas encore été déchiffré. Seules quelque 4 000 inscriptions ont été retrouvées, la plupart sur des objets de petite taille (poteries, sceaux...).



Wikicommons

PHOTO DU JOUR



AP/Manu Fernandez

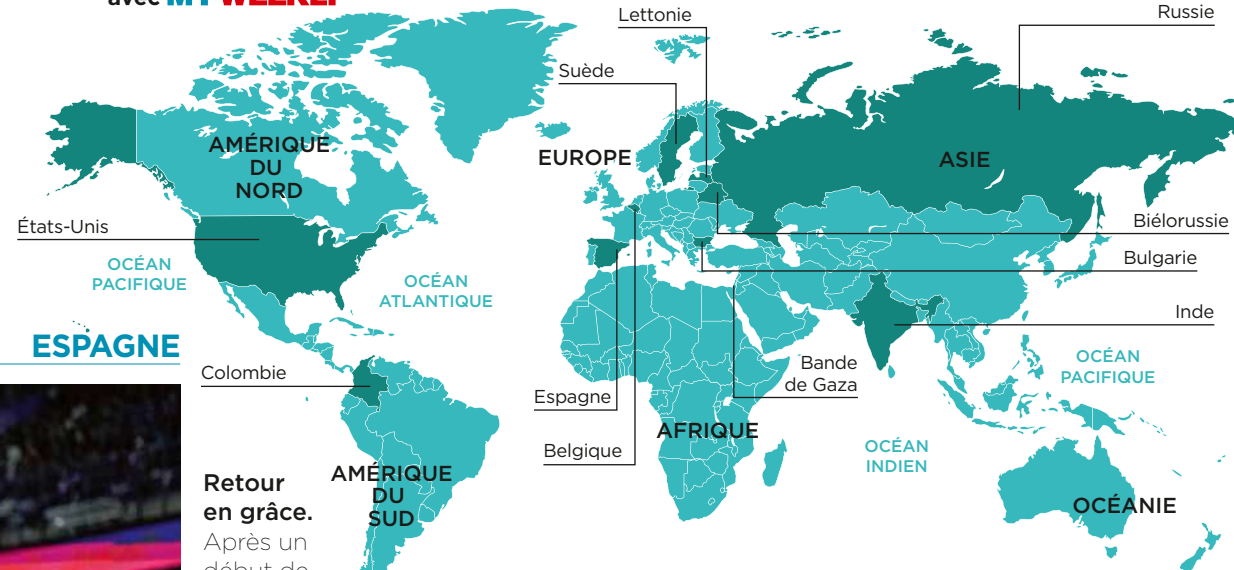
C'EST DINGUE SUIVI

USA

Last fugitive monkeys caught after months on the loose

Authorities in South Carolina said Friday the last four of 43 escaped monkeys have been recaptured after two months living in the woods, weathering a rare snowstorm and being tempted back into captivity by peanut butter and jelly sandwiches. The rhesus macaque monkeys, all females, made a break for it after police say an employee did not fully lock their enclosure at Alpha Genesis, a facility that breeds them for medical research. (With AP)

avec MY-WEEKLY



Retour en grâce.

Après un début de saison délicat, Kylian Mbappé a signé un triplé, samedi, lors de la victoire du Real Madrid contre Valladolid (3-0).

VILLE LA PLUS CHAUDE

Djouda
Soudan du Sud

38 °C



VILLE LA PLUS FROIDE

Norilsk
Sibérie, Russie

-26 °C



LA QUESTION

Que sait-on de l'ado de 14 ans arrêté pour un projet d'attentat contre une mosquée?

Contexte. La justice belge a annoncé, la semaine passée, l'arrestation d'un adolescent de 14 ans suspecté de « préparation d'un attentat terroriste » contre une mosquée de Bruxelles, le « vendredi 24 janvier, jour de prière et d'affluence ».

Réponse. Cet ado est présenté par la justice belge

comme un militant classé d'extrême droite devenu extrémiste en ligne à une vitesse « fulgurante ». Des armes blanches, du matériel informatique et une croix gammée ont été saisis lors d'une perquisition à son domicile. Il a été placé dans un centre fermé pour mineurs pour au moins trois mois, dans l'attente de son procès.

MOT DU JOUR

Mascarade

Ici, manifestation hypocrite, mise en scène trompeuse. L'Union européenne a qualifié de « mascarade » la réélection avec plus de 87% des voix du président Alexandre Loukachenko en Biélorussie (alliée de la Russie). Le dictateur est à la tête de ce pays, où l'opposition est interdite, depuis 1994.

BANDE DE GAZA SUIVI
Otages libérés et retours de populations

Quatre otages israéliennes ont été libérées samedi à Gaza par le Hamas, en échange de 200 prisonniers palestiniens. Ces quatre femmes sont dans un état « stable », selon l'armée israélienne. La trêve signée une semaine plus tôt (L'ACTU n°7638) a permis à des milliers d'habitants du nord de la bande de Gaza, ayant fui les combats, de retourner dans cette zone lundi.

IDÉOGRAMME(S) CHINOIS DU JOUR

印度 [Yin dù] = Inde

SUIVI 50 rescapés d'Auschwitz environ ont assisté lundi, en Pologne, à la commémoration du 80^e anniversaire de la libération du camp d'extermination nazi par l'armée russe, le 27 janvier 1945.

MER BALTIQUE

Les dégradations de câbles sous-marins continuent



Les faits

Un câble sous-marin de fibre optique reliant la Lettonie à la Suède a été endommagé, dimanche, en mer Baltique. Les deux pays suspectent un nouvel acte de sabotage, après une série de dégradations menées contre des installations énergétiques et de communication dans la région.

Comprendre

La Suède a ouvert une enquête pour sabotage. Un navire suspect, un vraquier (transporteur de marchandises) bulgare faisant route vers la Russie, a été intercepté. Depuis que la Russie a envahi l'Ukraine en 2022, plusieurs

incidents similaires ont été enregistrés. Un gazoduc reliant la Russie à l'Allemagne a explosé fin 2022, entraînant de fortes fuites de gaz. Des câbles de télécommunication entre plusieurs pays (Allemagne-Finlande, Suède-Lituanie...) ont été coupés ou endommagés, provoquant un ralentissement d'Internet. Plusieurs pays alliés de l'Ukraine (Allemagne, Suède...) mettent en cause la Russie, qu'ils accusent de vouloir nuire à des pays européens.

LE SAVIEZ-VOUS ?

Via quelles mers la Baltique communique-t-elle avec l'océan Atlantique?

La mer du Nord et la Manche.

C'EST DIT



«Un migrant n'est pas un criminel et doit être traité avec dignité.»

Gustavo Petro (sur X). Le président a refusé l'expulsion de Colombiens des États-Unis en avion militaire dimanche, puis a changé d'avis après la menace de Washington d'une taxe de 25% sur les produits colombiens exportés aux États-Unis.

COLOMBIE

CV

Tessa Van den Broeck est née le 9 juin 2006 en Belgique. Joueuse de tennis de haut niveau, elle suit des études d'infirmière, parallèlement aux compétitions sportives. À 16 ans, elle a été

choisie par le réalisateur Leonardo Van Dijl pour être l'héroïne de son premier film, *Julie se tait*. C'est sa première expérience de comédienne. Le long-métrage est sorti hier au cinéma.

“La pression mentale pousse certains sportifs de haut niveau à se taire”

Dans *Julie se tait*, un coach est suspendu après le suicide d'une joueuse de tennis et les membres du club sont invités à s'exprimer à son sujet. Julie, votre personnage, refuse. Pourquoi agit-elle ainsi ?

Tessa Van den Broeck: Il y a plusieurs raisons, mais décider de se taire — ou de parler — est un moyen pour elle de garder le contrôle de la situation. Elle cherche quelque chose à quoi se raccrocher, et c'est sa manière de gérer les choses. Elle ne se sent pas prête à parler, et je trouve vraiment fort que l'environnement — son club, sa famille, ses amis — respecte cela et lui permette de choisir son rythme dans ce processus.

Elle continue à vivre sa vie presque comme si de rien n'était...

Si elle arrête le tennis, que lui reste-t-il ? Ce qui se passe au club est une chose, mais elle aime toujours ce sport. Elle ne renonce pas. On la voit échouer au tournoi de sélection, mais elle essaie encore. C'est la même chose avec le fait de s'exprimer. Elle essaie encore et encore. Elle suit son chemin, elle se bat et elle devient plus forte.

Étiez-vous sensibilisée au thème de l'emprise avant ce film ?

Je n'ai jamais vécu cela, mais j'ai joué au tennis à un haut niveau et il y a beaucoup de pression mentale. Cela peut être difficile. Vraiment difficile. Pour certains, cela devient trop. Ils abandonnent ou gardent le silence. On se tait aussi dans des cas moins dramatiques. On sait tous ce que c'est que de rester silencieux dans certaines situations.

C'est votre premier film. Comment avez-vous eu ce rôle ?

Mon entraîneur m'a informée qu'un réalisateur cherchait une joueuse de tennis. J'ai envoyé une vidéo et passé des auditions. J'ai été choisie ! C'est arrivé au bon moment : je venais de finir le lycée et j'avais arrêté le tennis à cause d'une blessure. L'expérience a été formidable. Pour me mettre en confiance, le réalisateur a confié de petits rôles à mes amis du club. Dans le film, on voit aussi mon chien ! Aujourd'hui, après deux ans de pause à cause de ma blessure, ma priorité est le tennis. C'est très dur de revenir au niveau, j'ai manqué trop de tournois entre 16 et 18 ans. Mais j'entraîne des enfants, je les aide à atteindre leur rêve et j'adore ça !



Nicolas Karakatsanis

BIENTÔT EN INTERVIEW Carla Poquin pour son rôle dans la série *Dear You*, bientôt disponible sur Prime Video

NOUVEAU

LES FICHES
Petit Quotidien
DE 7 À 12 ANS
35 FICHES à garder

Scannez ce QR code avec votre téléphone pour découvrir nos promos.

Cheez votre marchand de journaux

De 7 à 12 ans / CE1 - 5^e

6,99€

TOUS NOS ANCIENS NUMÉROS SUR
WWW.PLAYBACPRESSE.FR

l'actu
Play Bac Presse SAS, Paris

ABONNEMENTS: Play Bac Presse - CS 90006 - 59718 Lille Cedex 9. 0825 093 393 (0,15€ TTC/min). contact@abo.playbac.fr

Relation lecteurs: lactu@playbac.fr

Direction de la publication: Jérôme Saltet - Directrice de la diffusion et du marketing: Mélanie Jalans - Rédacteur en chef: François Dufour - Réd. en chef adjoint: Olivier Gasselini - Réd. en chef technique: Nipul Ahangama Walawage - Responsable fabrication: Micheline Letellier Secrétaire de rédaction: Salomé Garganne - Icono: Loriane Pavan - Dessinateur: Bridoulot - Correction: Hélène Soula Abonnements: F. Vadivelou - Publicité/partenariats: Marina Duprez (m.duprez@playbac.fr) - Créa/promotion: A. Sueur

playBac
PRESSE

DIFFUSION

PEFC 10-32-2813

FR JOURNAL

Imprimerie: Siep
Origine du papier: Suisse - Taux de fibres recyclées: 88%



BIOPIC

DES HOMMES ET UN DIEU

★★ *L'Espion de Dieu*, de Todd Komarnicki, avec Jonas Dassler, August Diehl, David Jonsson (déjà en salles).

Fraîchement élu chancelier en janvier 1933, Hitler annonce la création du III^e Reich... et d'une Église nationale nazifiée, où *Mein Kampf* devient la bible du nouveau régime. Bonhoeffer, pasteur humaniste, s'engage dans la résistance. Mais peut-il vraiment assassiner un homme pour sauver tous les autres ? Plongée dans un combat qui pourrait bien lui coûter sa foi et sa vie. Porté par l'interprétation subtile du jeune Jonas Dassler, ce biopic mêle habilement scènes de fiction et images d'archives pour s'imposer comme un film poignant qui éclaire d'une lumière nouvelle cette période sombre de l'Histoire.

Louise Dugast



DRAME

LE POIDS DU SILENCE

★★ *Julie se tait*, de Leonardo Van Dijl, avec Tessa Van der Broeck, Koen De Bouw (en salles le 29 janvier).

Toute la vie de Julie est réglée par le tennis. Pour cette jeune espoir, le coach fait donc figure de métronome. Et lorsqu'il est écarté des circuits et qu'une enquête est ouverte, la demoiselle est déboussolée. Alors que ses partenaires livrent leurs témoignages, elle reste muette. Primé à la Semaine de la critique, le premier film de Leonardo Van Dijl est un drame saisissant, tant par la façon d'aborder son sujet que par la tension qui se dégage de la mise en scène. Guidé par la présence hypnotique de Tessa Van den Broeck, on suit, le cœur battant, le moindre signe pour tenter de comprendre les raisons de cette mise au ban et pourquoi Julie se tait. Clara Géliot



ACTION

TRÈS LONG COURRIER

★ *Vol à haut risque*, de Mel Gibson, avec Mark Wahlberg, Michelle Dockery, Topher Grace (déjà en salles).

En tant que réalisateur, Mel Gibson s'est souvent illustré par son style flamboyant. La fresque *Braveheart* (1995) en apporte un bel exemple. Rien de cela dans son huitième film, *Vol à haut risque*, où le cinéaste joue la carte du minimalisme. Le décor ? L'habitacle d'un petit avion, au sein duquel ont pris place un étrange pilote (Mark Wahlberg), une policière de choc (Michelle Dockery) et un homme appelé à témoigner au procès d'un mafioso (Topher Grace). Un huis clos au-dessus de l'Alaska un peu froid et répétitif, malgré quelques bonnes scènes d'action, quelques traits d'humour et un Mark Wahlberg... déroutant. P. B.

★★★★
Excellent
★★★★
Très bien
★★
Bien
★
Moyen
✖
À éviter



LA VISION TÉLÉ
DE STÉPHANE HOFFMANN

FRANÇOISE SAGAN, UNE INSOLENTÉ LIBERTÉ

« Bonjour tristesse » a 70 ans. Mais toujours 17 ans, comme Cécile, son héroïne.

Des romancières que rien n'entrave : ni la famille, ni la carrière, ni l'idéologie, ni le « bon ton », ni même l'œuvre. Il y a eu George Sand et Colette, il y aura Christine de Rivoyre, Geneviève Dormann et Régine Deforges. Et, en 1954, il y a Françoise Sagan, à qui ce film de Priscilla Pizzato est consacré, pour le 70^e anniversaire de la parution de *Bonjour tristesse*. Un roman écrit en six semaines par une jeune fille de 18 ans à qui René Julliard, éditeur en vogue, demande s'il n'est pas autobiographique. « Pas du tout !

– Tant mieux, parce que, généralement, on n'en écrit plus d'autre. » Lancé par le prix des Critiques et un article, dans *Le Figaro*, de François Mauriac, « un homme qui avait écrit de très beaux livres et qui paraissait plus futé que le milieu auquel il appartenait », dira Sagan, le livre atteint le million d'exemplaires et plus de vingt traductions. Censuré par le Vatican, interdit au Portugal et en Espagne, il vaut à la romancière des lettres d'insultes et des articles féroces. Nullement enivrée, Sagan se considère comme une apprentie.

Elle trouve que *Bonjour tristesse* est un coup d'essai, pas un « vrai livre », « un livre, c'est pas ça », dit-elle en faisant la moue. Elle est célèbre, elle s'en fiche. « La célébrité, c'est les photographes. Il suffit de lire Proust ou Tolstoï, et puis on comprend ! » Ne se considérant la porte-parole de personne, elle aura gardé jusqu'au bout cette liberté que n'escorte aucune doctrine, et l'aura payée.

Bonjour Sagan, écrit et réalisé par Priscilla Pizzato, Arte, mercredi 29 janvier à 22 h 40. Et sur Arte.tv jusqu'au 12 avril.



«Le tennis est une métaphore de la dramaturgie»

CINÉMA Dans le premier long métrage de **Leonardo Van Diji**, une jeune sportive apprend la suspension de son entraîneur. Le club enjoint à tous les licenciés de s'exprimer, mais Julie se tait.

Julie se tait, de Leonardo Van Diji, Belgique - Suède, 1 h 37

Leonardo Van Diji aime visiblement les prénoms féminins et le sport. *Stephanie*, le court métrage multiprimé qui l'a fait connaître dans les milieux cinéphiles, tournait autour d'une jeune gymnaste tout juste lauréate d'une compétition et de son inadéquation avec un monde d'adultes trop grand pour elle. Son premier long métrage, *Julie se tait*, présenté à la Semaine de la critique cannoise, évoque la réaction d'une jeune espoir du tennis belge confrontée à la mise à l'écart de son entraîneur de club. Alors que tous s'interrogent sur les raisons de cette suspension, on lui demande de parler. Mais Julie opte pour le silence. Dans ce film à la mise en scène clinique, le cinéaste belge s'intéresse à une communauté sportive mais aussi aux injonctions faites aux victimes d'abus à agir de telle ou telle manière. Van Diji s'attache également au corps en mouvement et au cœur qui bat dans un cadre très pictural d'où émerge la musique de Caroline Shaw. Derrière des existences bouleversées par la violence, le réalisateur cherche un cocon où l'enfance et l'adolescence peuvent s'épanouir en toute sérénité.

Lors des grands événements sportifs, le sport est filmé comme un spectacle. Comment envisagez-vous de donner

une crédibilité athlétique à vos personnages sans aller sur ce terrain ?

Je n'y réfléchis pas beaucoup. Je travaille simplement avec de vrais athlètes. Ils peuvent dire : « *On ne fait pas de cette manière* », quand on leur demande de réaliser un mouvement incorrect. Nous avons tourné en pellicule avec des acteurs non professionnels et un petit budget. Cela oblige à être très bien préparé. Les répétitions m'ont permis d'aller vers plus d'authenticité. Dans les clubs de tennis où nous avons tourné, j'ai demandé à des entraîneurs leur avis sur des scènes. Cet investissement de la communauté tennistique m'a fait plaisir parce que l'histoire est assez sombre. On pourrait l'interpréter comme une intention de nuire même si ce n'est pas le cas. Je trouve donc valorisant que Naomi Osaka (ex-numéro un mondiale) soit productrice exécutive ou



ENTRETIEN

Étoile montante du tennis, Julie est interprétée par Tessa Van den Broeck.

que l'entraîneur Patrick Mouratoglou (coach pendant dix ans de Serena Williams, la tennismoman la plus titrée de l'histoire) ait échangé avec nous autour de pratiques sûres pour les enfants.

Le son contribue également à cette crédibilité tennistique...

Les balles de tennis, c'est comme du free jazz ou une ballade pour explorer le contraste sonore. Ainsi, ce silence de Julie est extrêmement dynamique, parfois bruyant, valorisant, violent. Il ouvre beaucoup de perspectives.

Comment avez-vous travaillé avec la musicienne Caroline Shaw ?

Elle s'est illustrée dans beaucoup de styles différents. Elle fait de la musique classique, du spoken word, elle a gagné un prix Pulitzer de la musique et un Grammy. Elle a travaillé avec



LEONARDO VAN DIJI
Cinéaste

CULTURE ET SAVOIR

: HUMANITE.FR

« Julie se tait » : Leonardo Van Dijl sort le tennis de l'emprise

Dans le premier long métrage de Leonardo Van Dijl, une jeune sportive apprend la suspension de son entraîneur. Le club enjoint tous les licenciés de s'exprimer, mais Julie se tait.



Dans ce film à la mise en scène clinique, le cinéaste belge s'intéresse à une communauté sportive mais aussi aux injonctions faites aux victimes d'abus à agir de telle ou telle manière. © Jeremy Chan / GETTY IMAGES NORTH AMERICA / Getty Images via AFP

Leonardo Van Dijl aime visiblement les prénoms féminins et le sport. *Stephanie*, le court métrage multiprimé qui l'a fait connaître dans les milieux cinéphiles, tournait autour d'une jeune gymnaste, tout juste lauréate d'une compétition et de son inadéquation avec un monde d'adultes trop grand pour elle. Son premier long métrage, *Julie se tait*, présenté à la Semaine de la critique cannoise, évoque la réaction d'une jeune espoir du tennis belge confrontée à la mise à l'écart de son entraîneur de club. Alors que tous s'interrogent sur les raisons de cette suspension, on lui demande de parler. Mais Julie opte pour le silence.

Dans ce film à la mise en scène clinique, le cinéaste belge s'intéresse à une communauté sportive mais aussi aux injonctions faites aux victimes d'abus à agir de telle ou telle manière. Van Dijl s'attache aussi au corps en mouvement et au cœur qui bat dans un cadre très pictural d'où émerge la musique de Caroline Shaw. Derrière des existences bouleversées par la violence, le réalisateur cherche un cocon où l'enfance et l'adolescence peuvent s'épanouir en toute sérénité.

Lors des grands événements sportifs, le sport est filmé comme un spectacle. Comment envisagez-vous de donner une crédibilité athlétique à vos personnages sans aller sur ce terrain ?

Je n'y réfléchis pas beaucoup. Je travaille simplement avec de vrais athlètes. Ils peuvent dire : « *On ne fait pas de cette manière* », quand on leur demande de réaliser un mouvement incorrect. Nous avons tourné en pellicule avec des acteurs non professionnels et un petit budget.

Cela oblige à être très bien préparé. Les répétitions m'ont permis d'aller vers plus d'authenticité. Dans les clubs de tennis où nous avons tourné, j'ai demandé à des entraîneurs leur avis sur des scènes. Cet investissement de la communauté tennistique m'a fait plaisir parce que l'histoire est assez sombre.

On pourrait l'interpréter comme une intention de nuire même si ce n'est pas le cas. Je trouve donc valorisant que Naomi Osaka (ex-numéro une mondiale) soit productrice exécutive ou que l'entraîneur Patrick Mouratoglou (coach de Serena Williams, la tennismuse la plus titrée de l'histoire, pendant dix ans), ait échangé avec nous autour de pratiques sûres pour les enfants.

Le son contribue également à cette crédibilité tennistique...

Les balles de tennis, c'est comme du free jazz ou une ballade pour explorer le contraste sonore. Ainsi, ce silence de Julie est extrêmement dynamique, parfois bruyant, valorisant, violent. Il ouvre beaucoup de perspectives.

Ce contenu n'est pas visible à cause du paramétrage de vos cookies.

Comment avez-vous travaillé avec la musicienne Caroline Shaw ?

Elle s'est illustrée dans beaucoup de styles différents. Elle fait de la musique classique, du spoken word, elle a gagné un prix Pulitzer de la musique et un Grammy. Elle a travaillé avec Paul McCartney, Rosalía. On a l'impression de la retrouver dans toutes les playlists Spotify. Lui demander de faire la musique d'un petit film belge était très ambitieux.

Elle m'a envoyé une chanson dont la place croît à chaque chapitre du film jusqu'à ce qu'on l'entende en intégralité. Je n'ai jamais demandé à Caroline ses intentions et où elle voulait en venir. Poser trop de questions aurait été comme essayer de lire dans le journal de Julie. Parfois, quand on obtient quelque chose de bien, on dit simplement merci sans demander son reste.

Quelle influence la thématique de l'emprise a-t-elle sur votre façon de fabriquer le film ?

En français, l'équivalent du mot « safeguarding » n'existe pas. La signification de ce mot, beaucoup plus large que « sauvegarde », la traduction littérale, englobe non seulement la prévention, mais aussi l'éducation et la responsabilité. J'ai beaucoup lu sur ce thème, sur la meilleure façon d'encadrer les enfants et sur leur psychologie pour comprendre comment ils pouvaient percevoir mon attitude et mes mots.

Cela m'a beaucoup aidé à faire ce film. Par exemple, il ne faut jamais être seul avec un enfant et toujours s'assurer de la présence d'autres personnes référentes dont on explique les fonctions à l'enfant. Il ou elle peut me poser des questions, mais aussi s'adresser à la personne tierce. De cette manière, on encourage le dialogue. S'il ou elle n'ose pas me demander la permission de partir plus tôt pour suivre une formation ou tout simplement pour aller aux toilettes, il ou elle peut s'adresser à d'autres personnes.

Ce fonctionnement ne sert pas qu'à protéger les enfants. C'est aussi une manière de me sentir plus en sécurité. Je ne suis pas tout seul à assumer les responsabilités. L'idée, c'est qu'on peut faire des films tristes d'une manière très amusante et productive. L'un des objectifs de *Julie se tait*, c'est de parler de ce « safeguarding » et de l'intégrer dans le débat public. Nous avons aussi besoin de l'appui de la classe politique qui doit fournir des outils et un cadre pour généraliser ce type de fonctionnement.

Vos plans sont très picturaux avec une forte présence de lignes...

On interprète souvent le film d'une certaine manière, mais beaucoup de ces choses sont simplement des coïncidences. Travailler avec des plans fixes et avoir des personnages qui se déplacent est une façon de donner aux acteurs le pouvoir de créer du mouvement.

J'ai souvent utilisé le langage du tennis pour traduire les intentions des personnages avec les comédiens : « *Ici tu joues en défense, mais quand cette personne te demande ceci et que tu vois une ouverture, tu attaques avec cette réponse, puis tu montes au filet pour conclure le point et terminer cette conversation.* » Je vois le tennis comme une métaphore de la dramaturgie.

Pourquoi avez-vous choisi de ne jamais filmer le court de tennis dans son intégralité ?

Je ne suis ni athlète, ni du monde sportif. J'appartiens au milieu du cinéma. Je voulais un style visuel différent de celui qu'on a l'habitude de voir en regardant un match de tennis à la télé, quelque chose de cinématographique.

J'ai chorégraphié des répétitions de gestes d'entraînement. C'était un peu stressant pour les acteurs qui avaient besoin d'aide pour relever ce défi sans envoyer la balle dans la caméra. Mais ce sont des athlètes fantastiques qui adorent ce type de challenge.

Julie se tait, de Leonardo Van Dijl, Belgique - Suède, 1 h 37, sortie
en salles le 29 janvier 2025

par Michael Melinard



« Slocum et moi », « Julie se tait », « Apprendre », « la Pie voleuse » : notre choix de films du 29 janvier 2025

D'une cours d'école de la banlieue parisienne aux cours de tennis, du soleil de Marseille aux voiles des bateaux : toutes les passions sont dans la sélection de films que nous vous proposons.

Slocum et moi, de Jean-François Laguionie

Voyager : l'envie saisit, paraît-il, tous les Français au lendemain de la guerre. La paix revenue, les moments d'angoisse firent place à un désir d'ailleurs, surtout dans la famille de François, gentil petit banlieusard coincé sur les bords de la Marne. L'histoire est vraie : François, c'est Jean-François Laguionie, un très grand de l'animation française (le Tableau, Louise en hiver). Dans ce nouveau film, il retrace le rêve un peu fou de son père : construire dans son jardin une réplique du voilier légendaire sur lequel Joshua Slocum fut, en 1895, le premier navigateur à faire le tour du monde en solitaire.

François a 11 ans. C'est le temps des premières copines avec qui on se promène timidement dans la nature. Mais la communication est difficile avec un père taiseux aux faux airs de Gabin, qui se précipite en salopette sur son chantier dès qu'il rentre du travail. François découvrira que ce qui compte n'est pas tant que le bateau prenne la mer mais le plaisir de sa construction, les rêves et les subtils rapprochements entre le père et le fils qu'il aura fait naître. Sur un graphisme à l'unisson de la délicatesse et de la pudeur des sentiments exprimés, un magnifique et poétique voyage immobile. B.G.

La Vie aime beaucoup.

Julie se tait, de Leonardo Van Dijn

Julie, lycéenne, est une as de la raquette, coachée par Jérémy, avant que ce dernier ne soit mis sur la touche, après le suicide de l'une de ses anciennes élèves. Le titre résume parfaitement l'intrigue. Une enquête est ouverte, filles et garçons du club de tennis sont invités à parler, mais Julie s'obstine dans son silence. Ce qui importe est moins ce qu'elle tait – et que l'on devine, hélas ! trop bien –, mais la lente libération d'une emprise.

Comme un match éprouvant à mener contre elle-même. Un plan résume ce lien toxique avec son ancien coach (que l'on ne verra qu'une fois, le visage dans la pénombre) : allongée sur son lit, elle lui parle, le téléphone posé sur sa poitrine. Julie, certes, n'est ja-

mais seule, entourée de ses camarades de classe ou de sport. La caméra toutefois l'isole, souligne le poids de sa solitude. Un premier film d'une grande pudeur et d'une remarquable maîtrise formelle. F.T.

La Vie aime beaucoup.

Apprendre, de Claire Simon

En 1993, Claire Simon posait sa caméra dans une cour d'école et ramenait *Récréations*, un documentaire où perçaient dès le plus jeune âge violence et rapports de pouvoir. Cette fois encore, la cinéaste se place à hauteur d'enfants, mais le ton et le propos sont autres. Tourné à Ivry, en banlieue parisienne, et construit comme un kaléidoscope, *Apprendre* est un film dont émane une vision positive, presque idyllique, de l'école primaire.

Les enseignants, d'une remarquable bienveillance, donnent tout son sens à l'école républicaine, creuset d'intégration. L'émerveillement de Claire Simon face à ces jeunes pousses d'un monde en devenir n'exclut pas quelques couacs. Comme la venue de la très chic École alsacienne de Paris : le temps d'une tentative de concert partagé, les différences sociales et la dureté du monde s'invitent dans ce lumineux tableau. F.T.

La Vie aime bien.

La Pie voleuse, de Robert Guédiguian

Maria rêve. Elle imagine son petit-fils en pianiste virtuose. Et pour que cette joie advienne, elle vole. Elle escamote chèques et billets, puisant là où l'argent se trouve : chez ses patrons, des gens âgés. Pour le reste, Maria est une aide à domicile modèle qui ne compte pas son temps. « Je les aime », clame sincèrement Maria à propos de ses « victimes ». Maria est une sainte laïque et une voleuse. Difficile de ne pas s'attacher à elle, comme aux autres personnages de ce petit théâtre humain. Tous imparfaits, traversés par des contradictions, des fêlures, des attentes jamais comblées.

Il y a là Bruno, le mari de Maria, accro aux cartes, M. Moreau, rongé par la solitude, Laurent, son fils, qui succombe à un coup de foudre illusoire ou encore cette dame qui, depuis la guerre, attend le retour de son fiancé. Autant d'êtres réunis par l'espace - Marseille et le quartier de l'Estaque -, mais aussi par l'argent. Argent dérobé, argent espéré, argent perdu au jeu... Robert Guédiguian organise ce ballet avec une belle fluidité. Rêvant, lui - il nous le rappelle à la lecture du poème de Victor Hugo *les Pauvres Gens* -, d'un monde où l'emporterait la bonté. Elle n'est finalement pas loin, quand on regarde Ariane Ascaride, qui compose cette Maria à la morale parfois élastique mais lumineuse et fraternelle. F.T.

La Vie aime beaucoup.

Le Jardin zen, de Naoko Ogigami

Yoriko, la cinquantaine, mène une vie bien rangée entre son époux et son fils, s'occupe du foyer en bonne ménagère et, également, de son beau-père, alité à l'étage du pavillon familial. Comme nombre de femmes japonaises, elle passe son temps à répondre avec empressement et dévotion aux moindres désirs de ses proches. Jusqu'au jour où son mari quitte brutalement le domicile conjugal... Prise d'une sorte de crise existentielle, elle tente de réorganiser sa vie, trouve un travail et adhère à la secte de l'eau, un groupuscule religieux comme le pays en compte des milliers.

« Tant de gens sont anxieux de vivre sans croire à quelque chose », pense-t-elle, perdue dans le vide qu'est devenue sa vie. Premier film distribué en France de la réalisatrice Naoko Ogigami, ce Jardin zen n'a rien à envier aux œuvres d'un Kore-Eda (Nobody knows, Tel père, tel fils, L'innocence ...), plus connu chez nous. On y retrouve la même justesse d'interprétation, la finesse de l'analyse psychologique et le portrait d'un Japon toujours surprenant, où la société reste largement dominée par les hommes.

« Dès que nous sommes gentilles, les hommes en profitent », répète à l'envi une collègue de Yoriko. Le tout saupoudré d'un sens de l'absurde et de l'autodérision qui réserve bien des surprises. Les scènes du supermarché où Yoriko est caissière, avec un client obsédé par les produits périmés, sont particulièrement savoureuses. La quinquagénaire parviendra-t-elle à trouver un équilibre, entre son jardin millimétré et le culte qu'elle pratique avec ferveur ? Jusqu'aux tout derniers rebondissements, le mystère reste entier !

La Vie aime beaucoup.

Sing sing, de Greg Kwedar

Les films où des détenus montent sur scène pour mieux se faire la belle métaphoriquement ou pour de vrai relèvent presque d'un genre en soi. On a eu notamment Kad Merad, comédien en galère condamné à monter une pièce de théâtre avec des prisonniers (Un Triomphe d'Etienne Courcol), des durs de la mafia jouant Jules César devant la caméra des frères Taviani (César doit mourir). A son tour Greg Kwedar célèbre le travail du programme de réinsertion par les arts dans la prison de Sing sing . Le scénario est minimaliste, les bons sentiments sont de rigueur mais nombre des acteurs devant la caméra sont de fait derrière les barreaux. Fil conducteur, le personnage de Divine G - là aussi inspiré par un ex-détenu - victime d'une erreur judiciaire, qui trouve dans l'écriture et le théâtre, un lieu où réchauffer son humanité écorchée. Même si on pouvait espérer une histoire moins linéaire, la sincérité et l'optimisme du film méritent d'être salués.

La Vie aime un peu.

April , de Dea Kulumbegashvili avec Ia Sukhitashvili, Kakha Kintsurashvili

Prix spécial du jury à Venise, « meilleur film » à San Sebastian, prix d'interprétation en Asie et de la mise en scène à Hambourg, mention spéciale à Athènes ! Pas facile devant cette moisson d'éloges internationaux d'écrire : « La Vie n'aime pas ». Comme le disait une émission de télévision des années 60, ce sera « À vous de juger » . Mais, expliquons-nous : nous sommes en Géorgie où Nina, gynécologue, est soupçonnée de responsabilité dans la mort d'un nouveau-né. Obligée de se prostituer pour survivre dans une société malade et embourbée (tous ses déplacements se font sur des chemins boueux, au son d'aboiements de chiens hurlants) Nina pratique des avortements illégaux.

April illustre les dégâts que peut faire « l'auteurisme », mot positif quand on évoque le talent d'un cinéaste qui laisse son empreinte sur son œuvre. Mais quand l'auteur(e) en fait trop pour rappeler sa présence, quitte à épuiser le spectateur par des scènes chocs à tout prix (accouchements sanglants, l'un avec césarienne, avortement en temps réel ponctué de gémissements) ou des embardées mystérieuses vers le fantastique (qui est ce vieillard nu et décharné que l'on voit régulièrement errer dans la nuit ?). La bonne foi de la cinéaste (elle a enquêté sérieusement dans des maternités de son pays, particulièrement à la campagne), le courage et la générosité de l'héroïne (qui ne veut que venir en aide aux autres) ne sont pas en cause. N'empêche, long et répétitif, April plonge le spectateur dans un malaise croissant. À vous de juger !

Abonnez-vous à partir de 1€ le premier mois



https://medias.lavie.fr/api/v1/images/view/6798eb0ae02bf17eb52f26ca/width_1000/image.jpg



« Julie se tait » : toutes les nuances du silence

Par Catherine Painset

Mardi 28 Janvier 2025

Un film juste et fort sur un sujet délicat (les violences sexuelles dans le sport). Le premier long-métrage de Leonardo Van Dijl, jeune réalisateur belge de 33 ans. En salles ce mercredi. Jérémy, l'entraîneur de tennis, est suspendu. Une enquête est ouverte. On apprend bientôt que l'une de ses élèves s'est suicidée. Au club, les joueurs et joueuses sont incités à se confier, lors des entretiens individuels qui leur sont proposés. Julie, elle, se tait. Pourtant, elle est l'étoile montante, le grand espoir, celle qui a passé le plus de temps avec le coach.



Tessa Van den Broeck dans le rôle de Julie. - Photo Jour2fête

On rencontre Julie lors d'un beau premier plan, chorégraphié. Frappant la balle, apparaissant et disparaissant de notre champ de vision. [Le jeune réalisateur belge Leonardo Van Dijl](#) pose d'emblée un regard précis et attentif sur sa jeune héroïne. Il respecte sa part de mystère, nous la montre à la fois fermée, en colère et désemparée, explore toutes les nuances de son silence.

Il l'entoure aussi d'un amour fort et croissant de la part de ses camarades et des adultes. Tandis que Jérémy, lui, reste à la lisière, presque absent (une seule scène, mais marquante), et que son emprise, peu à peu, s'estompe.

Malgré sa forme assez modeste, *Julie se tait* est le fruit d'une pleine maîtrise : incarnation (l'engagement physique et émotionnel de [Tessa Van den Broeck](#)), habillage sonore (le flamand et le français qui s'entrecroisent, le son si particulier des balles de tennis, la musique chorale) et éclairages (le calme des scènes au crépuscule). Spectateurs, nous espérons que la fin soit réussie, pas pour nous mais pour Julie. Elle l'est, elle nous émeut.

Notre avis : 4/5

De Leonardo Van Dijl avec Tessa Van den Broeck, Ruth Becquart. Belgique, 1 h 37, drame.

ENTRETIEN. Le réalisateur de « Julie se tait » se confie sur son film dans le milieu du tennis

Le cinéaste belge Leonardo Van Dijl est venu présenter, en avant-première à Premiers Plans, son film « Julie se tait ». À découvrir ce mercredi 29 janvier dans les salles.



Après un passage à Premiers Plans le 25 janvier dernier, Leonardo Van Dijl était au cinéma mK2 Bibliothèque de Paris en compagnie de sa comédienne Tessa van Den Broeck (à sa droite) et de membres de Jour2Fête et de la Fondation Gan. | FONDATION GAN

Courrier de l'Ouest

LELIAN.

Publié le 28/01/2025 à 19h16

Chaque semaine, on fait le point sur les dernières actualités du grand écran
OK

Julie a quinze ans, consacre sa vie au tennis et est l'étoile montante d'une académie prestigieuse. Attachée à son entraîneur-mentor, elle décide de garder le silence

quand celui-ci est suspendu à la suite du suicide étrange d'une autre jeune tennismuse.

De quelle idée êtes-vous parti ? Des récents faits divers dans le sport et notamment dans le milieu du tennis ?

Leonardo Van Dijk : « Je ne suis pas parti d'un fait divers... mais de Hamlet et de sa question « to be or not to be ». Dans cette idée de silence, cela peut être une emprise, une violence. Mais lorsqu'on se décide à parler, on risque aussi d'être soumis à une certaine oppression, une autre forme de violence. Pour une jeune fille comme Julie, que faire ? Entre se taire et parler, il n'y a pas de bon choix. Avec cette histoire, c'est cela que je voulais raconter : il n'est jamais facile de briser le silence. On y perd toujours quelque chose. C'est pour cela qu'il faut de la douceur envers ceux et celles qui osent. Mais grâce à Gisèle Pelicot, il y a davantage d'empathie. Quand j'ai commencé à l'écrire il y a cinq ans, ce n'était pas le cas ».

Pourquoi le milieu du tennis ?

« J'y joue et c'est un milieu que j'aime vraiment bien. Si je raconte un milieu dans lequel je suis, j'ai la responsabilité d'être honnête. Et je peux aussi demander le soutien de mes amis pour l'écrire, pour le faire. Après le tournage, je dois pouvoir regarder tout le monde dans les yeux. Il me fallait de l'authenticité. Ce besoin de « vraie vie » permet d'être plus juste et d'offrir une métaphore pour une communauté plus large ».

L'abus sexuel et mental n'est pas montré mais suggéré, par quelques phrases éloquentes. C'était important pour vous ?

« Certaines personnes m'ont demandé pourquoi je ne l'avais pas montré et d'autres considèrent que seule la violence physique est un abus. La toxicité, l'emprise forment un large spectre et la société doit prendre conscience de ces différentes formes de violence pour mieux les détecter et s'en prévenir. J'espère que mon film participe à cette évolution et qu'il pointe des dérapages dans des milieux considérés comme protecteurs pour les enfants ».

Tout le monde est un peu « complice » dans votre histoire ?

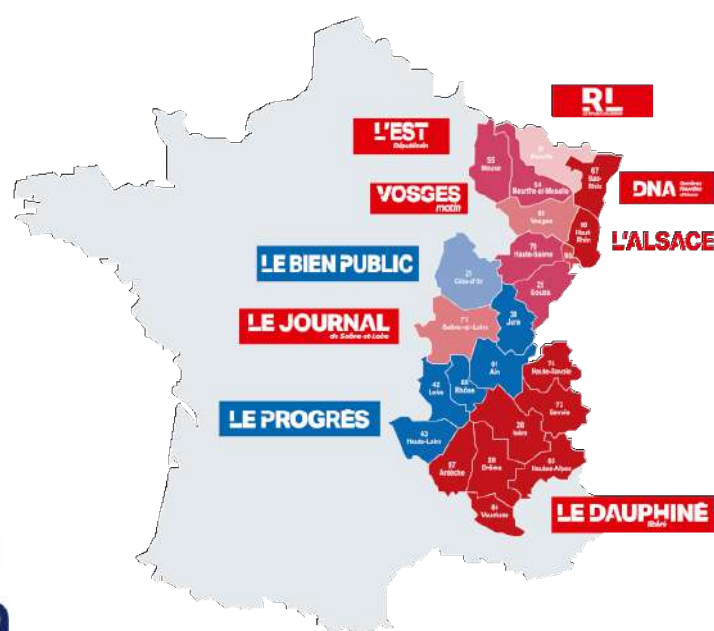
« C'est aussi cela que je voulais dire. Il n'y a aucune règle de savoir dire ou de savoir faire au départ mais que du chaos. Cela accentue la pression sur Julie. Cela la maintient dans l'emprise. Mon film n'est pas seulement l'histoire de l'émancipation d'une jeune joueuse de tennis mais aussi l'histoire de l'émancipation de son entourage ».

Quand vous pensez casting, vous pensez joueuse de tennis qui peut jouer la comédie ou l'inverse ?

« C'était une évidence de travailler avec des joueuses et des joueurs de tennis. A quinze ans, tu peux bien jouer la comédie mais tu ne peux pas apprendre à taper une balle en six mois ! Tessa van Den Broeck (Julie) a appris à jouer la comédie en six mois parce qu'elle avait ce talent en elle. Le tennis et le théâtre demandent

beaucoup de technique et peuvent s'entrecroiser. Et puis quand tu joues au tennis, tu as l'habitude que des gens te regardent, comme au théâtre. Enfin, j'ai filmé ce sport comme une chorégraphie ».

« Julie se tait » (1 h 37, Belgique-Suède) de Leonardo Van Dijl. Ce mercredi 29 janvier dans les salles.



Sorties ciné "Julie se tait" : un film sur l'effroi des violences sexuelles dans le sport

Le non-dit est en jeu dans le premier film du Flamand Leonardo Van Dijl, sur l'effroi des violences sexuelles dans le sport, et la lutte silencieuse pour vivre avec le trauma. En salles ce mercredi.

Nathalie Chifflet – Aujourd'hui à 11:00 – Temps de lecture : 2 min



Tessa Van den Broeck, véritable joueuse de tennis. Photo Nicolas Karakatsanis

À l'heure où l'on ne cesse de parler de la libération de la parole des victimes de violences sexuelles, voici un film important qui raconte son impossibilité. Présenté à La Semaine de la critique, coproduit par les frères Dardenne ou encore Florian Zeller, le film flamand *Julie se tait*, du jeune Leonardo van Dijl, est un récit sous la forme d'un non-récit des violences subies, sur la douleur enfouie, sur un traumatisme si puissant qu'il mure sa victime. Le silence comme un cri étouffé. Refuser de parler comme une stratégie de survie.

Le scénario de Leonardo Van Dijl et Ruth Becquart est d'autant plus intéressant que la victime que l'on suit, la Julie du titre, est une fille forte et inflexible, qui s'entraîne pendant des heures, à courir, à cogner dans des balles, suivant la ligne droite et rectiligne d'une volonté de fer et d'un mental d'acier. Dans ce récit des violences tues, Julie, avec une rigueur implacable, accomplit les gestes mécaniques d'une sportive surentraînée. La caméra, pudique et latérale, met en tension les heures de travail, l'effort sans fin, l'abnégation.

Le chef opérateur Nicolas Karakatsanis sublime les courts de tennis dans une photographie qui enveloppe Julie d'une lumière tamisée, presque douce. La mise en scène raconte sa solitude, son enfermement dans le plan. Et Julie ne sera jamais filmée en face tant qu'elle-même ne se sera pas confrontée pas à sa propre douleur.

Impressionnante Tessa Van den Broeck

Droite, la tête haute, Tessa Van den Broeck, pour son premier rôle, impressionne. Elle charrie une colère sourde, un désespoir adolescent, mais aussi une résilience obstinée. À chaque coup de raquette, c'est une tension qui se libère, une colère muette qui éclate. Le silence, loin de l'apathie, cogne fort, traversé par le bruit sec de la balle qui fend l'air comme un cri que personne n'entendra.

Julie se tait est un récit sur le mutisme imposé par la peur et l'emprise, un film qui observe les non-dits avec une force dramaturgique implacable. Que faire de la parole absente des victimes ?

Julie se tait de Leonardo Van Dijl, en salles dès ce mercredi 29 janvier. Durée : 1 h 37.



Julie se tait

ouest
france 

Ce premier long-métrage du Belge Leonardo Van Diji s'attaque subtilement au sujet des violences dans le sport à travers le portrait d'une espoir du tennis. Après le suicide d'une joueuse, son entraîneur est au cœur

d'une enquête. A-t-elle été aussi sa victime ? Honte ? Peur pour sa carrière ? Malgré l'insistance de ses proches, Julie (remarquable Tessa Van den Broeck) refuse de parler. Très fort. 1 h 37. (Pascale Vergereau)



Une nuit au zoo

Voilà un film d'animation à même de pouvoir séduire toutes les générations. On y assiste aux dommages collatéraux causés par la chute d'une météorite sur un zoo. Elle métamorphose les animaux en zombies baveux. Le point de départ d'une

comédie fantastique azimutée, multipliant les références (*The Thing...*) sans jamais ployer sous leur poids, grâce à son sens du gag et la grande qualité de son animation aux couleurs vives. 1 h 31. (Thierry Cheze)



Le jardin zen

Pour le premier de ses quatre films à sortir en France, la réalisatrice japonaise Naoko Ogigami (*Megane, Close-Knit...*) signe un remarquable portrait de femme. Celui d'une héroïne seule et heureuse de l'être depuis le départ de la maison de son fils. Sa sérénité va être mise à rude épreuve par le retour inattendu de l'homme qui l'avait largué sans ménagement. Un film réjouissant qui fait un sort au machisme triomphant. 2 h. (T. C.)



En salles CETTE SEMAINE

LES SORTIES DU 29 JANVIER

Télé
Loisirs



UN PARFAIT INCONNU ★★★

Le film s'intéresse à des périodes précises de la vie de Bob Dylan : son arrivée à New York, son règne sur la scène folk, puis son passage au rock électrique. Un sujet de niche ? Pas du tout. L'histoire va au-delà de l'anecdote pour s'ouvrir à un propos plus général sur la liberté artistique et les anticonformistes. Le film ravira autant les fans que les autres, grâce à la performance habitée de Timothée Chalamet (lire p. 13). ■ **MARGOT LOISEL**

> **BIOPIC.** États-Unis, 2024, 2 h 21. Réal. : James Mangold. Avec Timothée Chalamet, Edward Norton, Elle Fanning, Monica Barbaro.



JULIE SE TAIT ★★★

Julie travaille dur pour devenir une championne de tennis. Quand son coach est soupçonné d'agression sexuelle, elle préfère taire ce qu'elle sait et continuer à s'entraîner... Tout en dépeignant un contexte où la parole se libère autour de la joueuse, le réalisateur choisit d'axer le film sur son silence, sur les non-dits qui l'isolent peu à peu de ses camarades et la précipitent dans un état d'angoisse. Un parti pris qui fait la force de ce premier long métrage. ■ **S.O.**

> **DRAME.** Belg.-Suè., 2024, 1 h 40. Réal. : Leonardo Van Diji. Avec Tessa Van den Broeck, Ruth Becquart, Koen De Bouw.



UNE NUIT AU ZOO ★★

Une météorite s'écrase une nuit sur le zoo tranquille de Colepepper. En sort un parasite qui transforme les animaux en dangereux zombies. Gracie, une jeune louve fouguese, va tout faire pour sauver ses congénères. Elle s'associe pour cela à Dan, un puma qui souhaite retrouver sa liberté. Même si les graphismes ne sont pas toujours très heureux, cette animation drôle et dynamique ne manque pas de mordant et s'avère charmante. ■ **C.B.**

> **ANIMATION.** Can.-Fr.-Belg., 2024, 1 h 31. Réal. : Rodrigo Perez-Castro, Ricardo Curtis. Avec la voix en VF de Lucie Boujenah.



COMPANION ★★★

En pleine forêt, une femme assassine, pour se défendre, son amoureux qui l'avait invitée dans sa propriété pour le week-end... Réflexion sur la masculinité toxique et le consentement, *Companion* se révèle plutôt intelligent et connaît bien les prérogatives de son public, la génération Z ! Ce jeu de massacre est aussi haletant qu'amusant et les acteurs, de Sophie Thatcher (*Yellowjackets*) à Lukas Gage (*The White Lotus*), sont tous excellents. ■ **M.L.**

> **THRILLER.** États-Unis, 2024, 1 h 37. Réal. : Drew Hancock. Avec Sophie Thatcher, Jack Quaid, Lukas Gage, Rupert Friend.



APPRENDRE ★★★★★

Apprendre à se parler, à s'écouter, à vivre ensemble : c'est ni plus ni moins que l'avenir de la démocratie qui se joue dans cette école élémentaire d'Ivry-sur-Seine, en banlieue parisienne, que Claire Simon a filmée pendant une année. Furtivement, la cinéaste aborde des sujets fondamentaux (libre arbitre, rapports de classe...) et porte sur l'enfance un regard lucide qui nous aide à comprendre le monde des adultes. ■ **S.O.**

> **DOCUMENTAIRE.** France, 2024, 1 h 45. Réal. : Claire Simon.

Le Club de Mediapart

Participez au débat



Cédric Lépine

Critique de cinéma, essais littéraires, littérature jeunesse, sujets de société et environnementaux

Abonné-e de Mediapart

BILLET DE BLOG 14 NOVEMBRE 2024

Arras 2024 : Julie se tait (Julie zwijgt) de Leonardo Van Dijl

Alors que son coach de tennis doit s'absenter en raison des soupçons d'abus sur ses élèves qui planent sur lui, Julie se mure en son for intérieur tout en poursuivant son entraînement.

Ce blog est personnel, la rédaction n'est pas à l'origine de ses contenus.



Julie se tait (Julie zwijgt) de Leonardo Van Dijl © Jour2Fête

Film présenté en section « Découvertes européennes » de la 25e édition d'Arras Film Festival du 8 au 17 novembre 2024 : *Julie se tait* de Leonardo Van Dijl

Sous le signe du silence d'une jeune joueuse de tennis, Leonardo Van Dijl met en scène un drame en accordant une profonde attention à la composition de ses plans à partir de l'ingéniosité magistrale du chef opérateur Nicolas Karakatsanis. C'est là aussi la force de l'expression cinématographique qui consiste à laisser entendre et voir quelque chose qui est irréprésentable dans une jeune conscience bouleversée par une remise en question de son monde fait de discipline, de sacrifice et d'asservissement du développement de son corps sous la tutelle d'un homme.

Dans le contexte social du #MeToo du sport, où la société commence à peine à découvrir les abus, les harcèlements et la culture de l'inceste avec des figures paternelles abusant de jeunes filles en quête d'elles-mêmes sous la loi agressive des règles de la compétition imposant une hiérarchie opposant vainqueurs et vaincus très peu démocratique, Leonardo Van Dijl développe une mise en scène d'une grande méticulosité autour de sa jeune héroïne éponyme dont la subjectivité est

palpable dans chacune des séquences, avec une caméra faussement à distance puisqu'elle est toujours orientée sur les dynamiques sociales en cours.

Les plans fixes privilégient un sens de l'observation, appelant le public à voir ce qui ne peut être explicitement énoncé. Si la figure étouffante du coach oppressif apparaît ainsi qu'une seule fois à l'écran filmée à contre-jour pour garder son image encore dans l'ombre, elle reste omniprésente tout au long du film et l'intrigue repose dès lors sur la tentative de se défaire de la dépendance de cet homme dont l'adolescente pense lui devoir la construction de sa propre révélation au monde en tant que joueuse de tennis douée. Avec une figure mutique, le grand défi du cinéaste consistait à décrire la tension psychologique tout au long du film, ce qui passe par une observation fine où le trouble créé par une position de caméra vient rappeler un lointain héritage de l'expressionnisme qui s'hybride de manière prodigieuse avec une approche documentaire du réel.

Ajoutons à cela la subtile composition musicale de Caroline Shaw pour continuer à nourrir les approches du réel tout autant que l'intrigue inhérente. Ce premier métrage met ainsi tout un savoir faire subtil nourri par une conscience profonde de la mise en scène cinématographique au service d'un sujet dramatique traité avec autant de justesse, pudeur et d'intelligente empathie.



Julie se tait

Julie zwijgt

de Leonardo Van Dijl

Fiction

100 minutes. Suède, Belgique, 2024.

Couleur

Langues originales : néerlandais, français

Avec : Tessa Van den Broeck (Julie), Ruth Becquart (Liesbeth), Koen De Bouw (Tom), Claire Bodson (Sofie), Laurent Caron (Jérémy)

Scénario : Leonardo Van Dijl, Ruth Becquart

Images : Nicolas Karakatsanis

Montage : Bert Jacobs

Musique : Caroline Shaw

Son : Boris Debackere

Mixage : Gustaf Berger, Arne Winderickx

Assistanat à la réalisation : Joke Pevenage

Direction artistique : Quentin Warzee

Décors : Julien Denis, Quentin Warzée

Maquillage : Michelle Beeckman

Coiffure : Michelle Beeckman

Costumes : Ellen Blereau

Casting : Sien Josephine Teijssen

Superviseur post-production : Bram Versteijhe

Production : Gilles Coulier, Gilles De Schryver, Wouter Sap, Roxanne Sarkozy, Delphine Tomson

Sociétés de production : De wereldvrede, Les Films du Fleuve, Hobab, Film i väst

Distributeur (France) : Jour2Fête

Sortie salles (France) : 29 janvier 2025

Ce blog est personnel, la rédaction n'est pas à l'origine de ses contenus.

Ecran Large / Films / Critiques

FILMS

Julie se tait : critique d'une balle de match

Par **Geoffrey Crété**

29 janvier 2025

0 commentaire

C'est la belle surprise de la semaine : Julie se tait. Réalisé par Leonardo Van Dijl, qui a co-écrit le scénario avec Ruth Becquart, ce film présenté au Festival de Cannes dans le cadre de la Semaine de la Critique raconte l'histoire d'une adolescente (Tessa Van den Broeck) passionnée par le tennis, qui semble destinée à une grande carrière... sauf qu'il y a un grave problème dans son club. Et on sent que quelque chose est sur le point de craquer. À découvrir au cinéma dès le 29 janvier.



© Canva Jour2fête

« JE », SET ET MATCH

Sur l'affiche, elle crie. En réalité, elle se tait. Pourtant, a priori, Julie a tout pour elle. Des parents, des amis et **un avenir tout tracé grâce au tennis**. Grand espoir d'un club prestigieux dont elle est la meilleure élève, elle semble destinée à une grande carrière,

en partie grâce à un entraîneur réputé qui l'accompagne. Sauf qu'il se passe quelque chose dans son club. Et alors qu'une enquête est ouverte, et que tout le monde panique, s'interroge et veut en parler, **Julie dit qu'elle n'a rien à dire.**

C'est évidemment faux, et tout le film va le raconter. Mais la véritable question ne sera pas de savoir ce qui s'est passé exactement. La quasi-évidence est vite confirmée, et ce n'est pas le vrai sujet. **Julie se tait** a beau être **un film cocotte-minute**, où quelque chose semble souvent sur le point d'exploser, le scénario signé Leonardo Van Dijl et Ruth Becquart (qui incarne également la mère de Julie) a l'intelligence de **ne pas exploiter ce sujet pour en tirer un vulgaire suspense**. Et c'est ce qui lui permet de raconter une histoire bien plus intéressante et précieuse.

JULIE SE TAIT - Bande Annonce



TEMPS MORT

Julie se tait parle d'une chose souvent négligée dans les discours sur l'importance de libérer la parole des victimes, parfois réduits à des phrases toutes faites bien pratiques : le temps. **Le temps qu'il faut prendre, qu'il faut laisser, qu'il faut accepter.** Et celui qu'il ne faut pas imposer simplement pour les apparences et les agendas.

Le film fonctionne ainsi à rebours, ou presque. Avant d'arriver à la parole et la libération, il faut passer par le silence et le vide. Donc le réalisateur Leonardo Van Dijl **prend justement le temps de suivre son héroïne revivre.** Les entraînements, les amis et les pauses se succèdent, recréant une bulle de presque normalité où Julie peut se

reconstruire à son rythme. Un cri par ci, un rire par là, et elle se réactive peu à peu en tant **qu'adolescente, avant d'être « la victime » ou « la témoin »**.

Ces étapes, le réalisateur les filme un peu comme les rouages d'une **machine qui se remet en marche** (cette scène hypnotisante où les joueurs et joueuses défilent en boucle pour renvoyer la balle hors-champ). De quoi laisser au public le temps, là encore, de capter tous les signaux invisibles, et surtout de comprendre qui est Julie.



Julie se tend

LA BALLE EST DANS LEUR CAMP

Il y avait mille manières d'aborder un tel sujet et **Julie se tait** a choisi l'une des plus belles : en faisant un pas de côté. Même la scène saisissante de la confrontation entre l'adolescente et l'entraîneur en est un bon exemple, où tout est pesé pour **raconter le maximum avec le minimum** : la distance de la caméra, le déséquilibre entre les mots des deux côtés, les silences comme langage, et les tremblements presque imperceptibles de Julie, **incarnée par l'excellente Tessa Van den Broeck**.

Julie se tait évite d'exploiter bêtement et salement ce cheminement vers le témoignage. En déplaçant le centre de l'attention vers les autres (la parole de

l'entraîneur plutôt que celle de l'adolescente, l'écoute des parents plutôt que l'action de leur fille), le scénario raconte intelligemment **le poids qui pèse sur les épaules des mauvaises personnes**, chargées de devenir la solution à un problème dont elles sont les premières victimes. Une manière subtile de dire que la véritable charge devrait être portée par les adultes et pas les mineurs, qu'importe le rôle salvateur qu'on veut leur confier.



Julie se terre

Et si le film réussit si brillamment à montrer tout ça, c'est parce que **jamais il n'étaie son discours**. Celui-ci se construit au fil de séquences faussement anodines et non démonstratives, notamment les interactions avec ce nouvel entraîneur, quand Julie et lui cherchent en silence la bonne distance.

Jusqu'à la toute fin, et son parti pris fort, **Julie se tait** prend soin de suivre le tempo de son héroïne, sans forcer les mots ni les actions. De quoi placer le public au bon endroit, et **soulever les questions les plus importantes de la meilleure des manières**.



PRIX FONDATION GAN
À LA DIFFUSION
63^e SEMAINE DE LA CRITIQUE
CANNES 2024



PRIX SACD
63^e SEMAINE DE LA CRITIQUE
CANNES 2024

“Un premier film remarquable.”
Les Inrocks

JULIE SE TAIT



un film de LEONARDO VANDIJL

jour2fête
DISTRIBUTION

AU CINÉMA LE 29 JANVIER

Rédacteurs : Geoffrey Créte

RÉSUMÉ ★★★★★

Porté par l'excellente Tessa Van den Broeck, *Julie se tait* fait tous les bons choix pour aborder ce sujet avec la distance et l'intelligence nécessaires, et pour véritablement raconter quelque chose de précieux.

Drame

Commenter

Vous aimerez aussi

Commentaires

Connexion

Veillez vous connecter pour commenter

0 Commentaires



Commenter

Votre e-mail *

S'inscrire à la newsletter

★ S'abonner

Nous contacter



A la Une Critiques En salles Festival de Cannes

Cannes 2024 | La Pampa / Julie se tait : quand le poids du secret étouffe la jeunesse

28 janvier 2025 6 min read Kristofy

Ce qui guide la sélection de la Semaine de la Critique à Cannes pourrait s'apparenter à 'un souffle d'air frais'. De fait, dans *La Pampa* tout comme dans *Julie se tait*, deux films de la sélection parallèle cannoise de l'an dernier, il y a une recherche d'un appel d'air. Le jeune Jojo dans le monde d'un championnat de motocross dans *La Pampa* tout comme la jeune Julie dans celui du tennis en compétition dans *Julie se tait* font face à une même impossibilité de parler : lui voudrait dire mais autour de lui les autres ne sont pas prêts à entendre; elle ne voudrait pas dire quand autour d'elle les autres commencent à écouter.

Willy et Jojo sont amis d'enfance et ne se quittent jamais. Pour tuer l'ennui ils s'entraînent à la Pampa, un terrain de motocross. Un soir, Willy découvre le secret de Jojo...

La Pampa est un premier film d'**Antoine Chevrollier**, qui se déroule dans le Maine-et-Loire. Comme d'autres premiers films français cannois l'an dernier, le lieu

importe. *Diamant brut* d'Agathe Riedinger explore les environs de Fréjus, *Le Royaume* de Julien Colonna s'enracine dans la Corse de 1995, et *Vingt Dieux* de Louise Courvoisier se situe dans le Jura... Ces primo-cinéastes, auxquels on pourrait ajouter la camargue d'*Animale* d'Emma Bennestan, racontent des histoires dans des territoires de la France rarement filmés au cinéma, en tout cas de cette façon : en mettant en avant la jeunesse avec la révélation de nouveaux visages devant la caméra.



Le réalisateur Antoine Chevrollier n'est pas tout à fait inconnu. Il a déjà participé à plusieurs séries télé (*Baron noir*, *Oussekinge*). Pour son premier film, il s'inspire un peu de son enfance : un endroit où les jeunes font de la moto-cross, un sport-jeu aussi dangereux qu'exaltant. Quand Willy (**Sayyid el Alami**) découvre le secret de son meilleur ami Jojo (**Amaury Fouche**), il ne faut donc pas que ça se sache. Il faut même qu'on le cache, surtout au père de Jojo (**Damien Bonnard**). Ensemble ils se préparent un peu pour passer le bac au lycée et beaucoup plus pour le championnat local de moto-cross avec un coach (**Artus**). Il faut se mesurer aux autres et se défier soi-même, en bref il faut devenir un 'bonhomme' avec tout ce que ça peut signifier de masculinité très affirmée, voire trop, et de virilité potentiellement toxique.

Dans cet environnement, la sexualité de Jojo risque de faire exploser ses relations avec ses potes et avec ses parents. Il pourrait risquer l'exclusion de la compétition (et donc de ses ambitions), de sa bande et de sa famille. Pas sûr de pouvoir assumer toutes les réactions des uns et des autres.

Si l'amitié de Willy va lui rester acquise, la suspicion puis la révélation de cette vérité intime peut faire éclater tout son monde. La mise en scène immersive et la sensibilité qui se dégage de ces amitiés masculines, de la découverte de soi et des pressions sociales en milieu rural rappelle *Vingt Dieux*, cette fois-ci dans un registre autrement moins feel-good, mais tout aussi généreux. Certes, le film prévisible dans son développement narratif. On est davantage épaté par les performances plus que convaincantes des acteurs. Mais c'est avant tout la belle tension dramatique de *La Pampa* que l'on retient. Elle permet à son histoire de révéler le poids d'une émancipation empoisonnée, loin des clichés binaires et polarisés qu'on nous survend dans l'actualité.

Julie, une star montante du tennis évoluant dans un club prestigieux, consacre toute sa vie à son sport. Lorsque l'entraîneur qui pourrait la propulser vers les sommets est suspendu soudainement et qu'une enquête est ouverte, tous les joueurs du club sont encouragés à partager leur histoire. Mais Julie décide de garder le silence...

Un club de tennis, et des joueurs qui rêvent d'être parmi les meilleurs. Julie se prépare pour une sélection très importante : elle pourrait devenir une professionnelle. Il faut s'entraîner pour le service, pour les déplacements sur le terrain, pour du renforcement musculaire, pour du mental, avec ce rêve, au final, d'être une championne.

Julie se tait débute au moment où tout le monde ne parle que d'une chose : l'entraîneur a été suspendu, sans qu'on sache vraiment pourquoi. Il y a bien cette rumeur... Les conséquences d'une tentative de suicide d'une jeune joueuse. L'entraîneur est licencié, et ne reviendra plus. Pour Julie (**Tessa Van den Broeck**), meilleur espoir du club, comme pour les autres, il faut continuer. Mais le mental est perturbé. Les responsables veulent écouter les témoignages des aspirants-champions. Julie, elle, n'a rien à dire, Julie continue de ne rien dire, et pourtant, parfois, cet ancien entraîneur lui téléphone même après son exclusion.



Julie se tait explore les mécanismes d'une emprise puissante entre un entraîneur adulte et une jeune sportive adolescente, cette zone grise où un homme peut jouer à la fois un rôle de tuteur et celui de confident pour abuser de sa position à l'encontre de jeunes filles. Le film de **Leonardo Van Diji** est, comme *La Pampa*, en immersion dans un environnement suffocant. Illustration des questions actuelles post-

#MeToo et traduction de la difficulté de libérer la parole, la réalisation subtile et épurée, aborde avec finesse ses thèmes, sans didactisme.

La performance de Tessa Van den Broeck dans le rôle de Julie, incarnant avec justesse cette jeune athlète confrontée à des dilemmes moraux et personnels, écraserait presque la perception du film. Filmé à l'os, avec cadrages géométriques et de judicieux hors-champ, *Julie se tait* réussit un beau premier service et quelques beaux coups droits gagnants grâce à la profondeur émotionnelle profonde, sans recourir à des dialogues explicatifs. De cette introspection quasi psychanalytique, naît une farouche envie de crier, serrer le poing et d'affirmer, là encore, son identité.

La Pampa

Cannes 2024. Semaine de la Critique

1h43.

Avec Sayyid El Alami, Amaury Foucher, Damien Bonnard, Florence Janas, Artus Solaro, Léonie Dahan Lamort, Axelle Fresneau, Mathieu Demy, Hadrien Heaulmé, Marlon Hernandez, Yannis Maaliou

Réalisation : Antoine Chevrollier

Scénario : Antoine Chevrollier, Bérénice Bocquillon, Faïza Guène

Distribution : Tandem Films

=

Julie se tait

Cannes 2024. Semaine de la Critique

1h37.

Avec Tessa Van den Broeck, Ruth Becquart, Koen De Bouw, Claire Bodson, Laurent Caron...

Réalisation : Leonardo Van Dijl

Scénario : Leonardo Van Dijl, Ruth Becquart

Distribution : Jour2fete



Critique

Julie se tait - Leonardo van Dijl - critique

Accueil > Cinéma > Critiques et fiches films > Julie se tait - Leonardo van Dijl - critique

Le 28 janvier 2025

Un premier long métrage sensible et sobre, qui transcende le caractère sociétal de son sujet par une écriture fluide et une réelle poésie filmique.

Follow @aVoiraLire



- > **Réalisateur** : Leonardo van Dijl
- > **Acteurs** : Koen De Bouw, Tijmen Govaerts , Claire Bodson, Ruth Becquart, Laurent Caron, Stefan Gota, Tessa Van den Broeck, Pierre Gervais
- > **Genre** : Drame, Teen movie, Film de sport
- > **Nationalité** : Suédois, Belge
- > **Distributeur** : Jour2fête
- > **Durée** : 1h37mn
- > **Titre original** : Julie zwijgt
- > **Date de sortie** : 29 janvier 2025
- > **Festival** : Festival de Cannes 2024



- 0 Avis
- 0 personne L'a vu
- 0 personne Veut le voir

Résumé : Julie, une star montante du tennis évoluant dans un club prestigieux, consacre toute sa vie à son sport. Lorsque l'entraîneur qui pourrait la propulser vers les sommets est suspendu soudainement et qu'une enquête est ouverte, tous les joueurs du club sont encouragés à partager leur histoire. Mais Julie décide de garder le silence.

LEONA
DIJL

Leor

VOS AV



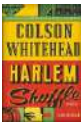
Ten
Par
livr
Le ;
Spi



La
Gaë
livr
Le ;
Spi



Le i
Giu
crit
Le ;
Spi



Har
Wh
livr
Le ;
Spi



Critique : Coproduit par plusieurs sociétés dont Les Films du Fleuve (Delphine Tomson, les frères Dardenne), *Julie se tait* est le premier long métrage de Leonardo van Dijl. Ce cinéaste belge avait déjà réalisé trois courts dont *Stephanie* (sélection officielle Cannes 2020), récit axé sur une très jeune gymnaste. Présenté à la Semaine de la Critique 2024, où il a remporté le prix SACD, *Julie se tait* (coécrit avec Ruth Becquart, qui joue le rôle de la mère de la protagoniste) a également pour cadre le sport. Julie est une lycéenne discrète qui mène une vie sociale semblable à celle des jeunes de son âge. Elle éprouve une véritable passion pour le tennis, les entraînements pour des compétitions de haut niveau rythmant son existence. La suspension de Jeremy, son coach, à la suite du suicide d'une ancienne joueuse, met Julie au cœur de toutes les attentions. En effet, des groupes de parole sont organisés par le centre sportif pour que les joueuses témoignent sur le comportement potentiellement toxique de leur entraîneur. Julie semble avoir des révélations à faire. Mais Julie se tait... « *En écrivant cette histoire, je me suis rendu compte qu'à bien des égards, nous sommes tous Julie. Chacun a des silences en soi, des choses qu'on n'a jamais confiées à personne ou qu'on n'a jamais sues dire. Julie nous permet d'explorer nos silences, qu'il s'agisse d'un mécanisme de défense, d'une forme de résistance, d'une source d'affirmation ou d'une violence* ».



Crédit : Nicolas Karakatsanis

Ces précisions du réalisateur dans le dossier de presse mettent l'accent sur l'aspect central du film, porté par un mini-suspense : Julie se mettra-t-elle à parler ? Une unique mais saisissante séquence où Jeremy apparaît à l'écran, en présence de la jeune fille (l'un des plans fixes les plus forts de ces derniers temps) révèle qu'elle aurait en effet bien des raisons de divulguer des informations sur lui... Alternant les non-dits (et pas seulement en raison du mutisme de l'héroïne) et des passages plus explicatifs, le scénario est rigoureux et ne cède ni au manichéisme, ni aux sirènes d'un énième « dossier de l'écran » sur sujet sociétal, à savoir l'emprise et les abus sexuels dans le secteur sportif, et la société en général. Le thème, qui avait en partie déjà été traité dans *Slalom* de Charlène Favier, situé dans le milieu du ski, aurait pu conduire aux excès de lourdeur psychologique ou policière, ce qui n'est pas le cas.



Crédit : Nicolas Karakatsanis

Les silences de Julie font écho à ceux d'autres figures féminines du cinéma, de la *Mouchette* de Bresson à Émilie Dequenne dans *Rosetta*, en passant par Isabelle Huppert, dans *La dentellière* ou, récemment, Emmanuelle Devos dans... *Un silence* (sur les témoins de l'inceste). Le souvenir du mal-être de ces femmes (pour des motifs certes divers) apparaît dans ces scènes où la jeune fille vit manifestement un trauma, irradiées de mystère et parfois nimbées d'une poésie visuelle et sonore (la partition musicale de Caroline Shaw) qui n'édulcore en rien la gravité du propos. Du premier plan où Julie sort du cadre après avoir envoyé quelques balles, jusqu'au plan final où la caméra s'attarde sur elle, la mise en scène est cohérente et sobre, en harmonie avec l'écriture. Et les acteurs non professionnels (dont la jeune Tessa Van den Broeck, étonnante) se mêlent avec harmonie à des interprètes chevronnés admirablement dirigés, comme Koen De Bouw (le père) et Claire Bodson (la directrice du centre). Avec ce coup d'essai qui est un coup de maître,



Bill
Kin
Le :
Spi



Div
Ma
crit
Le :
Spi



Lar
Tell
Gor
Le :
Spi



Cla
pas
ven
du :
Le :
Spi



Le
Ma
crit
Le :
Spi



Sar
l'éc
- cr
Le :
Spi

LE FILM SEMAI



FILMS

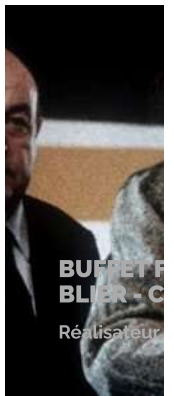


Leonardo van Dijn apparaît clairement comme une révélation importante du cinéma belge, de la trempe d'un Lukas Dhont.

JULIE SE TAIT - Bande Annonce



Gérard Crespo



BUFFET
BLIER - C
Réalisateur



GALERIE PHOTOS



© Jourzfête



Crédit : Nicolas Karakatsanis



Crédit : Nicolas Karakatsanis



Crédit : Nicolas Karakatsanis

[prec](#) [suiv](#)

Votre avis

Votre note :

0 vote

SUIVEZ
FACEBO

NOS GA

aVoir-aLire.com, dont le contenu est produit bénévolement par une [association culturelle à but non lucratif](http://www.net1901.org/association/ASSOCIATION-DES-REDACTEURS-CULTURELS.1296903.html) (<http://www.net1901.org/association/ASSOCIATION-DES-REDACTEURS-CULTURELS.1296903.html>), respecte les droits d'auteur et s'est toujours engagé à être rigoureux sur ce point, dans le respect du travail des artistes que nous cherchons à valoriser. Les photos sont utilisées à des fins illustratives et non dans un but d'exploitation commerciale. Après plusieurs décennies d'existence, des dizaines de milliers d'articles, et une évolution de notre équipe de rédacteurs, mais aussi des droits sur certains clichés repris sur notre plateforme, nous comptons sur la bienveillance et vigilance de chaque lecteur - anonyme, distributeur, attaché de presse, artiste, photographe. Ayez la gentillesse de contacter [Frédéric Michel](mailto:fmichel@avoir-alire.com) (fmichel@avoir-alire.com), rédacteur en chef, si certaines photographies ne sont pas ou ne sont plus utilisables, si les crédits doivent être modifiés ou ajoutés. Nous nous engageons à retirer toutes photos litigieuses. Merci pour votre compréhension.



ABUS DE CINÉ

JULIE SE TAIT

Un film de Leonardo Van Dijl

Avec Tessa Van den Broeck, Ruth Becquart, Koen De Bouw, Claire Bodson, Laurent Caron, Julliette De Hous, Stefan Gota, Pierre Gervais...

S'extirper de l'emprise

Julie est une lycéenne, dont le don pour le tennis est reconnu, lui permettant quelques aménagements dans son emploi du temps, pour pouvoir s'entraîner, et l'obligeant à participer à des tournois les week-ends. Suite au décès d'Aline, l'une des filles les plus douées du club, sa directrice a demandé une enquête, suspendu leur entraîneur, Jeremy, et propose à chaque membre un entretien individuel. Mais Julie n'a pas envie de parler, elle se questionne sur les raisons de la suspension de Jeremy, avec lequel elle est restée en contact, et a du mal à accepter son remplacement par Bachie...



© Nicolas Karakatsanis - Fourni par Jour2Fête

Doublement récompensé à la Semaine de la critique cannoise avec le Prix Fondation Gan à la Diffusion et le Prix SACD, "**Julie se tait**", premier film belge, mêlant français et flamand, nous positionne au plus près d'une adolescente, se terrant dans un certain mutisme, ne comprenant pas pourquoi une camarade de jeu s'est suicidée, et essayant de découvrir pourquoi son entraîneur a été suspendu. Orienté sur la capacité à briser le lien, le film observe

à juste distance cette jeune fille dans son isolement progressif, les plans, savamment calculés, venant à l'appui de cette situation, qu'elle soit entourée ou non. En maintenant le mystère sur l'enquête en cours, le black out sur les témoignages des autres, c'est le silence de Julie qui montre en soi l'existence d'une emprise, que le lien, même ponctuel, maintenu avec son ancien entraîneur (Jeremy), commence à dévoiler, comme les rares paroles où elle semble d'abord le défendre.

Mais il suffit d'un dialogue avec un téléphone posé sur la poitrine, ou d'une scène de rencontre au café, pour déceler les rouages d'une manipulation, basée sur la flatterie (se sentir spéciale) et visant à se poser en seul mentor ou à minimiser certains gestes. Le choix de maintenir finalement le fameux « accusé » hors cadre quasiment tout le film (il s'incarne par un bout de film sur Aline, apparaît quelques instants au café, revient dans une vidéo internet dont on entendra que le son) rajoute à la suspicion et au malaise, mais permet avant tout d'attendre la parole de celle qu'on pressent comme potentielle victime. Décrivant une vie certes bien réglée mais morne, faite de gestes répétitifs et de décors aux couleurs éteintes (un reflet de l'état psychologique de la protagoniste) le film questionne avec intelligence la capacité à prendre du recul sur sa propre situation en tant qu'adolescent(e) influençable. Après "Slalom" en 2020, avec Noée Abita, dans le monde du ski, "**Julie se tait**" prend donc le monde du tennis comme terrain de questionnement sur la protection des mineurs, et leur capacité à s'extirper eux-mêmes d'une situation toxique. Et la grande force du scénario réside là : donner progressivement la force à son personnage d'accepter l'aide des autres, sans être totalement désarmée, mais en faisant les choses à son rythme.

Olivier Bachelard



BANDE A PART

• CRITIQUES

Julie se tait de Leonardo Van Dijl

Le grand chemin

Leonardo Van Dijl imprime sa marque avec son premier film long, au propos fort et à la maîtrise rare. Ce parcours minutieux de la renaissance d'une jeune sportive abusée happe par sa méticulosité bienveillante.

Impressionnant premier long-métrage, révélé à la dernière Semaine de la Critique à Cannes. **Julie se tait** saisit par sa force de frappe. Si l'héroïne-titre reste taiseuse, sa présence constante raconte beaucoup, et le film est riche de sens. En une heure et demie, il immerge le public dans une portion de vie dont il ne ressort pas indemne. La particularité de cette expérience immersive est d'assister en direct à une prise de conscience progressive, à une réappropriation de soi, à une résilience en marche. Proposition cinématographique singulière, tant les récits d'abus privilégient souvent de traiter frontalement ledit abus, ou par l'angle de la défense, de la vengeance, ou du processus judiciaire. Leonardo Van Dijl choisit de coller à une protagoniste qui entend, écoute, perçoit, devine, intègre, digère, et vit une compréhension a posteriori, à son rythme et en silence. L'injonction collective est de parler, mais Julie ne peut pas faire autrement que se taire, et sa réserve force à la regarder et à l'écouter autrement. L'ingéniosité est de ne pas associer parcimonie verbale et isolement. La jeune tenniswoman vit, s'entraîne et fait corps avec les autres.

La préadolescente de son court-métrage **Stéphanie**, révélé au Festival de Cannes 2020, était une brillante gymnaste de onze ans. Leonardo Van Dijl filmait déjà au cordeau la

discipline et l'autodiscipline de fer, la résistance dans la douleur physique, la volonté de mener à bien sa mission d'athlète, et l'avancée dans la rétention verbale. Ici, la joueuse de tennis suit une même ligne décidée, mais elle a gagné en maturité, et elle n'est pas seule. L'ultra-précision de l'écriture et de la mise en scène accompagne cette fille de son temps. À la fois comme les autres et à part, par sa vie dédiée à l'excellence sportive. La singularité du regard tient à l'absence de jugement. La caméra devient témoin du cheminement de Julie, et alliée bienveillante sans pathos, toujours à la bonne distance. L'abus se devine, par le questionnement du personnage et ses recherches, par son entrevue avec son entraîneur, par sa reconnaissance finale à sa directrice de club. La finesse d'exécution et la pudeur décuplent l'effet produit.

Le cinéaste a eu de l'instinct en choisissant son actrice, véritable as de la terre battue et douée d'une présence saisissante. La compréhension intérieure de **Tessa Van den Broeck** transcende son incarnation, sans une once de performance forcée. La place de l'objectif, les plans fixes, le montage, l'utilisation de la musique de **Caroline Shaw**, tout relève d'un dosage minutieux et puissamment signifiant. Tout comme le soleil, la nature, et l'ouverture au monde réchauffent progressivement le monde de Julie, avec méticulosité et assurance. La très belle nouvelle de ce premier long est aussi de témoigner d'un sujet de société sans en faire un film à dossier, mais en atteignant son but par l'accomplissement artistique. Et de révéler un jeune réalisateur à la précision démente, sans qu'il étouffe son sujet, ni l'émotion en jeu, organique. Elle rejaillit une fois le générique fini. *Julie se tait* infuse dans les regards. Dans les tripes. Dans l'esprit. L'héroïne palpite, elle est bien vivante.

Julie se tait

Réalisé par **Leonardo Van Dijl**

Avec **Tessa Van den Broeck, Ruth Becquart, Koen de Bouw, Claire Bodson, Laurent Caron**

Date de sortie : 29 janvier (1 h 37).

Droits photographiques : Copyright Nicolas Karakatsanis.

« Julie se tait » : silence d'une jeune sportive abusée dans un film de Leonardo Van Dijl

Par [Simon Bornstein](#) 26 janvier 2025



Le cinéaste belge Leonardo Van Dijl traite avec une remarquable précision et sans sensationnalisme le thème des agressions sexuelles dans le domaine sportif.

Nouveau chapitre pour le cinéma belge

Le Festival de Cannes a vu se hisser sous les projecteurs *Julie se tait*, la première œuvre marquante du jeune cinéaste belge Leonardo Van Dijl, en lice dans la catégorie prestigieuse de la Caméra d'or. Ce long-métrage débute sa diffusion sur grand écran dès le mercredi 29 janvier.

À l'âge de quinze ans, Julie, jeune prodige du tennis, suit une formation intense sous la supervision de Jeremy, son entraîneur depuis son enfance. Mais un jour, Julie voit son monde bouleversé lorsque Jeremy est mis à l'écart après que les rumeurs d'une ancienne membre du club ayant mis fin à ses jours surgissent. Une enquête interne est lancée, incitant les athlètes à s'exprimer. Or, même si Jeremy, relégué de ses fonctions, continue de maintenir un lien secret avec elle par messages et appels, Julie choisit de demeurer silencieuse.

Représentant belge pour les Oscars

Désigné par la Belgique pour représenter le pays aux Oscars 2025, dans la catégorie du meilleur film international, *Julie se tait* s'attaque à une thématique délicate : les violences et abus sexuels dans le sport, un domaine qui ne fait malheureusement pas exception. Même si le contexte se situe en Belgique, l'histoire pourrait facilement se transposer en France, où le mouvement #MeToo a inspiré des révélations, comme celles de la patineuse Sarah Abitbol en 2020.

Le film s'attache moins à illustrer les gestes répréhensibles eux-mêmes qu'à explorer la nature insidieuse de l'emprise psychologique. Dans l'univers difficile et exigeant des jeunes sportifs, où la rigueur et les sacrifices priment, l'entraîneur acquiert souvent un statut de mentor privilégié.

Jeremy persuade Julie qu'il détient les clés de sa réussite, la séparant progressivement de son entourage pour mieux contrôler sa vie. Comme de nombreuses victimes, Julie ne parvient pas à s'affranchir du joug de cette emprise, surtout quand Jeremy persiste à rester en contact. Au fil de nouveaux entraînements sous la direction d'un coach bienveillant, Julie commence à percevoir à quel point l'influence de Jeremy était néfaste.

Éveil à une nouvelle réalité

Julie découvre une nouvelle source de progrès aux côtés d'un adulte respectueux. Sa joie renaît lorsque, entourée de ses proches, elle retrouve des moments de bonheur avec ses amis, sa famille et même son compagnon à quatre pattes. Pourtant, en dépit de sa prise de conscience grandissante et du soutien offert par ses proches, Julie persiste dans son mutisme.

Pourquoi Julie reste-t-elle silencieuse ? Est-ce la peur, la honte, le choc, ou une forme de résistance silencieuse ? Le film n'offre pas de réponse unique, mais illustre avec une mise en scène épurée le chemin intérieur de Julie, brillamment interprétée par Tessa Van den Broeck.

« Dans un monde qui la pousse à parler, elle reste muette, ce qui amène son entourage à réellement l'écouter. »

Leonardo Van Dijl
réalisateur

La caméra sonde la jeune héroïne, scrutant son isolement, ses interactions et son retour progressif à la sérénité lorsque Jeremy disparaît de son horizon. Julie trouve peu à peu l'énergie nécessaire pour relever la tête et reprendre la main sur son destin. Ce sont ces ressorts intérieurs subtils que le film met en lumière pour son public.

Bien qu'elle ne brise pas le silence, Julie ne se résigne pas non plus. En affrontant directement son agresseur, elle montre une résilience et une bravoure admirables. Plus tard, elle trouvera les mots, dans un cadre judicieux, pour garantir que justice soit faite, hors des regards mais avec impact.

Tourné sur une pellicule 35 mm offrant une texture visuelle particulière, fort d'un travail sonore minutieux et d'une réalisation toute en sobriété, ce premier film de Leonardo Van Dijl aborde avec finesse un sujet épineux, rendant hommage à la force et à la dignité de la victime.

Affiche du film « Julie se tait » de Leonardo Van Dijl, sortie le 29 janvier 2025. (JOUR2FETE)

Description du film

Genre : Drame

Réalisateur : Leonardo Van Dijl

Actrices et acteurs : Tessa Van den Broeck, Ruth Becquart, Koen De Bouw

Durée : 1h37

Sortie : 29 janvier 2025

Distributeur : Jour2fête

Synopsis : Julie, une étoile montante du tennis dans un club éminent, consacre toute son énergie à sa passion. Lorsque son entraîneur, un pilier de son rêve, est brusquement écarté et qu'une enquête se met en route, les sportifs du club sont incités à s'exprimer. Julie, elle, se renferme dans son silence.





Accueil › Breaking › "The Hunt of Meral O.", "Mikado", "Julie se tait"... Chaos au Festival...

« THE HUNT OF MERAL O. », « MIKADO », « JULIE SE TAIT »... CHAOS AU FESTIVAL D'ARRAS!

BREAKING

JANVIER 25, 2025

PAR **GAUTIER ROOS**



Nous sommes très en retard dans notre traditionnel bilan arrageois? Pas grave: voici les films qui sortent prochainement en France et que nous avons eu la chance de goûter sur place, du moins quand notre estomac déjà bien encombré par des welsh (cheddar extra) nous ont laissé un peu de place...

***Jouer avec le feu* de Delphine et Muriel Cousin** (déjà au cinéma)

Après les frères Boukherma et les Larrieu Bros, c'est décidément la saison des best-sellers adaptés sur grand écran par des fratries, puisque ce nouveau *Vincent Lindon* movie est la transposition du mutliprimé *Ce qu'il faut de nuit* de Laurent Petitmangin (2020). Caténairiste droit dans ses bottes, le Vincent en question est un père admiré par ses enfants (après eux?) Benjamin Voisin et Stefan Crepon, d'autant plus que leur mère est décédée il y a un petit moment et que les figures féminines ne sont pas légion dans le bassin lorrain. Alors que le second cité a la chance d'intégrer la Sorbonne à la rentrée, le premier, BUT métallurgie pour seul capital, se met à fréquenter un groupe d'extrême droite. Ce qui n'est pas vraiment la came – attention pas spoiler du tout – du père Lindon... Un bien étrange film qui fonctionne sur l'exact opposé de ce que le cinéma social à la française nous propose d'habitude: si le portrait des mouvances extrêmes résonne un peu toc, tout comme ces ouvriers du rail qui semblent réciter trop

scolairement leur Stéphane Brizé (on préfère voir Arnaud Rebotini mixer à nos soirées, disons-le tout de go), le drame familial qui voit les deux fils s'éloigner du bercail paternel est lui fort réussi, avec un Benji Voisin absolument dé-men-tiel. De quoi nous rabibocher avec les deux sœurs, tant nous avons peu aimé leur **Voir du pays** (au bout de l'ennui) en 2016.

Julie se tait (Julie keeps quiet) de Leonardo Van Dijl (sortie le 29 janvier)

Une star montante du tennis, ne jurant que par son brillant début de carrière, voit sa carrière chamboulée quand l'entraîneur qui pourrait la propulser vers les sommets est suspendu suite à des accusations « d'abus » (comme notre éducation religieuse nous fait dire pudiquement). Alors que tous les joueurs du club sont encouragés à partager leur histoire et participer au grand déballage, notre héroïne décide de garder le silence... Julie en 12 silences ou **Challengers**, la suite: appelez ce film co-produit par les Dardenne, Florian Zeller et la joueuse Naomi Osaka comme vous voulez, mais prêtez-y une certaine attention. Le mutisme y est aussi montré, et c'est plutôt habile, comme une façon de reprendre le pouvoir. Très soyeusement mis en scène, le film a aussi, il est vrai, une dimension un brin répétitive qui peut provoquer le même émoi qu'un 3^e set entre un Français et un Italien à Roland: un ennui poli, qui survient aussi vite qu'il ne se dissipe. L'un des films les plus plébiscités de la dernière Semaine de la critique.

L'attachement de Carine Tardieu (19 février)

Présenté en Orizzonti à Venise 2024, le nouveau Carine Tardieu traîne depuis une très flatteuse réputation. Faut dire que Valeria Bruni-Tedeschi y abandonne pour une fois son rôle de grande névrosée fardée pour préférer celui d'une libraire féministe (et célib' endurcie) qui voit ses certitudes ébranlées par sa rencontre soudaine avec son voisin de palier Pio Marmaï, livré à des mésaventures familiales. Le film questionne ces liens intenses qui se fabriquent parfois très vite, au gré des circonstances, et voit surgir une multitude de personnages qui, c'est un peu comme dans la vie finalement, peuvent subitement disparaître après avoir initié une grande pagaille sentimentale. L'attachement observe avec attention ce qu'une chanteuse à la voix claire appelait le Tourbillon de la vie, et il a le (grand) mérite de ne jamais cabotiner, en dépit d'une apparition rapide d'un Raphaël Quenard décidément habitué aux rôles trèsssss furtifs cette année.

The Hunt of Meral O. de Stijn Bouma (prochainement)

Pas encore de date de sortie prévue pour ce film récipiendaire du prix du Jury SFCC de la Critique (dont faisait partie votre humble serviteur), mais ça ne saurait tarder puisque le film s'est enfin saisi d'un distributeur français! L'histoire de cette mère de famille néerlandaise d'origine turque qui voit tout d'un coup l'administration fiscale lui réclamer injustement un remboursement de 34.000 euros d'allocations familiales – un scandale d'ampleur touchant 10.000 foyers qui a véritablement secoué le pays du gouda à l'orée des années 2010 – lorgne presque vers le thriller horrifique. Imaginez un lugubre agent au patronyme imprononçable pénétrer chez vous pour toucher votre lingerie en vous menaçant de détruire tout ce que vous avez bâti depuis 15 ans, et vous obtenez l'un des plus beaux portraits de femmes de ce festival, où le glauque et l'élégance trouvent souvent un terrain d'entente...

Mikado de Baya Kasmi (9 avril)

Un film où l'on entend la Rua Madureira du divin Nino + un prélude en mi mineur de Frédéric Chopin ne peut fondamentalement pas être mauvais: gageons même qu'il peut être bon, et que c'est le cas de ce nouveau long de Baya Kasmi (complice de toujours de Michel Leclerc) où Félix Moati et Vimala Pons vivent d'amour et d'eau fraîche et triment leurs enfants bohèmes sur les routes de France et de Navarre. La petite cellule familiale vit, tel Raphaël, dans une caravane et n'a pas pour objectif dans la vie de se fixer quelque part et d'enfiler de confortables pantoufles qu'elle préfère laisser à ces vilains bourgeois sédentarisés (maudit Néolithique). Sauf que quand la thune vient à manquer, elle est bien contente de pouvoir squatter l'onctueuse demeure de Ramzy Bédia, un enseignant solitaire et sympa-comme-tout qui les accueille un peu plus longtemps que prévu... Une comédie douce-amère qu'on

pourrait situer au croisement des **Babas-Cool** (le film de 1981 avec le Splendid) et **Running on Empty** de Sidney Lumet, dont Mikado reprend fidèlement le questionnement: qu'est-ce qui se passe quand les fils n'en peuvent plus de leurs utopistes-mais-envahissants parents?

Marco, l'énigme d'une vie de Aitor Arregi et Jon Garaño (7 mai)

Sur la cote ibérique, c'est une figure de héros, un homme au grand charisme qui a été des décennies durant le porte-parole de l'association espagnole des victimes de l'Holocauste. Seul petit hic concernant cette figure hautement médiatique, mix physique entre Jean-Pierre Lavoignat et Vicente del Bosque époque Coupe du monde 2010: il prétend être un survivant des camps de concentration, ce qui s'avère être... un mensonge éhonté. Le Jean-Claude Romand catalan, qui a existé dans la vraie vie (le livre de 2014 de Javier Cercas *L'imposteur*, d'ailleurs présent à la fin du film, lui est consacré) va donc voir l'étau se refermer sur lui. Et gérer l'embarras des institutions mémorielles qui comprennent peu à peu toute la mesquinerie de l'homme qui, loin de la légende à laquelle son cerveau s'est probablement mis à croire, a notamment contribué à la coopération entre Franco et Hitler... Si la forme du film est plate et le design sonore proche d'un film de télévision, le récit, adressant de drôles de questions morales au spectateur – faut-il biffer d'un coup de crayon tout l'héritage de celui qui, pendant un demi-siècle, a réellement permis à l'Espagne de regarder ses travers en face? – est lui rondement mené: ça aurait très bien pu choper un prix du Scénario à la dernière Mostra de Venise, où le film était présenté en Orizzonti...

Honeymoon de Zhanna Ozirna (prochainement en salle)

Le bonheur du jeune couple Taras et Olya, qui vient tout juste d'emménager à deux, est mis en péril par l'invasion russe en Ukraine. Lauréat de l'Atlas d'or, cet *home invasion* – là encore basé sur des faits réels, pour ceux qui n'auraient pas suivi – raconte une nuit de bascule qui voient nos deux tourtereaux créatifs (ils sont fans de Derrida) passer de l'insouciance lors d'une réception avec les copains à la maison à un réveil provoqué par le bruit soudain des blindés, dans un espace que la caméra ne quittera jamais, même pour filmer les bottes poutiniennes au seuil de la porte... Tout ne sera que retentissement d'explosions et jeux de lumière oppressant, mettant à l'épreuve un couple contraint de remaker fissa **Sans un bruit** sous peine de se faire remarquer (et donc possiblement zigouiller) par le contingent ennemi. Si le film a quelque chose de vaguement arty et murmure parfois un peu trop fort l'intensité, reste un long-métrage réussi ponctué de quelques notes horribles, ce qui n'est pas une mauvaise idée pour signifier l'effroi guerrier et... conjugal. Non?

ga('send', 'pageview');

Baz'art

Le webzine 100% culture

<https://www.baz-art.org/2025/01/julie-se-tait.html>

17 janvier 2025

[CRITIQUE] JULIE SE TAIT : DES NON DITS A LA VOLEE

Plutôt que de monter au filet et de dénoncer des pratiques malveillantes, le réalisateur explore tout en nuances le malaise intérieur d'une jeune joueuse qui a perdu confiance

Julie est une lycéenne discrète qui mène une vie sociale semblable à celle des jeunes de son âge.

Elle éprouve une véritable passion pour le tennis, les entraînements pour des compétitions de haut niveau rythmant son existence.

La suspension de Jeremy, son coach, à la suite du suicide d'une ancienne joueuse, va pourtant mettre Julie malgré elle, au cœur de toutes les attentions.

Résiliente, capable de continuer à s'entraîner comme si de rien n'était avec celui qui remplace son coach, elle refuse systématiquement de parler... Julie avance et se tait.



Concernant le sujet tabou des abus de pouvoir dans les milieux du sport, [on se souvient que Slalom, le premier long-métrage de Charlène Favier](#), l'abordait avec énormément de malice et de tact.

Julie se tait, le premier long métrage du cinéaste belge Leonardo van Dijl, poursuit ce questionnement avec autant de force mais avec un cible sans doute un peu moins grand public.

Cette fiction, parfois proche du documentaire possède la grande 'intelligence de respecter les ellipses, les non-dits et le silence de son sujet pour mieux cheminer autour d'elle.



À la fois pudique et intense, "*Julie Se tait*" repose sur la confrontation entre la force destructrice des non-dits et le danger de la prise de parole vis-à-vis de notre identité profonde, de notre intimité.

Chaque plan, réfléchi au millimètre près, est tourné vers la protagoniste, en proie à un tourment intérieur, sous pression des éléments extérieurs. Plutôt que de monter au filet et de dénoncer des pratiques malveillantes, le réalisateur explore tout en nuances le malaise intérieur d'une jeune joueuse qui a perdu confiance



Le travail sur le son et sur l'image est particulièrement prégnant et confère un diffus sentiment de malaise et une tension qui va crescendo. Le film est une expérience qui risque de marquer durablement le spectateur par ses longs plans fixes, par son silence et par la profondeur du personnage principal, sublimement incarné par Tessa Van den Broeck. Un des grands films de ce mois de janvier 2025
En salles le 29 janvier 2025

« Julie se tait » de Leonardo Van Dijl : dans le silence des salles de sport

[29 janvier 2025](#) [Benoit Richard](#) [Leave a comment](#)

Pour son premier film, le réalisateur belge Leonardo Van Dijl met en scène, avec un sens du cadre très affirmé, les silences d'une jeune joueuse de tennis sous l'emprise d'un entraîneur récemment mis à pied par son club.



Elle s'appelle Julie, c'est une jeune surdouée du tennis, qui s'entraîne dur chaque jour et qui semble promise à un grand avenir professionnel dans ce sport. Mais, à la suite du suicide d'une jeune tennismen, l'entraîneur du club où elles

évoluent est mis à pied et une enquête est ouverte. Parents et encadrants soupçonnent que d'autres filles aient pu être victimes de cet homme. Julie, dont les notes à l'école ont chuté inexplicablement, et qui semble s'enfermer dans une forme de mutisme, continue par ailleurs d'entretenir une relation « sous emprise » avec cet entraîneur.



On se souvient du film *Slalom*, dans lequel **Jérémie Renier** incarnait un entraîneur de ski, usant de sa position et de son pouvoir pour exercer des attouchements sur la jeune sportive dont il s'occupait. Cette fois, le réalisateur belge **Leonardo Van Dijl** nous plonge dans le monde du tennis pour, à nouveau, évoquer le problème du harcèlement sexuel dans le milieu sportif, mais de manière moins frontale, moins explicite, que dans *Slalom*.

Co-produit par les **frères Dardenne**, *Julie se tait* montre le quotidien des ados en sport études, fait de cours, parfois interrompus par des séances de kiné, mais aussi de longues heures passées sur les terrains à s'entraîner, à faire des

gammes, à répéter les gestes pour être le plus performant possible le dimanche lors des compétitions.

Dans une forme souvent proche du documentaire, filmant au plus près les regards, les attitudes, les silences et les non-dits, le réalisateur belge propose une mise en scène extrêmement soignée, avec un travail sur le cadre très précis, montrant ses personnages principalement dans des plans fixes, usant de subtils jeux d'ombres et de lumières pour évoquer les violences et la pression psychologique que peuvent ressentir les adolescents dans le monde du sport de haut niveau. On appréciera également la musique entêtante de **Caroline Shaw** qui vient accompagner les images dans une forme d'épure stylistique privilégiant le cadre et les sons ces plutôt que les longs dialogues.

Domage que le film soit, par moment, un peu trop ombrageux, et ne donne pas plus de clés au spectateur, notamment sur la relation d'emprise entre Julie et son ancien entraîneur. Malgré tout, on appréciera la maîtrise et la manière avec laquelle le réalisateur ausculte la vie de cette adolescente qui, malgré les tourments psychologiques, semble s'accrocher à son sport comme à une bouée.



Benoit RICHARD

Julie se tait

Film de Leonardo Van Dijl

Avec Tessa Van den Broeck, Ruth Becquart, Koen De Bouw...

Genre : drame

Durée : 1h35

Date de sortie en salle : 29 janvier 2025

BELGIQUE / SUÈDE

JULIE SE TAIT

UN PREMIER FILM SAISSANT SUR UN SILENCE RÉVÉLATEUR DANS LE TENNIS FÉMININ

Présenté à la dernière Semaine de la critique, *Julie se tait* de Leonardo Van Dijl est un premier film impressionnant sur le mutisme d'une jeune joueuse de tennis confrontée à un entraîneur toxique.

Si le sujet est hélas toujours d'actualité, *Julie se tait* n'est pas le premier film à aborder les violences sexuelles dans le milieu du sport de haut niveau. On se souvient de *Slalom* de Charlène Favier (2020), qui déjà dénonçait l'emprise d'un coach sur une sportive mineure de son équipe. Mais le long métrage du Belge Leonardo Van Dijl, qui se déroule dans l'univers du tennis féminin, se concentre uniquement sur le non-dit : ce que Julie, une prometteuse jeune tenniswoman, tait.

C'est après le suicide d'une autre joueuse qu'il entraînait que le coach de Julie, Jérém, est mis en retrait par l'académie de tennis qui l'emploie. Rien ne nous dit clairement ce qui lui est reproché, mais dans l'institution, les rumeurs vont bon train. L'administration aimerait que Julie, qui est si proche de Jérém, témoigne. Mais elle reste mutique. Pourtant, sans à nouveau que rien ne soit dit explicitement, on comprend que Julie aurait bien des choses à dire. Que la relation que son coach entretient avec elle est loin d'être saine.



Dire autant avec si peu, l'exercice est délicat. Il fonctionne pourtant implacablement, grâce, d'abord, à la performance de Tessa Van den Broeck, comédienne inconnue – c'est son premier rôle au cinéma – qui porte ce personnage complexe, qu'on ne parvient pas toujours à saisir, mais qui provoque chez nous une empathie constante. L'exercice est aussi réussi grâce à une mise en scène d'une rare maîtrise pour un premier long métrage. Van Dijl a l'intelligence de concentrer son récit dans un univers propre, celui du tennis de haut niveau, qu'il nous amène à découvrir – à l'instar de son court métrage *Stephanie* qui se déroulait dans le monde de la gymnastique.

Il faut aussi saluer la photographie sur pellicule de Nicolas Karakatsanis, qui avait déjà filmé le patinage artistique pour *Moi, Tonya* de Craig Gillespie (2017). Loin de doter le film d'une patine vintage, ce procédé insiste, avec ces terrains d'entraînement modernes et leurs lumières au néon, froids et propres comme une clinique, et ces fenêtres éclairées vides depuis une rue trop vide, sur la grande solitude d'une héroïne contemporaine.

PIERRE CHARPILLOZ

JULIE SE TAIT DE LEONARDO VAN DIJL
SORTIE EN SALLES LE 29 JANVIER 2025



frenchtouch2

JULIE SE TAIT. Drame. Evocation de la violence sexuelle dans le sport

Présenté à la Semaine de la Critique 2024, Festival de Cannes

Prix Fondation Gan à la Diffusion

Prix SACD



[https://blogger.googleusercontent.com/img/a/AVvXsEiedHEhHGJx7_dlfOqpeSZ4_fJXgA6lQCVtJFx0KdOy_E-bVEEqv-L5Gtp0RRe8qcU4k6WUJ1Xz1vFHHGkVfVFMReQOpMRUXDYz8pDRSnIZnPgGnl96yZCehZc8jBVuSWIQQpIVFI386AQ87o6F-Kh3vNewridJDqfmrR6BJ_UFZbIKNhrIQfNWerIZlO]

Synopsis

Julie, une star montante du tennis évoluant dans un club prestigieux, consacre toute sa vie à son sport. Lorsque l'entraîneur qui pourrait la propulser vers les sommets est suspendu soudainement et qu'une enquête est ouverte, tous les joueurs du club sont encouragés à partager leur histoire. Mais Julie décide de garder le silence.

Note 3/5.

Julie est une jeune fille très douée pour le tennis. Mais son entraîneur est un prédateur sexuel ; il utilise son ascendant sur ses élèves. L'une d'entre elles se suicide ; il est suspendu (ce qui semble prouver que la situation était connue de l'administration et qu'elle n'avait rien fait). Julie se tait. Refusant de s'exprimer, elle mène un combat intérieur pour lequel sa pratique du sport est une aide précieuse ; elle frappe la balle avec une sorte de rage intérieure et une maîtrise salvatrices.

Le réalisateur Belge Leonardo Van Dijl, a choisi de se placer du point de vue de Julie : tout se passe "à l'intérieur". Cela donne un film sobre, à la limite de la froideur, (le scandale du suicide d'une jeune femme aurait pu (dû ?) déclencher un tempête), avec des couleurs sombres, avec beaucoup de non-dits pesants, beaucoup d'échanges verbaux qui se limitent à «Ca va ?», "Ok".



[https://blogger.googleusercontent.com/img/a/AVvXsEioFkttjzQsavuFloUjtAwF8gQfQws_HGtfeEvjjgk_H-rJB3wWJJsPjAqq6292-3igvy6UeLfLjY3zahwLqpyZE1pqDJQ8HWadrwm-d_5HnoI_VCCTkZ-vG8wj57CyMJhfoklQrjv8ZBtpOvqv8bx2aZ0NIGYyj7Npj2Fo7cUERypc4Fucx1mqm4I8tEI]

Julie se tait Leonardo Van Dijl

Entretien avec le réalisateur Leonardo Van Dijl

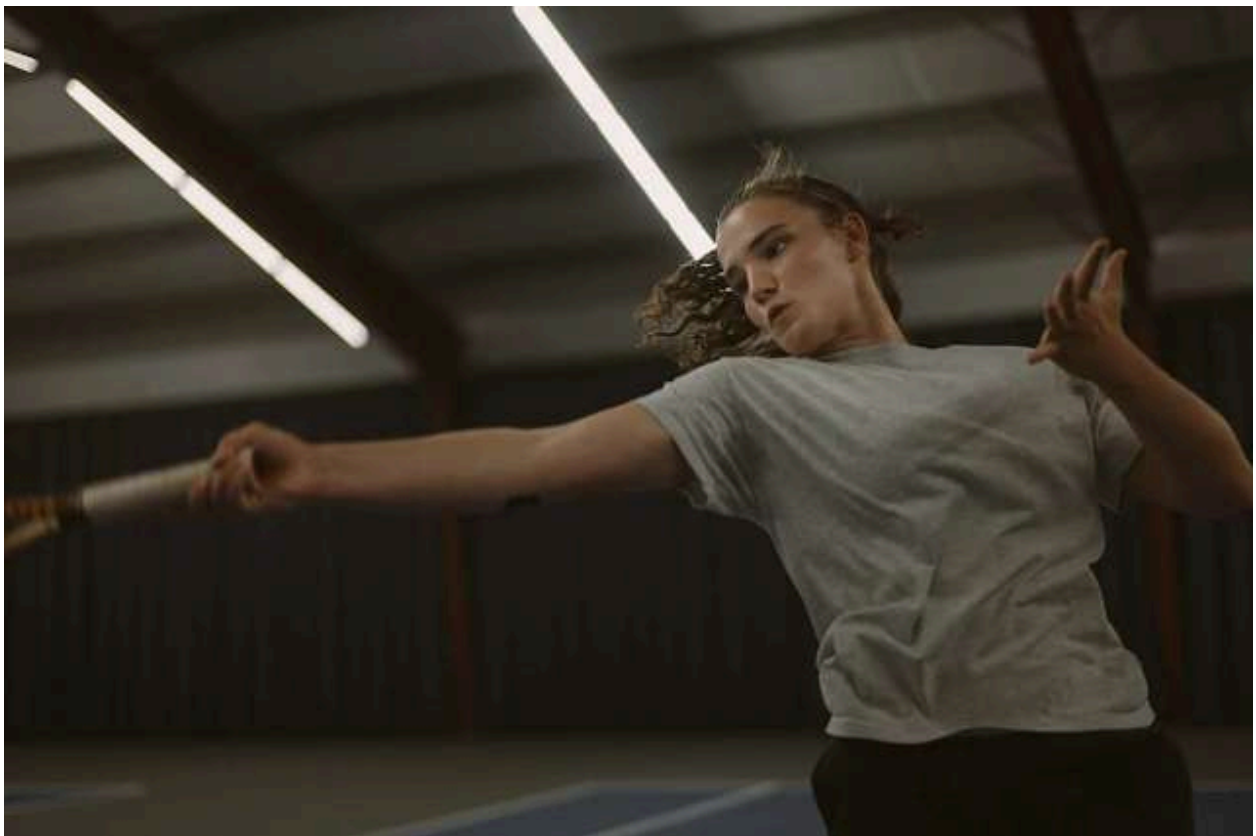
Pourquoi centrer votre film sur une protagoniste qui garde le silence, plutôt que sur un personnage qui sortirait du silence ?

Je voulais raconter une histoire qui offrirait une voie de sortie à Julie, en montrant comment, peu à peu, elle reprend le contrôle de son existence. Sa décision de se taire introduit une énergie singulière, à la fois libératrice et rebelle, qui oblige le film à suivre son rythme, sans qu'elle cède aux pressions de la société. Au fil du récit, on découvre en Julie une héroïne

contemporaine, qui met en lumière les injonctions et les injustices invisibles de notre époque. Telle Antigone, Julie ose dire "non". Dans un monde qui la pousse à parler, elle reste muette, ce qui amène son entourage à réellement l'écouter. Le silence peut être une violence qui vous ronge et anéantit votre identité. En même temps, prendre la parole peut aussi vous exploser à la figure. Que faire face à ce dilemme? Confronté à la force destructrice des non-dits ou au danger de la parole publique, on risque de perdre quelque chose dans les deux cas. En fin de compte, la question existentielle que Julie se tait pose, c'est : "Être ou ne pas être ?"

Même dans son silence, Julie n'est pas présentée comme une solitaire et, au contraire, noue des relations avec autrui. Elle a une vie sociale, des proches auxquels elle tient. S'agissait-il de raconter une histoire collective autant qu'individuelle?

Absolument. Avec cette approche à 360°, l'injustice se déploie au-delà des souffrances d'une personne – elle se propage dans tout un groupe, elle le contamine. C'est en voyant Julie renouer avec le monde extérieur dont elle s'est coupée depuis des années qu'on comprend à quel point son silence lui pesait, à elle et à son entourage. En épousant son point de vue, j'espère donner lieu à un questionnement constructif sur nos lois et nos mesures de prévention et de sensibilisation. Un monde plus sûr pour Julie sera un monde plus sûr pour nous tous, et c'est notre responsabilité à tous d'en faire une réalité.



Votre traitement du sujet se distingue par une approche quasiment poétique...

C'était notre intention, à ma scénariste Ruth Becquart et moi. Nous voulions réintroduire de la poésie dans un sujet qui en est totalement dénué. Ça tient à ce qu'on qualifie en temps normal d'"ordinaire". Julie traverse une période où elle se trouve incapable de s'aimer telle qu'elle est. En prenant conscience des petites choses de la vie et de la beauté qu'elles renferment, elle commence à renouer avec le monde. Son affection pour son chien, son sketch pour l'école, ses séances de kiné. C'étaient ces moments qui, à nos yeux, lui permettaient de se retrouver elle-même.

La majorité de vos acteurs sont non professionnels. Était-ce un défi de trouver les bonnes personnes et de travailler avec elles sur le plateau ?

Au contraire, c'était très stimulant. On a eu beaucoup de réponses à notre appel à casting - je crois que Tessa (Julie) s'est présentée dès le deuxième jour. Sa joie de vivre était tellement communicative qu'on avait du mal à l'imaginer à la place de Julie. Entre la lumière qu'elle dégageait et l'ombre du mutisme de Julie, le contraste avait de quoi fendre le cœur. Sa vidéo d'audition nous a tirés des larmes, à ma scénariste Ruth et moi. Et une fois qu'on a trouvé Julie, le choix des autres comédiens s'est fait facilement. On a d'ailleurs recruté plusieurs amis de Tessa et de nombreux joueurs de son club de tennis se sont retrouvés dans le film. On savait depuis le début que Tessa était douée, mais elle a vraiment crevé l'écran pendant le tournage. C'était incroyable à voir. [...]

En tant que cinéaste, qu'est-ce qui vous intéresse particulièrement dans le monde du sport, notamment à haut niveau ? Y a-t-il une beauté ou une cinégenie singulière du tennis ?

Avec le monde du sport, on peut traiter de sujets actuels dans un environnement bien défini, qui serviront de métaphore globale de notre société. D'un point de vue plus personnel, Julie a du courage, et c'est à la fois sa force et son point faible, hélas : elle n'a pas appris à fixer de limites. Je m'identifie à son côté sportif. Le cinéma n'a jamais été une évidence pour moi et j'ai dû me battre pour me faire une place dans ce milieu. C'est un parcours difficile, non exempt de violence ou de cruauté, mais j'ai pu finir mon film et j'ai découvert que j'en étais capable. Je dois ça à l'état d'esprit que j'ai forgé pendant mes années de sport. À titre personnel, j'ai aussi une grande passion pour le tennis et je voulais entourer Julie de choses que j'aime. J'avais envie de faire sentir ça au public. Je voulais dire : "Ça va aller. Tu traverses des épreuves, mais à la fin, tu t'en sortiras."

Distribution

Tessa Van den Broeck,

Ruth Becquart,
Koen De Bouw

Sortie le 29 janvier

JULIE SE TAIT Bande Annonce (2025) Tessa Van den Broeck, Drame



Publié il y a 16 hours ago par Unknown

Libellés: [cinéma](#)



Ajouter un commentaire



Saisir un commentaire



Copyright Nicolas Karakatsanis | Tessa Van den Broeck | Julie se tait

Jérémy Chommanivong
28 janvier 2025

Julie se tait : comment considérer le silence

Récompensé du [prix SACD](#) et du prix Fondation Gan à la Diffusion lors de la dernière édition de la Semaine de la Critique à Cannes, *Julie se tait*, premier film de Leonardo Van Dijn, explore la résilience d'une jeune joueuse de tennis face à la pression, les abus et la quête

de son autonomie. Un récit universel sur l'écoute et la guérison, à travers une performance émotive de Tessa Van den Broeck et une ambiance musicale signée Caroline Shaw.

Synopsis : *Julie, une star montante du tennis évoluant dans un club prestigieux, consacre toute sa vie à son sport. Lorsque l'entraîneur qui pourrait la propulser vers les sommets est suspendu soudainement et qu'une enquête est ouverte, tous les joueurs du club sont encouragés à partager leur histoire. Mais Julie décide de garder le silence...*

Les films de sport ont souvent été motivés par un désir de retranscrire une métaphore de la société, avec un ensemble d'individus complexes qui ont des limites à repousser. Que ce soit sous l'angle d'un biopic (*Moi, Tonya, Marinette*) ou d'un drame plus romancé (*Match Point, 5^{ème} Set*), l'étude des personnages est centrale. Entre les jeux de pouvoir et de perversion, le cinéma offre à la gent féminine un poste plus actif qu'un *outsider* à plaindre, en opposition à des hommes diaboliques. Tout en nuance et avec justesse, Leonardo Van Dijl fait le choix d'occulter l'emprise ascendante qu'aurait l'entraîneur sur ses joueuses, comme dans *Slalom*. **Il préfère évoquer l'après-coup, une étape de révolte qui incite son héroïne à reprendre sa vie en main, tout en mesurant les conséquences d'une prise de parole publique. En adoptant le point de vue de Julie, Van Dijl esquive le portrait d'un martyr et redonne un souffle d'espoir avec une tendre pédagogie.**

Le temps donne la parole au silence

Dès la première scène, nous découvrons une jeune femme que l'on devine être la Julie du titre. Dans une salle d'entraînement déserte, seule Julie occupe l'espace en répétant ses services et ses frappes sans utiliser de balle. **Avec pour seul instrument la raquette qu'elle empoigne fermement, Julie affirme d'entrée de jeu une détermination silencieuse qui révèle sa force et ses cicatrices.** Rien ne va plus dans une prestigieuse académie de tennis, où le suicide d'Aline pousse la direction à recueillir les témoignages individuels des joueurs. Dans le même contexte, un nom qui revient sans cesse dans les pensées et les discussions. Il s'agit de Jeremy, entraîneur commun d'Aline et de Julie, mis sur la touche pour des raisons obscures.

Peu à l'aise avec les mots, Julie ne peut compter que sur ses non-dits pour se faire entendre et peut-être comprendre. Tout le monde autour d'elle est loquace face aux mesures radicales de l'école, qui se garde également d'ébruiter tout soupçon ou préjugé. Il en va de leur « responsabilité », se marmonnent-ils plusieurs fois entre adultes. Cela peut paraître excessif, mais à travers les dialogues, le cinéaste belge capture sobrement la spontanéité et la simplicité des échanges. **C'est pour lui une manière de tester les réactions de Julie qui, grâce à son silence, pousse son entourage à mieux l'écouter et à mieux l'aider à progresser, que ce soit dans sa scolarité ou avec une raquette à la main.** Tout l'enjeu de sa trajectoire consiste ainsi à éviter d'être coupée dans son élan, telle une double d'Aline, une sportive aussi douée et ambitieuse qu'elle.

Retrouver la parole

La bluffante Tessa Van den Broeck, actrice non-professionnelle, nous cueille dans l'ambiguïté de sa Julie, ainsi que dans sa physicalité, plus authentique et moins artificielle que dans *Challengers*. Même observation dans le traitement du rythme, bien que les deux films emploient l'ambiance musicale et sonore comme un recours vers des émotions bien organiques. **La musique de Caroline Shaw a la particularité de monter en crescendo et sans sombrer dans le pathos, toujours à des moments clés de la guérison et de l'éveil de Julie, aussi bien sur le plan sportif, social que mental.** La lauréate du prix Pulitzer de la musique en 2013 apporte beaucoup de sensibilité au parcours boiteux de l'adolescente, l'encourageant également à prendre la parole pour se défaire une fois pour toutes de l'emprise insidieuse de son précédent coach.

Van Dijl façonne un monde en réponse à la noirceur qui enveloppe Julie. Il lui oppose un climat bienveillant, jamais malaisant, sauf quand elle s'isole avec son téléphone ou qu'elle part confronter Jeremy dans un face-à-face. **En une phrase, toute la chaleur disparaît au profit d'une glaçante réalité, celle que Julie ne peut accepter ni révéler.** Nombreux sont ces plans fixes où Julie doit affirmer sa combativité. Ne rien lâcher et toujours progresser sont les prémices de futures victoires dans le circuit BTF (La Fédération Belge de Tennis), quitte à changer ses points de repères, à commencer par l'assignation d'un nouvel entraîneur. L'instinct de survie de Julie l'amène alors à se rapprocher de sa famille, de ses amis et de son chien. La réussite scolaire suit également le même tempo, car elle retrouve peu à peu des couleurs et le sourire dans cette phase d'incertitudes et de pressions extrêmes.

En convoquant une photographie qui s'inscrit dans le style du cinéma belge, tel Lukas Dhont (*Girl, Close*) ou Laura Wandel (*Les Corps étrangers*, *Un monde*) dans une ambiance à mi-chemin de la contemplation et du néoréalisme, le réalisateur vient à bout de son premier long-métrage avec une assurance et une maîtrise qui méritent qu'on s'y attarde. Sans l'intention de rester confiné dans un carcan MeToo, **Leonardo Van Dijl nous livre un récit universel sur une auto-résilience progressive et une étude grinçante, mais optimiste, sur nos capacités à déjouer la solitude et vaincre**

ses démons, quels qu'ils soient. En somme, *Julie se tait* donne lieu à une belle délivrance, en valorisant l'écoute à la parole, des notions qui sont amenées à se croiser et à se compléter après un temps de réflexion nécessaire.

***Julie se tait* – Bande-annonce**

***Julie se tait* – Fiche technique**

Titre original : *Julie Zwijgt*

Titre International : *Julie keeps quiet*

Réalisation : Leonardo van Dijl

Scénario : Leonardo van Dijl, Ruth Becquart

Interprètes : Tessa Van den Broeck, Ruth Becquart, Koen De Bouw, Claire Bodson, Laurent Caron

Image : Nicolas Karakatsanis

Montage : Bert Jacobs

Musique : Caroline Shaw

Direction artistique : Julien Denis

Costumes : Ellen Blereau

Son : Boris Debackere, Gustaf Berger, Arne Winderickx

Producteurs : Gilles Coulier, Gilles De Schryver, Wouter Sap, Roxanne Sarkozi, Delphine Tomson

Sociétés de production : De wereldvrede, Les Films du Fleuve, Hobab, Film i väst, Blue Morning Pictures

Pays de production : Belgique, Suède

Distribution France : Jour2Fête

Durée : 1h37

Genre : Drame

Date de sortie : 29 janvier 2025

JULIE SE TAIT : COMMENT CONSIDERER LE SILENCE

Note des lecteurs 0 Note

3.5



Julie se tait de Leonardo Van Dijl : Dans les mailles du filet



Julie est la future championne du monde de tennis. Impliquée, endurante, pacifique. Pourtant, *Julie se tait*. Si l'on tendait l'oreille, peut être entendrions-nous les murmures de ses blessures.

Rappelez vous, il y a quelques mois nous vous mentionnions une « Julie » rencontrée sur les bords de mer cannois. Sélectionnée parmi une centaine de films à regarder, ***Julie (se tait)*** de **Leonardo Van Dijl** avait glacé notre enthousiasme du mois de mai. À quelques jours de sa sortie sur les écrans français, nous nous devons de vous rappeler combien il était important de découvrir l'une des (déjà) meilleures œuvres de l'année.

« Julie (**Tessa Van den Broeck**), une star montante du tennis évoluant dans un club prestigieux, consacre toute sa vie à son sport. Lorsque l'entraîneur qui pourrait la propulser vers les sommets est suspendu soudainement et qu'une enquête est ouverte, tous les joueurs du club sont encouragés à partager leur histoire. Mais Julie décide de garder le silence... »



© Jour2fête

Une longue peine tranquille

Écrire un article, c'est choisir les bons mots. Écrire un scénario, c'est trouver les bons mots, les placer au bon endroit. Tout est une question de décision, de ce que l'on souhaite dire, de ce que l'on est prête à livrer ou non. **Julie se tait** est un modèle juste et intense de l'importance du silence. Julie ne parvient pas à trouver sa place, « *dans un monde qui la pousse à parler, elle reste muette* ». Ses amis, ses enseignants, ses parents,... tentent de prendre des décisions à sa place.

Julie se tait sort en salles dans un environnement où les luttes contre les VHSS (*violences et harcèlement sexistes et sexuels*) sont plus animées que jamais. Les relations de pouvoir que le film dépeint sont au cœur de l'actualité. Parfois visibles, parfois moins, elles sont une nouvelle preuve de **la toxicité enfouie dans le silence**. Sur le sujet des violences dans le milieu sportif, on pouvait citer *Slalom* de Charlotte Favier, sorti en 2020. Son héroïne Liz, comme Julie ici, voyait son refuge prendre des airs d'une prison. Cependant, par sa subtilité, **Julie se tait** se place en contre-exemple de *Slalom*, qui nous maltraitait par l'hyperbole de ses images.

Sans un bruit

L'abominable homme des neiges de *Slalom*, les arachnides de *Sans un bruit*,... la figure du monstre prend de multiples formes pour nous effrayer. Mais **Julie se tait** emprunte un chemin différent. Et si nous n'en faisons pas tout un sujet ? Si nous prenions le temps d'accompagner les victimes plutôt que de ne parler que du bourreau ? Le prédateur prend ici la forme d'un fantôme, que nous évitons de croiser. **Leonardo Van Dijl** ne quitte pas son personnage féminin tout en parvenant à la filmer à bonne distance afin de ne pas empiéter sur son intimité.

Les scènes ont tout leur temps pour vivre. Finalement, « *Julie nous permet d'explorer nos silences* ». Dès la projection du titre, nous pouvons deviner que la sobriété sera le maître mot du film. À l'inverse d'un *Challengers* où la sueur des joueurs sous le soleil américain traversait l'écran, ici, le climat est froid et l'ambiance grisâtre. Les décors restent neutres, les murs vides et les tenues ternes. Les mots ne sortent pas de la bouche de Julie, ainsi les décors s'accordent à son mal être. Nous sommes alors **plongés en apnée**. Nos émotions partent à la dérive, accompagnées par les chœurs féminins qui traduisent les émotions déchirées de la jeune joueuse.

Le revers de la médaille

Nous vous l'avons déjà rappelé plus tôt, mais ce n'est pas la première fois que nous mentionnons notre amour pour **Julie se tait**. Et nous ne sommes pas les seuls à admirer toutes ses qualités. Le film a remporté deux prix (Fondation Gan et SACD) à la Semaine de la Critique. Ce n'était d'ailleurs pas la première fois à Cannes pour le réalisateur qui avait présenté *Stéphanie*, un court métrage en sélection officielle en 2020. Une œuvre dont le thème du sport et de la distribution des pouvoirs en son sein étaient déjà présents.

Ce premier long métrage réalisé par **Leonardo Van Dijl**, tout comme l'était *The Quiet Girl*, est une nouvelle preuve que le regard masculin sur la parole féminine est le bienvenu lorsqu'il est porté avec bienveillance. Le réalisateur affirme que « *c'est pour eux (la nouvelle génération) [qu'il a fait] ce film, pour qu'ils puissent grandir dans un monde où ils se sentent en sécurité* ». Il décide de ne pas emprunter les voies de la comédie ou du *body horror* pour traiter des VHSS mais celui de l'intime et de la retenue. Un moyen audacieux, qui permet de traiter des violences faites aux femmes tout en creusant une réelle place en nous.



© Jour2fête

Quelques minutes seront nécessaires pour reprendre notre souffle en fin de projection de Julie se tait. Empruntant le rythme d'une course de fond, le film n'a rien à envier au sprint. Chaque instant passé aux côtés de Julie déborde d'émotions, pourtant prisonnières d'un silence asphyxiant.

MARGOT COSTA



<https://movierama.fr>



<https://movierama.fr>



[Accueil \(https://movierama.fr\)](https://movierama.fr) > [CINEMA \(https://movierama.fr/category/cinema/\)](https://movierama.fr/category/cinema/)

JULIE SE TAIT : LA VIE DEMI-VOLÉE



[\(HTTPS://MOVIERAMA.FR/AUTHOR/THOMAS-POUTEAU/\)](https://movierama.fr/author/thomas-pouteau/)

[THOMAS POUTEAU \(HTTPS://MOVIERAMA.FR/AUTHOR/THOMAS-POUTEAU/\)](https://movierama.fr/author/thomas-pouteau/) · 21 JANVIER 2025

Comme deux amis qui se prendraient la main, le sport a toujours accompagné l'histoire du cinéma. Institutionnalisés à peu de choses près à la même époque, leur genèse trouve son origine à la fin du XIXème siècle. Pour rappel, c'est des mains et de l'esprit des frères Lumière que le cinéma est apparu en 1895. Un an plus tard, les premiers Jeux Olympiques de l'ère moderne se déroulent à Athènes, idée concrétisée par un autre Français, Pierre de Coubertin. Le corps et l'image en mouvement. Ils étaient fait l'un pour l'autre. Pourtant, si le sport a définitivement trouvé son terrain de représentation sur le petit écran depuis quelques décennies, il continue d'arriver sur les écrans des cinémas, moins par l'unique témoignage d'un exploit que par les dérives qu'il peut occasionner. L'époque étant toujours de son temps, le cinéma par ses formes et par ses fonds, ne fait ni plus ni moins que d'évoluer au gré de la société. C'est dans cette veine, après la représentation de la difficulté

pour les femmes de pratiquer le sport à l'égal des hommes comme dans **Joue-la comme Beckham** (Gurinder Chadha, 2002), celle de la lutte contre un milieu machiste avec **Million Dollar Baby** (Clint Eastwood, 2004), que le cinéma, toujours conjugué au féminin, se penche sur les questions relatives aux abus de pouvoir dans les milieux de la performance sportive. Dans le cinéma français, exemplairement **en slalom**, le premier long-métrage de Charlène Favier, abordait avec justesse et intelligence ce sujet. Un voisin belge, Leonardo van Dijt, s'était fait remarquer sur la scène internationale du cinéma en 2020 avec la sélection de son court-métrage **Stéphanie** au Festival de Cannes. **Stéphanie** tirait le portrait d'une jeune gymnaste de 11 ans en interrogeant les limites et les pressions auxquelles devait faire face une sportive, d'autant plus qu'elle n'était qu'une enfant. Le voilà de retour à Cannes, sélectionné à la Semaine de la Critique, avec un premier long-métrage, **Julie se tait**, qui met les pieds sur le terrain de tennis où les filets du silence claustrent son personnage.

Malgré son jeune âge, Julie est une star montante du tennis. En tant que vedette d'une académie d'élites, elle consacre toute sa vie à son sport, à un avenir professionnel qui lui tend les bras. À l'approche d'une sélection primordiale pour son avenir professionnel qui lui tend les bras, l'entraîneur de Julie est suspendu par le club. Une enquête est ouverte. Tout le monde est invité à partager son histoire. Mais Julie préfère garder le silence...



Dans une première séquence illustrative, un plan fixe qui voit entrer et sortir du champ Julie (Tessa Van den Broeck) lors d'un entraînement où elle frappe avec sa raquette de tennis le vide. Taper pour rien dans une balle invisible. Répéter les gestes, simuler les tentatives, imaginer le bruit des coups. Jouer au silence sous les lumières artificielles de la salle où s'exerce Julie, seule. Lors des nombreuses scènes où Julie est à l'entraînement, la caméra l'isole en occultant la seconde partie du terrain. On voit Julie répondre aux coups qui lui sont envoyés. La caméra semble montrer que l'adversaire, le véritable, n'est pas situé de l'autre côté du filet. L'objectif de la caméra rend l'arrière-champ flou, les voix alentours sont très basses, le dispositif fait d'elle une personne isolée. Isolée parce que meilleure que les autres, isolée parce que différente, moins bourgeoise – c'est l'unique joueuse du club des Hirondelles qui ne paye pas sa licence – son talent la dispose à l'écart, au-dessus des autres. Son investissement dénote. La jeune femme polie, disciplinée et ponctuelle en fait plus que les autres dans un emploi du temps surchargé entre les études, la kiné, la préparation physique à l'extérieur comme à la maison, le test Vameval, le gainage et les séances supplémentaires. « *Je dois faire mon physique* » dit-elle refusant une sortie entre amies. Julie joue, mais pour elle tout se joue sur un autre terrain.

”

Là où les mots ne sont pas dits et là où les situations ne sont qu'approchées, Leonardo van Dijl offre les racines d'un mystère qui s'entrelace dans un temps qui révèle toute chose.

« *Ça fait 10 ans que le club n'a pas eu une fille comme toi. Une fille comme toi, moi j'en ai jamais eu* » lui dit son entraîneur, Jérémie, suspendu temporairement par le club après le suicide d'une de ses joueuses. Une enquête est ouverte. Tout le monde est invité à partager son histoire, à prendre la parole. Lui, Jérémie, n'est longtemps que ça, une parole, des mots, une voix. La caméra travaille son absence physique en même temps que le silence gêné de Julie. Témoins de ce spectacle, nous assistons à la pensée d'un homme au physique balayé par le champ. Le monstre n'a qu'un visage retransmis par vidéo, il n'a pas la gueule macabre du type barré. C'est monsieur personne, c'est monsieur Tout-le-monde. Il a une parole, des mots et une voix qu'il utilise pour esseuler encore plus sa protégée. Il dénigre le coach qui le remplace, dit à Julie qu'il ne doit pas l'accompagner au BTf, une école de tennis prodigieuse. Et ton père, « *c'est mieux qu'il reste dans la voiture.* » Seul, le petit chaperon rouge entre mieux dans la gueule du loup.

Dans le silence de l'agneau et de son ambiance aux couleurs feutrées, le film trouve son geste d'intelligence cinématographique où la question de l'abus et de l'emprise mêle le déséquilibre de Julie au nôtre. Aucun mot clair, translucide, juste n'est employé. Aucune situation n'est montrée, si ce n'est une rencontre furtive dans un bar/restaurant, un bras touché et une phrase lourde de sens : « *Quand tu m'as demandé d'arrêter, j'ai arrêté.* » La parole est au silence, les situations à la gêne, la reconstitution des images à chacun. Ce sont ses mots qui le trahissent, lors de sa prise de parole sur le suicide d'Aline, des mots qui rappellent les égouts du déni, renvoyant sa joueuse à des problèmes de santé mentale. « *Aujourd'hui, je suis victime. Je trouve ça révoltant que le club entretienne ce trouble* » ose-t-il. Si Julie sait à qui parler, elle ne le veut pas. Il n'est pas temps. Lorsqu'elle apprend que son ancien entraîneur Jérémie coache à nouveau dans un autre club, forte de sa sélection à la BTf, Julie a la balle dans son camp. C'est ce que nous laisse voir la caméra durant tout le film.

Julie se tait coche les attentes que nous avons d'un premier long-métrage : une voix, un style, un mouvement, de la créativité, une forme. L'ensemble est maîtrisé et les éléments en clair-obscur bouleversent nos réflexes de cinéphile. Là où les mots ne sont pas dits et là où les situations ne sont qu'approchées, Leonardo van Dijl, parfaitement accompagné par la joueuse de tennis Tessa Van den Broeck, offre les racines d'un mystère qui s'entrelace dans un temps qui révèle toute chose. Une germination de la parole dans le silence des êtres.

3.5
★★★★★

RÉALISATEUR : Leonardo Van Dijl
NATIONALITÉ : belge
GENRE : drame
AVEC : Tessa Van den Broeck, Koen De Bouw, Claire Bodson
DURÉE : 1h37
DISTRIBUTEUR : Jour2Fête
SORTIE LE 29 janvier 2025

"Julie se tait" : un documentaire pour briser le silence des violences sexuelles dans le sport

375 élèves du Tarn ont découvert Julie se tait , un documentaire puissant sur les violences sexuelles dans le sport. Une projection suivie d'un débat pour ouvrir le dialogue sur un sujet encore trop souvent ignoré.

Le lundi 20 janvier, 375 élèves du Tarn ont assisté à la projection de Julie se tait , un documentaire de 102 minutes du réalisateur belge Leonardo Van Dijl qui aborde de front les violences sexuelles dans le milieu sportif . Ce moment fort a été suivi d'un échange enrichissant entre les jeunes et des experts, avec pour ambition de briser les tabous et d'encourager la prise de parole.

Jacques Novak , vice-président du Comité Départemental Olympique et Sportif (CDOS) du Tarn en charge de la thématique "Sport Éducation et Citoyenneté", était au cœur de cette initiative : "Le film demande une attention particulière, mais les élèves ont été très réceptifs. Certains ont posé des questions pertinentes, notamment sur des sujets délicats comme le consentement. Nos experts ont apporté des réponses claires et adaptées, en phase avec la réalité juridique." Parmi les associations et officiels partenaires de cette projection, on retrouve l'association Colosse aux Pieds d'Argile, le Service Départemental Jeunesse, Engagement et Sport, la Police Nationale et la Cellule de Recueil des Informations préoccupantes du Tarn.

Un fléau invisible mais omniprésent

Les violences sexuelles dans le sport, bien que réelles, restent en grande partie dissimulées. Jacques Novak souligne : "La plupart des cas ne sont jamais signalés aux autorités. Cependant, les études et enquêtes internationales montrent que l'ampleur de ce phénomène est alarmante."

Pour répondre à cette problématique, le CDOS s'investit dans des actions concrètes : des interfaces numériques permettent de signaler anonymement des cas de harcèlement ou de violences, via des QR codes distribués dans les collèges du Tarn. "Briser le silence est essentiel. Chaque témoignage sauve potentiellement d'autres enfants et dissuade les agresseurs."

Un engagement collectif pour protéger les jeunes

Cette journée de sensibilisation montre à quel point le sport peut jouer un rôle clé dans la prévention. Mais comme le rappelle Jacques Novak, ce combat dépasse largement le cadre sportif : "La

famille reste le domaine le plus fermé. Pourtant, protéger les enfants est une priorité qui doit mobiliser tous les secteurs de la société."

En rendant audible la souffrance des victimes et en proposant des solutions concrètes, Julie se tait s'impose comme un outil puissant pour éveiller les consciences. Car au-delà des chiffres, ce sont des vies qui sont en jeu.



https://assets.radiorcf.com/styles/1280x630_og_image/assets/2025-01/crime%20against%20woman.jpg.webp

Les violences sexuelles dans le sport, un fléau © Rawpixel

<https://assets.radiorcf.com/styles/800x450/assets/2025-01/crime%20against%20woman.jpg.webp>



Tous droits réservés 2025 rcf.fr

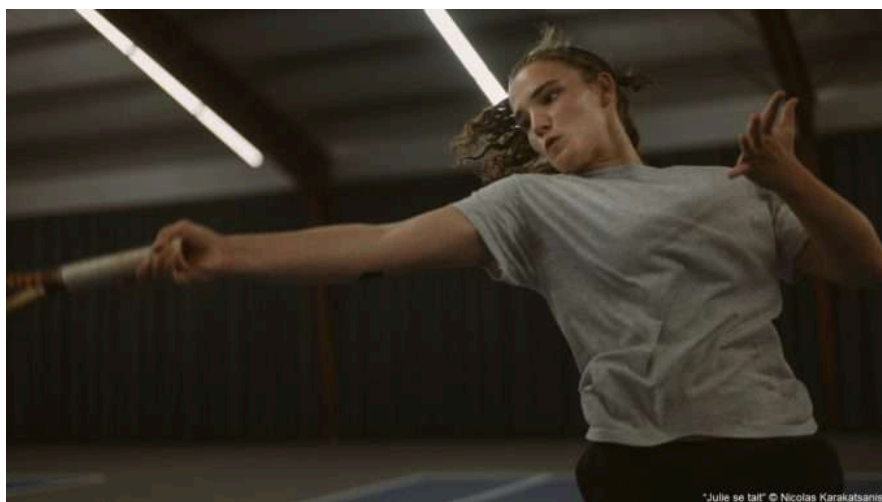
ba705583b7805604e1cf71e24c08817305dAfbC97J46Lce042a188
b

RECHERCHER...

ACCUEIL > HORS STADE > Films. Julie se tait, de Leonardo Van Dijn

Films. Julie se tait, de Leonardo Van Dijn

🕒 29 janvier 2025 📁 Hors stade



Jeune star montante du tennis, Julie, évolue dans un club prestigieux et consacre toute sa vie à son sport. Mais son quotidien bascule lorsque son entraîneur est soudainement suspendu, faisant l'objet d'une enquête pour violences sexuelles. Tandis que les joueurs du club sont encouragés à témoigner, Julie, elle, choisit de garder le silence.

Nous utilisons des cookies pour vous garantir la meilleure expérience sur notre site web. Si vous continuez à utiliser ce site, nous supposons que vous en êtes satisfait.

OK

A LA UNE



Un ancien de Gala prend la tête de la rédaction de L'Equipe 🔒

🕒 28 janvier 2025



L'Arcom salue les progrès de la visibilité du sport féminin à la télévision

🕒 28 janvier 2025



Bertrand Amar (Webmedia) : "L'e-sport croît plus vite que ses revenus"

🕒 27 janvier 2025



Le sport pourrait permettre d'économiser près de 10% du PIB 🇫🇷

violences sexuelles se concentrent sur la divulgation ou les conséquences, mais ce film montre que les victimes dissimulent souvent leur souffrance, surtout dans le milieu sportif », explique Greg Décamps, psychologue du sport.

Le sport, miroir de la société

Pour donner vie à ce récit, Leonardo van Dijl a choisi une joueuse de tennis de bon niveau pour incarner Julie, entourée d'autres sportifs amateurs, tous non professionnels. « *Les joueurs de tennis sont souvent d'excellents acteurs. Ils ont une mémoire musculaire rapide, intègrent facilement les commentaires et les intègrent sur le champ* », souligne le réalisateur.

Au-delà du tennis, Leonardo van Dijl voit dans le sport un puissant outil narratif : « *Le sport permet d'aborder des sujets actuels dans un environnement structuré, qui devient une métaphore de notre société.* » Il confie également que sa propre expérience sportive a joué un rôle clé dans la réalisation de ce projet : « *Le cinéma n'a jamais été une évidence pour moi. J'ai dû me battre pour m'imposer dans ce milieu. Ce parcours difficile, parfois cruel, m'a été plus facile à affronter grâce à l'état d'esprit forgé durant mes années de sport.* »

Julie se tait (Belgique, Suède), un film de Leonardo van Dijl. (1h37). Co-production De Wereldvrede, Les Films du Fleuve, Hobab Väst (Kristina Börjeson. Sortie en France : mercredi 29 janvier 2025

JULIE SE TAIT - Bande Annonce



Une nouvelle chaîne dédiée au tennis arrive en France

🕒 27 janvier 2025



LE FIL INFO

Tennis. Emmanuel Bouscasse nouveau directeur de la communication de la FFT

🕒 29 janvier 2025

Rugby. Le Mondial 2027 cherche son directeur marketing & communication

🕒 29 janvier 2025

Cyclisme. Un nouveau sponsor pour Julian Alaphilippe

🕒 29 janvier 2025

Agences. Louis Bielle-Biarrey choisit 4Succes pour la gestion de son image

🕒 29 janvier 2025

Agences. SeventyTwo Sports Group ouvre un département football

🕒 29 janvier 2025

Équipementier. Babolat fidèle au Club Med

🕒 29 janvier 2025

Football. La ministre des Sports au Roudourou 🗝️

🕒 28 janvier 2025

Alpes 2030. Michel Barnier au ministère des Sports

🕒 28 janvier 2025

Nous utilisons des cookies pour vous garantir la meilleure expérience sur notre site web. Si vous continuez à utiliser ce site, nous supposons que vous en êtes satisfait.

OK



TRAVELLINGUE "La télévision fabrique de l'oubli. Le cinéma fabrique des souvenirs." – Jean-Luc Godard

25 janvier 2025

PRISE DANS LES FILETS DU TENNIS

CINÉMA : MERCREDI 29 JANVIER 2025



***JULIE SE TAIT*, DE LEONARDO VAN DIJL – 1H37**
COMEDIE DRAMATIQUE
AVEC TESSA VAN DEN BROECK, RUTH BECQUART,
CLAIRE BODSON

SCORE : 2/5

Le scénario

Julie, une star montante du tennis évoluant dans un club prestigieux, consacre toute sa vie à son sport. Lorsque l'entraîneur qui pourrait la propulser vers les sommets est suspendu soudainement et qu'une enquête est ouverte, tous les joueurs du club sont encouragés à partager leur histoire. Mais Julie décide de garder le silence.

Mon avis – Ne donnant habilement pas toutes les clés de l'histoire – on suggère plus les raisons de la mise à l'écart de l'entraîneur qu'on ne la dénonce clairement et il ne faut rien dire de plus pour garder la curiosité du spectateur intacte – Leonardo Van Dijl signe dans ce premier long métrage une description de la vie des futur(e)s champion(nes) de tennis, dont Julie est la représentante la plus douée.

On mesure vite comment l'attitude d'un entraîneur peut provoquer une onde de choc dans le centre de formation et ce, d'autant plus que Julie a pris le parti de se taire. Le cinéaste souligne : « *Le silence peut être une violence qui vous ronge et anéantit votre identité. En même temps, prendre la parole peut aussi vous exploser à la figure. Que faire face à ce dilemme? Confronté à la force destructrice des non-dits ou au danger de la parole publique, on risque de perdre quelque chose dans les deux cas.* » Et, elle semble se « libérer » un peu dans les moments de la vie quotidienne où elle passe régulièrement entre les mains de son kiné, promène son chien dans les allées d'un quartier bourgeois anonyme ou fait la fête avec ses ami(e)s.

Pour nourrir son casting, Leonardo Van Dijl a essentiellement fait appel à des comédiens non professionnels et il a fait bonne pioche avec Tessa Van den Broeck qui, derrière un mutisme certain, sait faire passer les émotions ressenties en son for intérieur. Sur un court de tennis, elle fait évidemment la différence et, étant entourée de bien des partenaires de son club, cela confère à cette histoire un réalisme certain sur le plan sportif.

Pourtant, même si le chef opérateur Nicolas Karakatsanis (*Moi, Tonya*) a fait un subtil travail sur les éclairages, certaines focales, et capte parfaitement l'intensité d'un match de tennis, à intérieur comme en extérieur, il manque à ce premier film une forme d'intensité pour provoquer une vraie émotion. Certes, Julie se tait, mais on aurait aimé qu'en arrière-fond, le cinéaste parvienne à vraiment nous concerner par un récit qui reste un peu terne et pâle, même s'il dénonce certains risques d'une vie de sportif(-ve) de haut niveau.